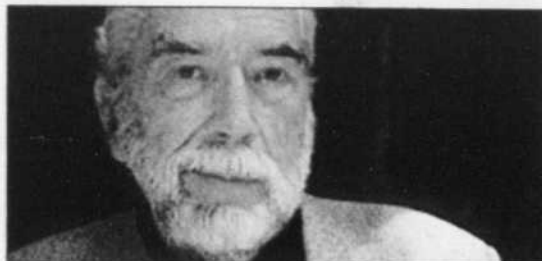


LITTÉRATURE

Alain Robbe-Grillet
Page D 7



ENTREVUE

La Manufacture de machines
de Louis-Philippe Hébert
Page D 11

LE DEVOIR

LIVRES



ENQUÊTE

À nous deux, Paris! (2)

Karine Sarrat poursuit cette semaine son enquête auprès des éditeurs français afin de savoir quel chemin empruntent les manuscrits non sollicités qui leur sont proposés. Après une incursion chez Albin Michel, Robert Laffont et Stock, dont les résultats ont été publiés dans le cahier *Livres du Devoir* de la semaine dernière, la tournée du VI^e arrondissement se poursuit avec les Éditions du Seuil et Stock. Où vont les manuscrits des inconnus?

KARINE SARRAT

Saint-Germain-des-Près — Dans le désert de leur solitude, Saint-Germain-des-Près est longtemps demeuré une oasis pour les écrivains. Avec ses nombreux cafés qui leur ont servi de lieux de rendez-vous, ses bouquinistes aux trouvailleries ahurissantes (j'y ai vu des lettres écrites de la main de Napoléon, de George Sand et de Chopin), ses galeries d'art aux vitrines intrigantes, ses restos aux menus alléchants, ses sous-sols abritant des boîtes de jazz, on comprend pourquoi les écrivains y ont élu domicile — à une certaine époque. Le Saint-Germain d'aujourd'hui a perdu son âme de village d'écrivains bohèmes. Il est un village où l'art se marchande. Les riverains, on ne les voit plus; ils sont noyés dans la foule où se croisent à proportions égales flâneurs et travailleurs, étudiants et touristes, lecteurs et auteurs.

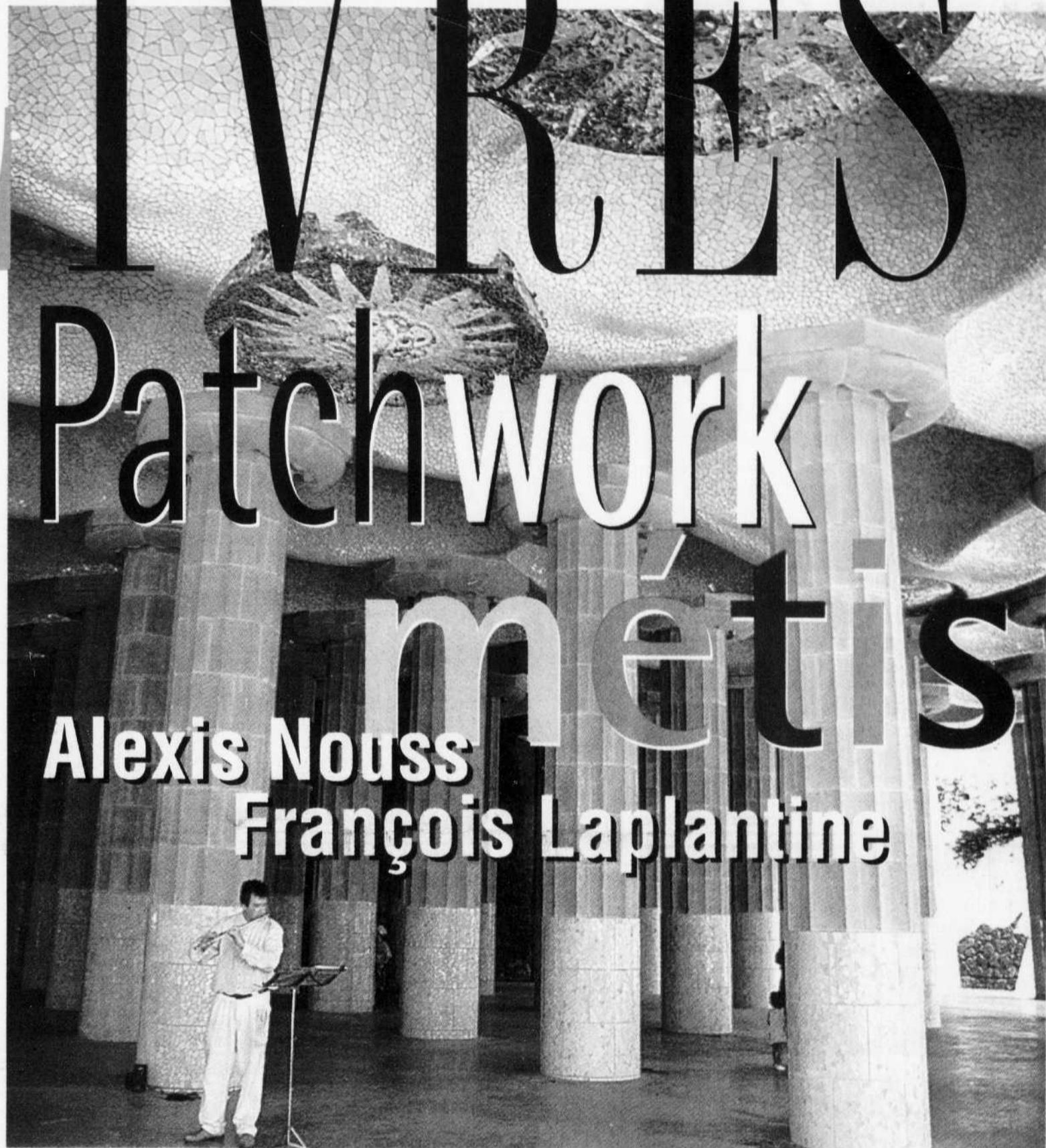
Il demeure aujourd'hui le repaire de l'élite intellectuelle parisienne car il reste avant tout le hameau des maisons d'édition.

Les Éditions du Seuil

La rue Jacob, veine principale de Saint-Germain-des-Près, présente une des caractéristiques de ce village urbain. Les bus ont juste assez de place pour circuler et les trottoirs sont aussi étroits que des sentiers de campagne, mais les bistrotiers sortent quand même une table ou deux en guise de terrasse.

On ne s'attend pas à ce qu'au numéro 27 on tombe sur un portail ouvrant sur une petite maison rustique style maison de campagne. Pourtant, sous ses airs de façade discrète, la maison Seuil produit trois cents titres par an. Deux cents comprennent des essais de philosophie et de psychanalyse, et cent sont des romans.

Bertrand Visage, directeur littéraire, me reçoit du haut des dix marches et m'invite à le suivre au troisième étage. «*Désolé pour les trois étages sans ascenseur*», dit-il en grimant le colimaçon. Nous arrivons au dernier étage de cette maison centenaire nichée au cœur de Paris. Je suis interloquée: l'étage est compartimenté en pièces minuscules, le genre de pièces si petites qu'on les appelle des chambres de bonne pour illustrer leur capacité à contenir un lit simple. Cet étage était-il jadis réservé aux domestiques? «*Pas du tout. On dit que cette maison*



Alexis Nouss François Laplantine

Le parc Güell d'Antonio Gaudí à Barcelone

Jazz, paella, hip-hop, littérature maghrébine, zombis. Produits bizarres, concepts bigarrés, aux identités multiples, produits de toutes les cultures, modernes, si riches, si étonnants. Ce sont autant d'expressions du métissage, ce réseau imprévisible de rencontres et d'échanges, sur l'immense toile qu'est devenue la planète moderne.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le métissage, dans ce qu'il a d'ouvert, de fuyant et de souvent indéfinissable, le métissage toujours en pleine transformation, c'est le sujet du dictionnaire *Métis Sages*, d'Arcimboldo à zombi, un ouvrage signé de l'écrivain et traducteur Alexis Nouss et de l'anthropologue François Laplantine, qui vient de paraître aux Éditions Pauvert. Métissage, ici, est le contraire du racisme et de la culture figée, consignée, limitée, morte.

Cela donne un dictionnaire pour le moins étrange, aux entrées inattendues, aux rencontres et aux chocs imprévus, comme un voyage. Un dictionnaire à la fois léger et profond, qui observe et analyse un phénomène difficile à cerner parce que toujours en mouvance, mais dont la reconnaissance est, au fond, indispensable à la compréhension du monde actuel.

L'usage alphabétique y fait côtoyer des thèmes aussi variés que Hitchcock et hip-hop, que Maya et Méditerranée, que Brésil et brahmane. Parmi

les auteurs cités, on trouve tout aussi bien Édouard Glissant que Stéphane Mallarmé, Amin Maalouf que Jacques Derrida.

Cela donne une sorte de tour de Babel réussie, convient Alexis Nouss en entrevue, un lieu où l'on peut être à la fois 100 % ce que l'on était et 100 % ce que l'on devient, où les identités sont multiples, et promises à de nombreuses transformations encore.

«*Le pari, c'est de dire qu'on peut être de plusieurs endroits en même temps*», ajoute Nouss.

Ainsi, on y trouve l'écrivain maghrébin qui parle autant le français que l'arabe, par exemple, ou le jazz: «*aboutissement (inachevé) d'un long processus d'évolution et de transformation des musiques afro-américaines aux États-Unis sur fond d'antimétissage*».

«*Prenons le rap, français ou québécois. J'adore cette musique parce qu'elle renouvelle la langue française. Brassens aujourd'hui aurait fait du rap. Les rappeurs sont 100 % à l'intérieur de la langue française, mais aussi 100 % à l'intérieur d'une autre culture, qui leur permet cette rythmicité, ce jeu sur la langue*», dit Nouss.

À l'entrée «*Québec*», l'ouvrage cite Jacques Godbout, qui explique ainsi notre double allégeance culturelle: «*Hollywood et Broadway pour le cinéma, le divertissement, les sensations fortes; la rive gauche et le Quartier latin parisiens pour les livres et les idées*»; on y parle aussi du métissage autochtone souvent fantasmagique, sans ignorer les influences écossaises et irlandaises.

Dans leur préface, les auteurs précisent que «*le*

sujet métis demeure un sujet libre et peut effacer l'opprobre de l'origine, comme il peut en déconstruire le fondement métaphysique en faisant de ce destin une condition».

Et au-delà de cet élan et de cette curiosité vers l'autre qu'ils appellent de toutes leurs forces, les auteurs, dans leur préface, ont des mots durs pour la colonisation, ce «*viol*» d'une culture par une autre. «*La colonisation, du côté du colonisateur, elle n'est pas métis, parce que le colonisateur ne veut pas devenir comme l'autre*, précise l'auteur. *Mais du côté du colonisé, il y a un métissage, parce qu'il sera à la fois de sa culture, et de la culture dominante*». Car dans le «*métissage*», les cultures se voient dans le respect l'une de l'autre, assurant leur survie, sans volonté de dominer et donc d'anéantir.

Entre ces considérations très sérieuses sur la condition humaine et culturelle, *Métis Sages* est aussi léger, éclectique, amusant. Il visite la cuisine, on propose même quelques recettes, la danse, l'art et la littérature, de préférence en mouvement.

Car les citoyens de la cité, les habitants des grandes villes modernes, ces ensembles qui les réunissent et les isolent en même temps, ces mots, à force de se côtoyer, finissent par créer de nouveaux motifs, une nouvelle culture.

«*Toute culture ne peut évoluer que si elle est métissée, si elle intègre de l'altérité en elle-même*», dit Nouss.

«**Toute culture ne peut évoluer que si elle est métissée, si elle intègre de l'altérité en elle-même**»

VOIR PAGE D 19: PARIS

VOIR PAGE D 2: MÉTIS

L'histoire continue...

352 pages • 39,95 \$



Don Gillmor, Achille Michaud et Pierre Turgeon

LE CANADA

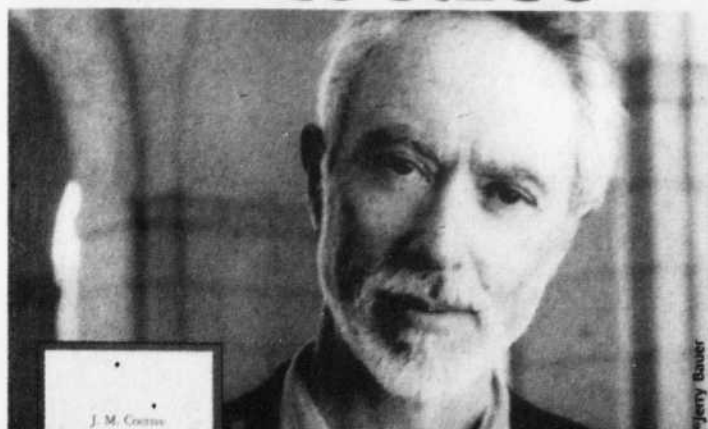
UNE HISTOIRE POPULAIRE
DE LA CONFÉDÉRATION À NOS JOURS



FIDES

Éditions du Seuil

J.M. Coetzee



DISGRÂCE
C'est dur, violent, terrible, mais c'est quelque chose de remarquable. [...] Un chef-d'œuvre, rien de moins.
Jean Fugère

Booker Prize
236 pages - 23,95\$

Michel Folco



EN AVANT COMME AVANT !
[...] un roman jubilatoire, où l'in vraisemblable devient plausible grâce à la dextérité d'un conteur exceptionnel doublé d'un chercheur infatigable.
Sonia Sarfati, La Presse

384 pages - 23,95\$

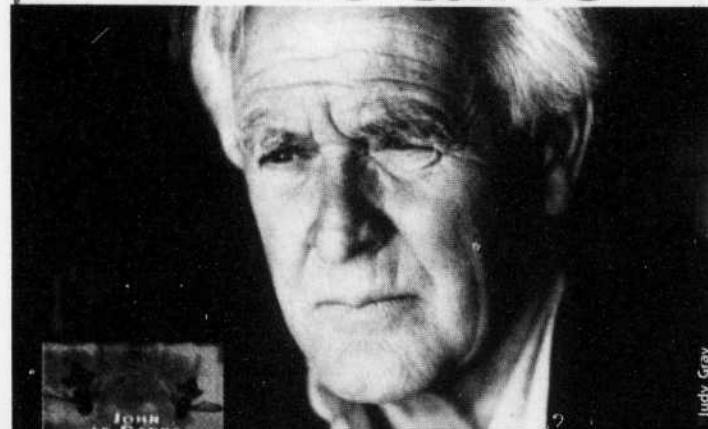
Michèle Gazier



LE FIL DE SOIE
Une écriture toute en couleurs, en chatoyements, en fines textures. [...] Un hymne à la jeunesse, à la beauté et à la sensualité.
Marie-Claude Fortin, Voir

272 pages - 24,95\$

John Le Carré



LA CONSTANCE DU JARDINIER
Un roman d'espionnage brillant dans lequel l'auteur dénonce l'exploitation éhontée qu'exercent les compagnies pharmaceutiques sur la vie humaine.
René Homier-Roy, S.R.C. / C'est bien meilleur le matin

496 pages - 29,95\$

Catherine Millet



LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.
Ce récit constitue à coup sûr, l'un des livres les plus audacieux et les plus stupéfiants que la tradition érotique ait donnés à la littérature française.

221 pages - 29,95\$

Éditions du Seuil

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

MÉTIS

SUITE DE LA PAGE D 1

L'autre, en métissage comme en amour, est à la fois dangereux et désirable. Il mène ailleurs, hors de soi, là surtout où on n'avait pas prévu aller.

«L'être humain est obligé de rencontrer l'autre pour se perpétuer lui-même», constate-t-il d'ailleurs.

Le métissage, pour Alexis Nouss, qui enseigne au département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal, est une caractéristique dominante de la modernité. Partout dans le monde, notamment à cause du phénomène croissant de l'immigration, les identités s'additionnent pour former des rythmes, des couleurs, jamais vus encore.

Le métissage, c'est le contraire aussi de l'intégration, comme ce *minestrone* dont les auteurs vont jusqu'à suggérer la fabrication, par lequel tous les éléments sont présents dans un tout goûteux, sans rien perdre toutefois de leur nature d'origine. C'est cet univers moderne, où rien n'est noir ou blanc, où les influences se multiplient, sans vraiment être nommées. C'est une tendance irréversible qui renverse la notion d'un Etat fondé sur l'homogénéité culturelle. Car tenter d'établir les sources exactes du métissage, c'est nier sa nature profonde, ce mélange qui fait ce qu'il est, une culture en devenir.

Ce dictionnaire, donc, est résolument baroque. Il explore, au gré des influences et des déterminants des auteurs, l'univers métissé de chacun d'eux, en plus des thèmes jugés inévitables, l'altérité, par exemple, l'improvisation ou l'ambivalence.

Car chacun de nous est métissé, est le produit de différentes cultures qui lui ont appris à parler, puis à danser, à chanter, qui l'ont nourri, habillé, instruit. À l'entrée «antimétissage», les auteurs citent



à ce sujet Octavio Paz, qui, parlant du Mexique, disait: «Il y a toujours une partie indienne de soi qui n'arrête pas de se chamailler avec la partie espagnole.»

Aussi, s'il est vrai que le Brésil est souvent nommé comme étant le pays métissé par excellence, la France l'est tout autant, explique Nouss en entrevue.

Pour réussir et vivre son métissage, la société occidentale, après avoir exploré, particulièrement au cours des derniers siècles, les thèmes de la liberté et de l'égalité, devra approfondir celui de la fraternité.

Car à la globalisation, nouveau mot-culte qui définit des échanges commerciaux imposés par une culture dominante, Nouss oppose celui de mondialisation qui, plutôt que de parler de produits, suggère des échanges intensifs et féconds entre les humains de la terre. Suivant le fil de l'histoire, ces humains seront, ils sont déjà, de plus en plus ouverts, de plus en plus métis.

MÉTIS SAGES

Alexis Nouss
et François Laplantine
Éditions Pauvert
Paris, 2001, 643 pages

Le monde perdu d'un grand écrivain

NAÏM KATTAN

Né à Vienne en 1880, Soma Morgenstern fut forcé de quitter sa ville natale quand elle fut envahie par les nazis en 1938. Il se réfugia en France où, sous l'occupation allemande, il fut interné comme juif. Il s'enfuit ensuite et, du Portugal, se rendit aux États-Unis où il mourut en 1976.

Morgenstern appartient à la littérature de l'Europe centrale, de la cancanie dont les chefs de file étaient Robert Musil, Stefan Zweig, Joseph Roth. Tous étaient ses amis et reconnaissent son importance. Longtemps méconnu, on l'a découvert en France par la biographie qu'il a consacrée à Joseph Roth, publiée en 1997: *Fuite et fin de Joseph Roth*. Il est surtout l'auteur d'une trilogie dont *Le Testament du fils prodigue* est le troisième volet. Cependant, chacun de ces romans peut se lire indépendamment des autres.

Le Testament du fils prodigue est la chronique d'une petite ville de Galicie où cohabitait des Polonais, des Ukrainiens et des Juifs. L'action se déroule dix ans après la fin de la Première Guerre mondiale. Ces groupes, recroquevillés sur eux-mêmes, s'autoprotégeaient, chacun sur son territoire, en exprimant, tour à tour, leur haine ou leur amitié envers leurs voisins. Ils étaient tous nostalgiques de l'empire austro-hongrois disparu, formaient une société fragmentée, recevant la menace des échos de la Russie communiste.

Les Polonais exerçaient le pouvoir, redoutaient la présence des Ukrainiens, leurs ennemis historiques, qu'ils considéraient comme des alliés potentiels des Russes. Rejetés par les uns et les autres, les Juifs s'appliquaient à préserver des traditions où la spiritualité contredisait parfois un rituel rigoureux et désuet.

Dans cette mosaïque en rupture, les langues, les ethnies et les religions dressaient des écrans, des frontières et des obstacles.

Alfred, le personnage central du roman, vit les déchirements de ce monde. Issu d'une famille juive traditionnelle, son père est mort sur les champs de bataille aux premiers jours de la guerre et sa mère, ukrainienne chrétienne, habite toujours Vienne. Elevé par son oncle paternel, le garçon, en visite dans sa ville natale, assiste à la mort d'un enfant juif tué par un antisémite, secrétaire de la mairie. Ce même personnage veut s'associer à un juif pour acqué-

rir un bar. On assiste aux mécanismes complexes, souvent contradictoires, d'une société où les complexités ethniques, linguistiques et religieuses sous-tendent le fonctionnement des institutions et de la bureaucratie.

Avant de mourir, le père d'Alfred a laissé à son fils une lettre qui devait lui être remise dès qu'il aurait vingt ans. À son anniversaire, il la reçoit de son oncle. Longue missive qui occupe la moitié du livre et qui constitue, en quelque sorte, un roman dans le roman. Le père raconte son enfance, décrit avec une

extrême sensibilité l'atmosphère dans laquelle il a baigné, évoque son amitié avec un chrétien, fils de paysans qui de vint plus tard pope. Il fait état de son amour pour une chrétienne et de sa conversion au christianisme orthodoxe. La réaction de sa famille à sa trahison fut dure. Il raconte ses rêves et son attachement indéfectible à ses origines.

Le fils décide de ne plus retourner à Vienne, de demeurer dans la bourgade paternelle, de rebâtir la maison familiale qui tombait en ruine et d'y installer une école sioniste d'agronomie. Le roman se termine par la déclaration d'amour à Alfred de Donia, chrétienne, fille de charbonnier. Ainsi, Alfred poursuit la vie de son père dans ses fidélités et ses déchirements.

Soma Morgenstern est un merveilleux conteur. Au-delà des péripéties historiques, sa chronique, ses analyses des contradictions de chacun des personnages évoluent des drames intemporels, vécus encore aujourd'hui sous d'autres formes et dans d'autres lieux. Il réussit avec la maîtrise propre aux grands écrivains à nous faire pénétrer dans un univers enfoui dans l'histoire et qui, grâce à lui, paraît très proche. Il n'est pas surprenant que Joseph Roth ait considéré ce roman comme un chef-d'œuvre et que Stefan Zweig ait soutenu que «ce livre peut passer pour un classique de sa nation».

Le Testament du fils prodigue nous fait découvrir un écrivain, un monde et une grande littérature.

LE TESTAMENT

DU FILS PRODIGE

Soma Morgenstern
Traduit de l'allemand
par Nicole Casanova
Éditions Liana Levi
Paris, 2001, 396 pages

Renaud-Bray

Nos meilleures ventes du 7 au 13 novembre 2001

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Roman Qc	FLORENT - Le goût du bonheur, T. 3	M. LABERGE	Boréal	4
2	Roman Qc	L'HOMME QUI ENTENDAIT SIFFLER UNE BOUILLOIRE	M. TREMBLAY	Leméac	2
3	Roman	ROUGE BRÉSIL - Prix Goncourt 2001	J.-C. RUFIN	Gallimard	11
4	Sport	LA SAGA DES EXPOS - Brochu s'explique	BROCHU/POULIN/BOLDUC	Libre Expression	2
5	B.D.	LE LIVRE D'ASTÉRIX LE GAULOIS	GOSCINNY / UDERZO	Albert René	2
6	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	M. LABERGE	Boréal	49
7	Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	10
8	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	J. K. ROWLING	Gallimard	51
9	Fantastique	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1	J. K. ROWLING	Gallimard	102
10	Biographie Qc	AUTOUR DE DÉODÉ FORTIN	J. BARBE	Leméac	3
11	Polar	LA CONSTANCE DU JARDINIER	J. LE CARRÉ	Seuil	4
12	Livre d'art	HISTOIRE DU QUÉBEC	J. LACOURSÈRE	Henri Rivard	2
13	Biographie Qc	LANDRY - Le grand dérangeant	M. VASTEL	L'Homme	2
14	Roman Qc	ADELAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	M. LABERGE	Boréal	33
15	Cuisine	LES SÉLECTIONS DU SOMMELIER 2002	F. CHARTIER	Stanké	3
16	Polar	INSPECTEUR SPECTEUR ET LE CURÉ RÉ	G. TASCHEREAU	Intouchables	3
17	Actualité	LE FAUCON AFGHAN	O. WEBER	Robert Laffont	2
18	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livres & CD)	H. MAJOR	Fides	8
19	Essai Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2001	S. CHAPLEAU	Boréal	1
20	Sport	COMMENT JE JOUE AU GOLF	T. WOOD	L'Homme	2
21	B.D.	BLAKE ET MORTIMER N° 15 - L'étrange rendez-vous	COLLECTIF	Blake & Mortimer	5
22	Sc. Sociale	LE PRINCIPE D'HUMANITÉ	J.-C. GUILLEBAUD	Seuil	9
23	Psychologie	LES HASARDS NÉCESSAIRES	J.-F. VÉZINA	L'Homme	6
24	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	G. HALE	Manise	134
25	Biographie Qc	RENÉ LÉVESQUE, T. 3 - L'espoir et le chagrin	P. GODIN	Boréal	5
26	Roman Qc	MADAME PERFECTA	A. MAILLET	Leméac	4
27	Roman Qc	MAMIE DAN	D. STEEL	Pr. de la Cité	2
28	Essai	L'ÉTAT DU MONDE 2002	COLLECTIF	Découvertes/Boréal	4
29	Humour Qc	DRÔLE À MORT	G. LATULIPPE	TDV	1
30	Biographie Qc	L'IMPATIENT	P. NADEAU	Flammarion Qc	4
31	Roman Qc	CHERCHER LE VENT	G. VIGNEAULT	Boréal	4
32	Santé	PLUS JAMAIS MAL AU DOS	P. PALLARDY	Robert Laffont	9
33	Actualité	BEN LADEN ET L'AMÉRIQUE	F. BLANC	Bayard-Presses	2
34	Fantastique	HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS, T. 2	J. K. ROWLING	Gallimard	102
35	Fantastique	HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN, T. 3	J. K. ROWLING	Gallimard	102
36	Biographie Qc	MON AFRIQUE	L. PAGÉ	Libre Expression	4
37	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	44
38	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE	S. MONGEAU	Écosociété	188
39	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Anane	60
40	Jeunesse	ARTEMIS FOWL	E. COLFER	Gallimard	6
41	Roman Qc	LE REJETON	D. MONETTE	Logiques	10
42	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	S. JOHNSON	Michel Lafont	48
43	Cuisine	LE VÉGÉTARISME À TEMPS PARTIEL	LAMBERTI/DESALAINERS	L'Homme	7
44	B.D.	YOKO TSUNO N° 23 - La pagode des brumes	R. LELOUP	Dupuis	12
45	Biographie Qc	LA TORTUE SUR LE DOS	A. LOUPIAS	L'Homme	6

▼ Coup de cœur RB : 1^{er} semaine sur notre liste
N.B. : Hors prescrits et scolaires

La nouvelle façon de choisir ses livres

Pour commander à distance : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression
et
AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.
La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

Fidèles éléphants

Prix du Gouverneur général
Littérature de jeunesse • illustrations

« Ce livre d'une grande beauté parle de la guerre et de ses aberrations. Les illustrations esquissées de Bruce Roberts savent guider, en images, ce texte magnifique. Des lignes pures, des taches audacieuses, de l'encre et beaucoup de blanc, le tout savamment comblé sur papier. »
Commentaire du jury

Les 400 coups

Texte de Yukio Tsuchiya
Illustrations de Bruce Roberts

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

À la recherche du soi profond...

SOPHIE POULIOT

Qui n'a pas déjà eu envie de s'isoler dans le désert? De faire le vide autour de soi afin de mieux faire le point. «*Le désert contient les joyaux de l'humanité, enfouis sous le sable: la vérité immatérielle. Viens te perdre dans la vérité. Viens te trouver. Viens voir les sables et la lumière épandue dans l'or immobile, dormir sous la tente des étoiles incomparables, te délester des misères des villes, réveiller les splendeurs passées et les possibilités écartées du futur somnolent. Viens. Entends-tu le sable qui crie?*» Ce désir d'un désert idéalisé est devenu si omniprésent dans la vie de Christine, héroïne du dernier roman de Claire Varin, qu'elle fera des pieds et des mains pour y parvenir. Y trouvera-t-elle ce qu'elle y cherche si désespérément?

Car l'héroïne se pose des questions, cherche un sens à la vie, une explication aux aléas du destin de même qu'aux choses les plus simples. «*J'attends des ordres sublimes, plongée dans le sommeil de la vie éveillée. J'attends l'éveil. J'attends les grâces muettes ou les extases parlantes. Les sons substantifs.*» Accompagnez cela de réflexions sur Dieu et de citations des anciens prophètes arabes et en voilà bien trop pour les sceptiques et ceux qui fuient comme la peste le «*n'importe quoi pour expliquer l'inexplicable*», dont je suis. Le lecteur plus modéré sera sans doute curieux de toutes les théories évoquées, de toutes les démarches entreprises par Christine afin de trouver le sens de la vie ou, plus particulièrement, de sa vie.

Mettons cartes sur table: le roman de Claire Varin ne plaira pas à tous. Son écriture extrêmement recherchée, voire par moments à la limite de la lourdeur, peut autant ravir qu'agacer. «*Je renonçais*

maintenant à la sensation pour la sensation ou pour le plaisir de ceux dans le regard de qui je contemais mon propre mystère. Vingt ans d'absence à soi, le temps de conclure une alliance avec l'Invisible, puis retour dans la force de l'âge pour rechercher ce qu'il y avait à trouver.», peut-on lire dès la première page. Plus loin, cette savante stylistique sera mise au service des recherches métaphysiques de l'héroïne: «*L'âme, vie diurne de Dieu comme le corps humain est un rêve éveillé dans Sa vie nocturne et le cœur. Son rêve le plus cher.*» Disons qu'il faut être dans un état d'esprit propice...

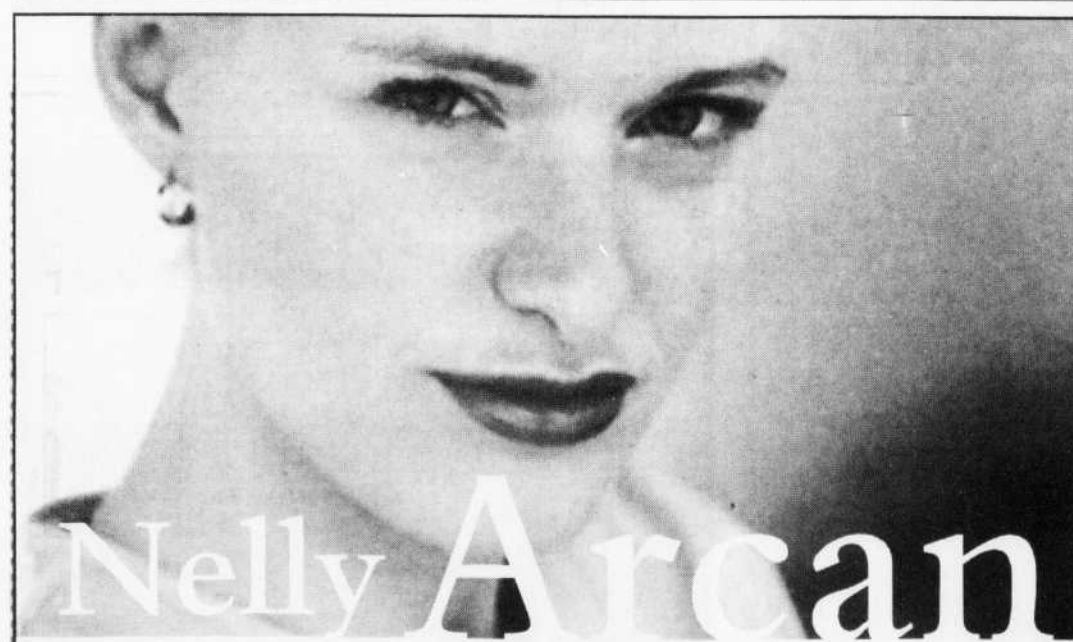
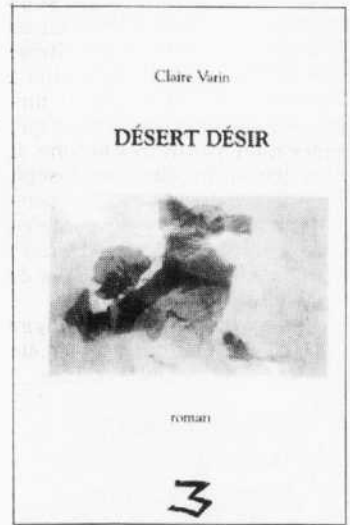
L'intérêt du livre devient plus universel lorsque Christine rejoint en France un certain Algérien soufi qui s'est engagé à la conduire au désert tant convoité. Or l'élue s'avère un piètre imposteur, se vautrant dans l'ésotérisme sous toutes ses formes et n'ayant gardé du soufisme que les tares décriées par la doctrine. Retour au Québec. Cette parenthèse d'action sera salutaire au rythme du roman. La prochaine odyssée orientale de Christine se fera avec son nouvel amoureux, Gabriel.

À ce propos, notons qu'il est étrange que si peu d'attention soit accordée à la rencontre de Christine et de Gabriel ainsi qu'à la teneur de leur relation, compte tenu du fait que tout le début de *Désert désir* traite de la recherche d'un amoureux par la protagoniste et des critères qui seront dorénavant les siens dans cette quête. La relation tissée avec Gabriel est-elle à la hauteur de ces résolutions tant et tant exposées? Le lecteur devra le deviner. Curieux.

Désert désir n'est pas totalement inintéressant. Indéniablement, l'auteure possède un univers intérieur très riche. Cependant, ces recherches ontologiques auraient sans doute été mieux servies si elles s'étaient inscrites dans une structure narrative plus solide. En l'occurrence, le lecteur pourra avoir la fâcheuse impression d'aller nulle part. Quoi qu'il en soit, comme un si grand nombre d'individus se réfugient dans une spiritualité en forme de buffet (un peu de taoïsme, un soupçon de bouddhisme, une pincée de christianisme et bien sûr moult talismans de tout acabit), le roman de Claire Varin pourra du moins se targuer d'avoir capté l'air du temps. D'autant que la conclusion n'est pas sans ouvrir des pistes de réflexions tout à fait indiquées.

DÉSERT DÉSIR

Claire Varin
Éditions de Trois
Laval, 2001, 180 pages



Nelly Arcan

PUTAIN

(...) la révélation de la rentrée ici comme en France.

Pascal Navarro, *Voir*

Une sorte de diamant noir qui étonne par sa profondeur.

Louis-Bernard Robitaille, *La Presse*

Il y a là une véritable voix d'écrivain, une vision implacable du monde, une justesse de l'émotion.

Danielle Laurin, *Elle Québec*

192 pages - 24,95\$

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Dédicaces (stand 161)

SAMEDI 17 NOVEMBRE
de 15h à 16h

Éditions du Seuil

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Vues particulières sur l'époque

On a souvent dit des romans de Nicole Brossard qu'ils étaient difficiles. Une structure déroutante, des personnages qui se dérobent, un travail et un jeu sur la langue aussi libres que concertés, ce sont là des ingrédients qu'on tolère mieux dans un recueil de poésie que dans un roman. Brossard, fidèle d'abord à l'écriture, s'est adonnée aux deux genres sans se préoccuper de leurs spécificités. Ses premiers romans étaient en effet baroques. Il s'y profilait pourtant, pour qui savait les lire, une double ferveur, à dire une sensualité lesbienne et à esquisser plus largement



Robert Chartrand

une compréhension de l'époque immédiate, en la saisissant dans le vif de ses contradictions.

Cette ferveur était souvent affadie par un formalisme replié sur ses propres fins, calqué sur certaines modes littéraires, celles qui chantaient notamment le sexe du texte ou la corporéité des mots. Ces artifices se sont estompés peu à peu depuis *Le Désert mauve* (L'Hexagone, 1987), sans que Brossard cède à une lisibilité facile. Ses romans, toujours complexes, moins rébarbatifs, offrent de multiples strates de lecture, mais on peut se contenter d'y suivre — quitte à s'y perdre — des personnages et leurs histoires.

Hier est un roman qui ne se laisse pas aisément circonscrire. Celui qui s'écrit, et qu'on est en train de lire, en révèle un autre, presque terminé celui-là, roman dûment identifié dont on lira, à la fin, un des chapitres. Le roman où on est engagé d'abord, c'est le récit de celle qui, dès les premières pages, entreprend de se raconter en tâtonnant dans ses souvenirs et ses sensations, et qui est rédactrice à la pige, employée par le Musée de la civilisation de Québec.

Il y a là une amorce d'histoire intime qui pourrait devenir un roman: on a déjà fait avec beaucoup moins. Mais cette narratrice — c'est ainsi qu'elle sera nommée par la suite —, cette conteuse d'occasion, n'est pas romancière pour autant. Ce rôle-là — il y a des passages de pure théâtralité dans ce livre — va plutôt être tenu avec beaucoup de panache par une certaine Carla Carlson, Saskatchewannaise de naissance avec des racines du côté de la Suède, qui a l'habitude singulière de venir mettre la dernière main à ses livres à Québec. Carla qui écrit et la narratrice qui se contente de noter se voient régulièrement au bar de l'hôtel Clarendon où elles ont fait connaissance.

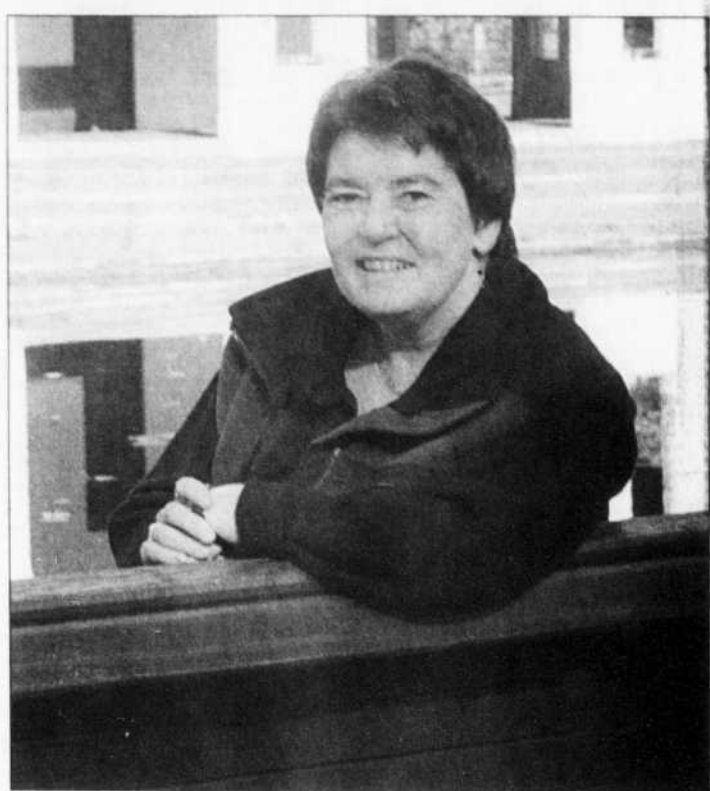
La ville de Québec est le lieu où convergent les destins des personnages: ville d'histoires,

chargée de la sienne propre et des vestiges d'autres encore, bien plus anciennes, offertes à la faveur des expositions de son Musée de la civilisation, où travaillent deux autres personnages du roman, Florence Lambert et Fabrice Lecompte.

On demeure à Québec ou on y séjourne, on en part pour Montréal ou Venise, puis on y revient. La ville est un lieu de rencontres et de retrouvailles, comme l'est le «hier» du titre, riche de nombreuses mises en abîme: hier, ce sera le jour d'avant, mais souvent un passe plus lointain qu'évoque l'une ou l'autre femme du roman. Une liaison amou-

reuse clandestine, la figure d'une mère mourante ou disparue, des fragments d'enfance, d'histoires racontées comme cette curieuse reconstitution de la mort de Descartes — donnée en latin! — où le philosophe de la raison raisonnante n'est plus qu'un père sénile. Histoires officielles ou privées, glanées au passage, inventées peut-être, et qui sont le seul recours possible pour qui veut comprendre. Ces femmes n'ont d'autre choix que de recueillir, à mesure qu'elles affluent à la mémoire, ces pièces détachées qui leur reviennent, repères incertains qui se révèlent moins suspects que le déroulement de quelque chapelet chronologique. Cette façon de faire n'est pas une méthode. Tout au plus un réflexe de survie. On procède au cas par cas, au mot à mot, qui permettent parfois de véritables éblouissements. Le face-à-face avec de tout petits incidents, avec des sensations fugitives débouche parfois sur des révélations, des trouvailles d'une justesse toute temporaire, ce qui n'est pas rien lorsqu'il s'agit de saisir un peu du sens d'aujourd'hui.

Ces femmes vaquent à leurs occupations, font des projets. Surtout, elles parlent et écoutent, parfois solennellement, dans des passages dialogués où le roman devient tour à tour pièce de théâtre ou scénario de film. Elles ont des



Nicole Brossard

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

idées, des principes, et des vues particulières sur certains mots: peine, peur, lucidité, ici retournés, examinés comme on le ferait pour des artefacts d'une civilisation qui n'a pas livré tous ses secrets.

Archéologues de leur propre passé, elles scrutent notamment la perte nécessaire de leur mère, silencieuse, obsédante, ce deuil qui leur est le plus difficile et néanmoins nécessaire, à l'exception de Carla Carlson, plus préoccupée par son père, qu'elle a cependant su «ficeler» dans son œuvre romanesque.

Hier est un roman sur le processus même du roman, mais qui laisse sa fiction se déployer et où s'entremêlent tons et genres: le narratif, le poétique, le dramatique, l'essayistique, tous mis à contribution pour permettre à des voix au féminin de se faire entendre. Il est également parsemé de références ou de citations à des écrivains dont la liste est don-

née à la fin, dans une numérotation inutile puisqu'elle ne renvoie à aucune indication dans le récit. À chaque lecteur de reconnaître les emprunts à Jean Genet ou Virginia Woolf, à Faulkner, Michelet, Laurence Sterne ou Yolande Villemaire. Il y a là une petite bibliothèque idéale brossardienne, inventaire de fraternités-sororités littéraires qui nous redit que tout texte est un palimpseste.

Hier est un livre où l'amour des mots, l'inquiétude de l'écrivain, la générosité d'une auteure qui s'est vouée à l'écriture s'épanouissent magnifiquement.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

HIER

Nicole Brossard
Québec Amérique,
coll. «Mains libres»
Montréal, 2001, 357 pages

Libre Expression

Nos auteurs au Salon du livre de Montréal

FRANCIS BACK,
ALAIN BEAULIEU,
ROLAND VIAU
La Grande Paix
dim 17 h à 18 h 30

ANDRÉE BOUCHER
J'ai choisi la vie
sam 19 h à 21 h
dim 19 h à 21 h

CLAUDE BROCHU
DANIEL POULIN
**La saga des Expos
Brochu s'explique**
sam 13 h à 14 h 30
15 h à 16 h 30
dim 13 h à 14 h 30
15 h à 16 h 30

CLAIRE CARON
Des ailes au cœur
En nomination pour le Prix du public La Presse 2001
sam 11 h à 12 h 30
dim 13 h à 14 h 30
lun 13 h à 14 h 30

MARIE-ANDRÉE
CHAMPAGNE
L'Hormone du désir
sam 19 h à 21 h

CAMIL CHOUINARD
**1300 pièges du
français parlé et écrit
au Québec et au Canada**
sam 11 h à 12 h 30
dim 11 h à 12 h 30
lun 11 h à 12 h 30

GEORGES-HÉBERT
GERMAIN
Le Château
Art Global
sam 14 h à 16 h

ANDRÉ LACHANCE
**Juger et punir en
Nouvelle-France**
sam 19 h à 21 h
dim 11 h à 12 h 30

SÉBASTIEN LAREAU
MARIO BOLDUC
Lareau sans filet
sam 19 h à 21 h
dim 17 h à 18 h 30

CLAUDE LE SAUTEUR
**Le Jardin
des Animaux**
Art Global
sam 15 h à 16 h 30
dim 13 h à 14 h 30

ANDRÉE MARCHAND
Le train s'arrête à Kâ
sam 17 h à 18 h 30
dim 17 h à 18 h 30

DANIELLE MARCOTTE
**On ne laisse pas
les dames rentrer
seules à la maison**
sam 11 h à 12 h 30
dim 11 h à 12 h 30

CHRISTINE MARTIN
Bonaventure
sam 17 h à 18 h 30
dim 17 h à 18 h 30
19 h à 21 h
lun 11 h à 12 h 30
13 h à 14 h 30

MAUREEN McTEER
**Vivre au XXI^e siècle:
choix et enjeux**
ven 15 h à 16 h 30

JEAN MONTPLAISIR
La danse du serpent
sam 15 h à 16 h 30
17 h à 18 h 30
dim 13 h à 14 h 30

PAUL OHL
Black
En nomination pour le Prix du public La Presse 2001
sam 13 h à 14 h 30

LUCIE PAGE
Mon Afrique
sam 13 h à 14 h 30
15 h à 16 h 30
dim 15 h à 16 h 30

FERNAND PATRY
**L'Évangile de
Marie-Madeleine**
sam 17 h à 18 h 30
dim 19 h à 21 h

BERNADETTE RENAUD
**Les funambules
d'un temps nouveau**
sam 11 h à 12 h 30
dim 15 h à 16 h 30

LISE THOUIN
**Toucher au soleil...
et tant pis si ça brûle**
sam 13 h à 14 h 30
dim 11 h à 12 h 30

CORA TSOULIDOU
Déjeuner avec Cora
dim 15 h à 16 h 30

25
ANS

Stand 861

LIVRES

ATLAS

Le monde à la carte

JEAN DION
LE DEVOIR

Ils sont là, pages 154 et 155, eux deux, juste eux deux, couchés sur le papier en un inséparable duo avant même de devenir le centre d'attention du monde entier. L'Afghanistan et le Pakistan. La poudrière de notre temps. Les auteurs ont vu juste.

L'atlas est, dans son idée générale, l'une des plus merveilleuses créations de l'humain, plus encore que le pain tranché, le fil à couper le beurre et le double-jeu inversé. Il n'a pas de fil conducteur parce qu'il tient, en lui, tous les fils conducteurs. On l'ouvre à n'importe quelle page, et voilà une histoire qui nous saute au visage. Un simple dessin, des noms inconnus et mystérieux, des routes où nous ne passerons jamais, des océans infinis et inquiétants, des montages qui recèlent des grottes qui recèlent des milliardaires saoudiens terroristes. Un monde qui se dévoile.

Celui-ci, le *Grand Atlas pour le XXI^e siècle*, est d'une qualité remarquable par sa documentation, sa clarté, la variété des thèmes abordés. C'est d'ailleurs son titre qui m'a incité à commencer mon furetage par la zone chaude actuelle du globe, première terre de choc du nouveau millénaire. En quelques semaines à peine, on l'a tellement intégrée dans notre bulletin quotidien d'horreurs télévisuelles qu'elle nous apparaît désormais familière, Islamabad, Peshawar, Quetta, Kaboul, Djalalabad, Kan-

dahar, Mazar-i Sharif. Le XXI^e siècle, si on tient aux découpages un peu vaseux, est né à New York, mais il est en train de grandir dans les déserts de l'Afghanistan et dans les rues fiévreuses du Pakistan.

Il est pourtant curieux de songer que ce point obscur nous était indifférent cet été encore. Et on ne peut s'empêcher de feuilleter, de parcourir le monde, de s'arrêter ici ou là pour une raison que nous aurions bien du mal à expliquer, de se demander ce qui se passe dans cette région prise au hasard aujourd'hui, ce qui s'y passera demain, comment nous la verrons après-demain.

Cet atlas n'est pas qu'un recueil de cartes géographiques. Pour chaque région, des informations historiques, politiques, économiques, démographiques, culturelles viennent s'ajouter, le tout assorti de schémas et de photographies. Le *Grand Atlas* se réclame de l'encyclopédie, et il n'a pas tort de le faire.

Deux objectifs soulignés en introduction pour ce livre: «*mieux [faire] comprendre les enjeux du prochain millénaire*» et «*ouvrir largement les portes du voyage, réel ou rêvé*». Rêver. C'est aussi à cela que sert un atlas.

GRAND ATLAS
POUR LE XXI^e SIÈCLE

Sous la direction de Michel Langrognet et Agnès Mathieu
Éditions Libre Expression
Montréal, 2001, 336 pages

Un héros fantasque

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Véritable héros populaire en Chine, Norman Bethune demeure relativement méconnu au Québec, où il travailla tout de même pendant huit ans, à titre de chirurgien, aux hôpitaux Royal Victoria et Sacré-Cœur. Personnage contrasté capable de petites mesquineries mais surtout d'élan de générosité hors du commun, l'homme possède assurément l'étoffe d'un héros, et le Canadien anglais John Wilson, surtout auteur de livres pour enfants, ne s'y est pas trompé en lui consacrant ce petit récit biographique qui l'élève au statut de «*grande figure*».

Rédigé dans une prose rudimentaire qui manque trop souvent d'éclat, *Norman Bethune - Homme de caractère et de conviction* apparaît comme une œuvre mineure au sujet d'un personnage majeur. Sa matière, toutefois, est si emballante qu'elle ne peut qu'entraîner l'adhésion du lecteur, qui finit par constater, en cours de route, que chez John Wilson, l'enthousiasme du conteur vient heureusement compenser les faiblesses du styliste.

Né en 1890 à Gravenhurst, en Ontario, dans une famille chrétienne évangélique plutôt zélée, Bethune est surtout connu aujourd'hui, et avec raison, pour sa carrière de médecin militant sur les fronts espagnol et chinois. Mais l'homme, avant ces épisodes glorieux, a vécu, et John Wilson ne néglige pas cette portion essentielle d'un itinéraire exubérant.

Avant de recevoir, à Édimbourg, son diplôme de chirurgien en 1922, Bethune fut bûcheron et enseignant en Ontario et, surtout, brancardier de l'armée canadienne pendant la Première Guerre mondiale, expérience traumatisante qui l'inspirera tout au long de sa vie. Arrogant et vaniteux, il tolère mal toute forme d'autorité et se comporte comme un aristocrate exalté, enclin

autant à la provocation envers les satisfaits qu'à la générosité débridée envers les miséreux qu'il soigne gratuitement.

Amoureux fou d'une femme, Frances Campbell Penney, avec laquelle il se maria et divorcera deux fois, Bethune est animé par une fougue qui bouscule tout sur son passage. John Wilson souligne le caractère impétueux du personnage: «*Cependant, le comportement irrationnel de Bethune, ainsi que son besoin de dominer ceux qui l'entouraient, mettait une tension insoutenable dans leurs rapports.*»

Atteint d'une tuberculose pulmonaire en 1926, Bethune séjourne assez longtemps dans un sanatorium de l'État de New York pour découvrir que les traitements réservés aux victimes de cette maladie manquent d'audace et d'imagination. Il décide alors de consacrer ses énergies au combat contre cette maladie, dévastatrice à l'époque, et ses années

de pratique dans les hôpitaux montréalais lui permettront d'expérimenter avec succès de révolutionnaires techniques de guérison.

Jusqu'à présent conservateur sur le plan politique, Bethune découvre, à la faveur de la crise économique mondiale qui sévit alors, que sa mission de médecin ne saurait se limiter à la maîtrise d'un savoir technique: «*Il changea d'avis lorsqu'il prit conscience que bon nombre de ses patients étaient malades ou mouraient à cause de leur condition sociale et non pour des raisons médicales.*» Homme d'action, il mettra sur pied, en 1935, un groupe de militants qui travaillera à l'élaboration d'un système de santé plus juste au Québec et au Canada, mais cette entreprise ne recueillera que l'indifférence des décideurs.

Déçu par tant d'apathie, condamné à la pauvreté par un système qui n'enrichit que les profiteurs, Bethune, de retour d'un séjour en Russie,



Un des nombreux monuments consacrés en Chine à la mémoire du D^r Norman Bethune.

adhère au Parti communiste du Canada au cours de l'hiver 1935-36. L'appel de l'Espagne républicaine en butte au fascisme lui apparaît alors comme un défi à sa mesure: «*Tout ce qui, autrefois, avait compté dans sa vie — les fêtes et les mondanités, sa collection d'œuvres d'art, sa pratique médicale — n'avait plus la moindre importance.*»

Le médecin militant Norman Bethune s'engagera d'abord en Espagne, aux côtés des forces républicaines. En 1936-37, son combat pour la justice prendra la forme du Service canadien de transfusion sanguine, installé à Madrid et destiné à sauver la vie de soldats antifascistes. Fort de cette expérience, en janvier 1938, il mettra le cap, avec deux collègues, sur la Chine des combattants maoïstes. Aux côtés des révolutionnaires en lutte contre l'envahisseur japonais et les troupes nationalistes de Chiang Kai-shek, Bethune fera office de médecin de brousse à tout faire en mettant sur pied un hôpital presque aussitôt détruit par les Japonais et des installations médicales mobiles beaucoup plus appropriées à la situation.

Victime d'un empoisonnement du sang contracté lors d'une chirurgie, il meurt en Chine le 12 novembre 1939. Dans son testament rédigé la nuit avant sa mort, il demande à ses camarades chinois de transmettre ce message à ses amis canadiens et américains: «*Dites-leur que j'ai été très heureux. Mon seul regret est de ne pouvoir rien faire de plus désormais.*»

Ancêtre de ces héros des temps

modernes que sont les admirables aventuriers de Médecins sans frontières ou de Médecins du monde ainsi que des militants regroupés dans la Coalition des médecins pour la justice sociale, Norman Bethune a refusé de suivre la voie pépère du professionnel mondain dont l'horizon se limite à son propre avancement, et c'est la raison pour laquelle il mérite d'être servi en exemple aux jeunes et aux moins jeunes qui entretiennent une conception rabougrie de la réussite sociale et du service public.

Devant le spectacle quotidien de l'injustice, ce provocateur-né, d'abord tenté par la vie de pacha, aura finalement opté pour un téméraire apostolat qui impose l'admiration. Aussi, s'il n'est pas donné à tous d'en faire autant, il est au moins donné à tous de reconnaître la un inspirateur exigeant. Voilà le beau message que nous livre, malgré ses manques et ses faiblesses, le petit récit biographique de John Wilson.

louiscornellier
@parroinfo.net

NORMAN BETHUNE -
HOMME DE CARACTÈRE
ET DE CONVICTION

John Wilson
Traduit de l'anglais
par Michèle Marineau
Éditions XYZ,
collection «Les grandes figures»
Montréal, 2001, 184 pages

LES AUTOCHTONES : réparer le passé pour préparer l'avenir ?

Les autochtones demandent depuis longtemps réparation pour ce que les « Européens » ont fait vivre à leur peuple depuis plus de 500 ans. Mais la notion de « réparation », sous quelle forme que ce soit (notamment la compensation financière), est-elle une voie d'avenir pour les communautés autochtones ?

Invités
Roméo Saganash
Directeur des relations avec le Québec pour le Grand conseil des Cris
Jean-Jacques Simard
Professeur au département de sociologie, Université Laval
Serge Bouchard
Anthropologue spécialisée dans les questions autochtones
Michèle Audet
Présidente de l'Association des femmes autochtones du Québec

Chasseurs d'idées
Réalisation : Simon Girard
Dimanche 14 h et 23 h 15
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée :
Olivieri
librairie • bistro
Tél.: 514 739-3639

Diffusée sur Internet,
pour plus de détails, consultez notre site:
telequebec.tv

JOHN D. DRAKE
PRÉFACE DE SERGE MONGEAU

Ralentir
Travailler moins, vivre mieux

Vous en avez assez de travailler douze heures par jour et voulez réduire votre train de vie ? Vous gagnez un bon salaire, mais vous vous demandez si le jeu en vaut la chandelle ? Vous souhaitez consacrer plus de temps à votre vie personnelle et familiale mais ne savez pas trop comment y arriver ?

Ralentir vous aidera à sortir du tourbillon, à troquer votre vie trépidante contre un mode de vie moins exclusivement centré sur le travail et plus épanouissant.

GUIDES PRATIQUES

160 pages • 17\$
ISBN 2-921561-60-3
DIFFUSION : DIMEDIA

écosociété
À CONTRE-COURANT

C.P. 3202, compton Saint-André, Montréal (Québec) H2L 4Y5
Téléphone : (514) 521-0913, télécopieur : (514) 521-1283
Courriel : ecosoc@can.que.eric.com

Une nouvelle collection !
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

FRANÇOIS BARCELO
ÉCRIRE EN TOUTE LIBERTÉ

LISE BISSONNETTE
ÉCRIRE DES LETTRES ET DES SAISONS

HUGUES CORRIVEAU
ÉCRIRE POUR ET PARCE QUE

RAÛL DUGUAY
ÉCRIRE ENTRE LA LETTRE ET L'ESPRIT

MADELEINE GAGNON
ÉCRIRE MÉMOIRES D'ENFANCE

GABRIELLE GOURDEAU
ÉCRIRE MAIS Z'ENCORE ?

LILI GULLIVER
DIANE BOISSONNEAULT
ÉCRIRE AMOURS, DÉLICES ET ORGASMES

PHILIPPE HAECK
ÉCRIRE DIS-MOI CE QUE TU TROUVES BEAU

Nous vous attendons aux stands E6 et E7 du Salon du livre de Montréal

la courte échelle

félicite
Marthe Pelletier

CHANTE POUR MOI, CHARLOTTE

Finaliste du Prix du Gouverneur général du Canada, catégorie littérature jeunesse - texte, 2001

Finaliste du Prix Cécile-Gagnon, 2001

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LE FEUILLETON

L'envers du monde

DAVID CANTIN

Éloge de l'amour, de la passion ou de la perversité, il faut s'attendre à tout en compagnie d'Alain Fleischer. *Les Trapézistes et le Rat* met en scène un spectacle des plus inattendus. Dès les premières phrases de ce récit hallucinant, on entre dans la spirale de trois destins où l'étrange côtoie le morbide. Peter, Sandor et Marta deviennent les artistes d'un monde déchu. Une fable commence autour de la beauté, du drame, ainsi que de l'horreur de toute existence. Une fête inquiète pleine de lumière, mais aussi une variation bouleversante sur la mémoire d'un siècle dévasté.

Chez Fleischer, on ne doit jamais se fier aux apparences. Ce conteur est aussi un grand illusionniste. Cette histoire va de la métamorphose à la métaphore. Il suffit de suivre la trame de ces trois chapitres pour comprendre que les personnages deviennent les ombres d'une agitation intérieure. On avance dans le temps, l'espace et la parole de ces individus. Pour être plus précis, quelques détails s'imposent. La toile de fond est une auberge quelque part en Transylvanie. Au cœur de cette Europe mythique, un couple de jeunes mariés, Peter et Marta, se retrouve parmi une communauté de vieux artistes du cirque. On entre alors dans un ballet érotique où les corps se retrouvent au fil d'un long mouvement des instincts vitaux.

Entre le cauchemar et la perversité, le voyage de noces devient une sorte de quête initiatrice qui mènera au bord de la frénésie. L'animalité se heurte aux lois du désir et de la sexualité humaine.

Les deux autres chapitres s'intéressent à la suite de cette transgression amoureuse. Les amants se séparent, l'un à Vienne, l'autre à Bucarest, puis Sandor, le frère jumeau de Marta, entame une relation incestueuse

avec cette dernière. Les derniers mots appartiendront désormais à Marta: «*Sans doute as-tu songé comme moi qu'après la première année d'étrange vie conjugale où, en fait, nous avions été trois, et où l'existence matérielle autant que celle de l'esprit, au sein de notre couple, ne fut pour nous que parole, c'était une sorte d'analyse à trois qui atteignait une première étape, mettait au jour, dans la nuit, une première vérité cachée et, pour mieux dire, une très simple vérité première.*»

Peur de la chute

Il ne faudrait surtout pas se fier à ce cadre narratif beaucoup plus complexe qu'il ne semble à première vue. Le rat évoque, bien sûr, le trac des trapézistes qui redoutent une éventuelle chute. C'est la peur ou l'effroi d'une perte de concentration, le moment crucial. Ce symbole renvoie à la passion telle que vécue par ces personnages. Qui sera victime du rat?

Certains ne verront dans le livre de Fleischer qu'un prétexte à la complaisance pornographique. Il serait toutefois dommage de s'arrêter à une lecture aussi superficielle de ces liaisons dangereuses. La prose de l'écrivain et cinéaste français tisse une pensée beaucoup plus subtile. Il s'agit de lire entre les lignes, comme on dit. Parfois insoutenable, cette descente dans l'enfer des passions cache bien des secrets. On doit aussi se laisser prendre par l'architecture audacieuse de ce roman sur la rupture et le doute. *Les Trapézistes et le Rat* est un drame comme on en rencontre peu dans la littérature contemporaine. Fleischer mérite d'être lu.

LES TRAPÉZISTES ET LE RAT

Alain Fleischer
Éditions du Seuil,
coll. «Fiction & Cie»
Paris, 2001, 382 pages

«**A**u commencement, quand le fondateur avait conçu son projet...» Il y a des romans qui commencent ainsi, comme si nous étions toujours au temps des contes et des mythes, comme si nous pouvions refaire la Genèse. Ils ont raison. La littérature n'a pas de frontières temporelles, pas plus que les récits fondateurs



Jean-Pierre Denis

n'appartiennent qu'au passé. Nous en voyons bien un émerger aujourd'hui sous les apparences les plus novatrices, les plus étonnantes nouvelles — celui du Net — alors que, à y regarder de plus près, il nous conduit plutôt à ce que certains appellent aujourd'hui ironiquement le turbo primitivisme, comme d'ailleurs

nombre de manifestations qui touchent aux nouvelles technologies qui nous font croire qu'elles sont toutes puissantes; et donc, par le fait même, qu'elles sont nos créatures, qu'elles nous communiquent cette puissance.

Retour en douce de la pensée magique, sentiment que Dieu c'est (ou est dans) la machine, certitude que nous sommes au début d'un temps nouveau où nous pourrions enfin dominer la Nature grâce à quelques clics, on n'en finirait pas de constater la foi aveugle que nous plaçons dans les technologies, en même temps que d'observer des pratiques sociales ou vestimentaires qui nous plongent dans des temps quasi archaïques. Alors, quand un roman nous parle de commencement, vous pouvez être sûr qu'il nous parle d'aujourd'hui, ou d'un hier tout proche. Le procédé n'est pas nouveau et est largement utilisé dans le monde arabe, qui a une longue tradition de contes.

Et quand ce n'est pas au commencement, c'est «un jour», comme dans le précédent roman de Gamal Ghitany (*Appel du couchant*, Seuil, 2000), où l'on voit arriver un

jour (mais quand?) au pays du bord de l'océan d'un étranger du nom d'Ahmad ibn Abdallah, autrefois paisible habitant du Caire, dont l'histoire parvient jusqu'aux oreilles du sultan qui, captivé, donne l'ordre à l'un de ses secrétaires, Jamâl ibn Abdallah, de la consigner dans les moindres détails. L'horizon du conte adore ces dépassements qui nous rappellent que toute histoire nous vient de loin. Avec *Les Récits de l'Institution*, Ghitany nous place cette fois dans un temps proche et un lieu précis: l'Égypte des années 40-50 jusqu'aux années 70-80.

Ascension et chute d'un visionnaire

Ainsi donc, au commencement il y eut un fondateur, venu on ne sait d'où, acheter des terres abandonnées par leurs propriétaires à la suite d'un épouvantable tremblement de terre qui devait laisser un fossé circulaire d'environ deux mètres, semblable à un puits, mais un puits ayant la particularité d'être sans fond. Autour de ce puits, il entreprit la construction d'un immense complexe qu'on devait appeler bientôt l'Institution. Homme avisé, d'une grande intelligence et d'une grande sagesse, il fit construire cette merveille architecturale «en forme de croissant encerclant une étoile à cinq branches» (le détail n'est pas insignifiant quand on pense à l'ancien Croissant fertile situé à l'extrémité de la Méditerranée et qui comprend la Syrie, le Liban, une partie de l'Iraq et... Israël) en pensant au développement économique de son pays.

Ce qui en résulta — grâce à ses contacts, à la capacité qu'il avait de s'entourer des meilleurs talents dans toutes les disciplines ainsi qu'à son tempérament visionnaire —, ce fut une entreprise sans pareille dans le monde entier, à la fine pointe technologique et touchant à peu près tous les secteurs de l'économie. Tant qu'il fut vivant, l'entre-



prise ne cessa de diversifier ses activités et de réussir. Puis il y eut les fameuses nationalisations de Nasser au début des années 60 — que l'auteur se plaît à retarder en imaginant une entrevue de ce dernier avec le fondateur en 1954, où celui-ci le persuada que l'Égypte n'était pas encore prête pour cela.

Le portrait que trace Ghitany du fondateur est aussi démesuré que contradictoire, même si l'on sent qu'il penche pour son génie et son unicité. Car les contradictions appartiennent surtout à ses détracteurs et aux rumeurs qu'ils font courir. Ce qui est sûr, c'est qu'après sa mort, tout se met à changer. Lui qui avait coutume de dire que c'est à force de frayer avec les grands que l'on s'élève et qu'il faut donc encourager les gens de talent, il ne verra heureusement pas son entreprise livrée aux mains des prostituées et des proxénètes. «*Aujourd'hui, c'était le monde à l'envers, on choisissait un successeur parmi les candidats les moins compétents, les plus dépourvus de talent, on se créait ainsi des obligés de peu d'envergure qui continueraient à camoufler les tares héritées du passé!*» La leçon, je

crois, est universelle et rappelle cette phrase de Claude Lévi-Strauss s'émerveillant devant les commencements: «*L'homme ne crée vraiment grand qu'au début; dans quelque domaine que ce soit, seule la première démarche est intégralement valable [...] la grandeur qui s'attache aux commencements est si certaine que même les erreurs, à la condition d'être neuves, nous accablent encore de leur beauté.*»

Ce roman foisonne de détails et de personnages dont l'auteur s'amuse à détailler la vie ou la personnalité chaque fois qu'un nom surgit. Il est surtout habité par une incroyable présence de l'esprit fonctionnaire et de son pendant, la surveillance de tous et chacun par tous et chacun, et en premier lieu celle qu'exerce le directeur sur son personnel. Même le fondateur, malgré toute sa sagesse, avait tenu à pouvoir écouter les conversations de quiconque en tout lieu de son entreprise... Je ne sais si Ghitany montre ainsi du doigt un trait de la culture égyptienne ou s'il appréhende simplement la direction que nous prenons tous aujourd'hui que les technologies nous le permettent (technologies d'ailleurs fort présentes dans le roman), mais il bâtit ainsi un univers qui n'est pas loin de celui de Kafka. Malgré quelques longueurs, l'auteur livre ici un roman complexe, aux multiples visages et d'une formidable actualité, politique et économique. Et comme il l'enrobe de ce ton lointain et merveilleux du conte, il réussit pleinement à nous captiver.

LES RÉCITS DE L'INSTITUTION

Gamal Ghitany
Traduit de l'arabe (Égypte)
par Khaled Osman
Éditions du Seuil, 2001
363 pages

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2001

Séances de signature

Venez rencontrer nos auteurs au stand 551

Le samedi 17 novembre 2001

de 11 h 00 à 12 h 30

Geneviève Mathieu (VLB éditeur)
*Qui est Québécois ?*Jean-Sébastien Huot (l'Hexagone)
*Le Portrait craché de mon père*Lili Gulliver (VLB éditeur)
*Confidences d'une entremetteuse*Nicolas Fauteux (VLB éditeur)
Comment trouver l'emploi idéal

de 12 h 30 à 14 h 00

Romain Saint-Cyr (VLB éditeur)
*L'Impératrice d'Irlande*Gilbert Dupuis (VLB éditeur)
*La Chambre morte*Guy Lalancette (VLB éditeur)
*Les Yeux du père*Jean Bédard (l'Hexagone)
Nicolas de Cues

de 14 h 00 à 16 h 00

Victor-Lévy Beaulieu (VLB éditeur)
*Les Mots des autres. La passion d'éditer*François Barcelo (VLB éditeur)
*J'enterre mon lapin*Abla Farhoud (l'Hexagone)
*Splendide Solitude*Pauline Gill (VLB éditeur)
Et pourtant elle chantait

de 16 h 00 à 17 h 30

Nadine Grelet (VLB éditeur)
*La Fille du Cardinal*Fabienne Cliff (VLB éditeur)
*Le Royaume de mon père II*Bianca Zagolin (l'Hexagone)
*Les Nomades*Arlette Fortin (VLB éditeur)
C'est la faute au bonheur

de 17 h 30 à 19 h 00

Michel Dorais (VLB éditeur)
*Mort ou fif*Germain Dulac (VLB éditeur)
*Aider les hommes... aussi*Philippe Turchet (VLB éditeur)
*Les Êtres rares*Hervé Fischer (VLB éditeur)
Le Choc du numérique

de 19 h 00 à 20 h 30

Luc Bureau (l'Hexagone)
*L'Idiosphère*René Derouin
Gilles Lapointe (l'Hexagone)
*Pour une culture du territoire*Marco Micone (VLB éditeur)
*SpeakWhat*Michel Seymour (l'Hexagone)
Le Pari de la démesure

Le dimanche 18 novembre 2001

de 12 h 00 à 13 h 30

Stéphane Paquin (VLB éditeur)
*La Revanche des petites nations*Michel Dorais (VLB éditeur)
*Mort ou fif*Guy Lalancette (VLB éditeur)
Les Yeux du père

de 13 h 30 à 15 h 00

Pauline Gill (VLB éditeur)
*Et pourtant elle chantait*Victor-Lévy Beaulieu (VLB éditeur)
*Les Mots des autres. La passion d'éditer*Abla Farhoud (l'Hexagone)
*Splendide Solitude*Arlette Fortin (VLB éditeur)
C'est la faute au bonheur

de 15 h 00 à 16 h 30

Fabienne Cliff (VLB éditeur)
*Le Royaume de mon père II*Nadine Grelet (VLB éditeur)
*La Fille du Cardinal*Michel Venne (VLB éditeur)
*Les Porteurs de liberté*Hervé Fischer (VLB éditeur)
Le Choc du numérique

Venez piquer une petite jase avec nous!

Bouscotte

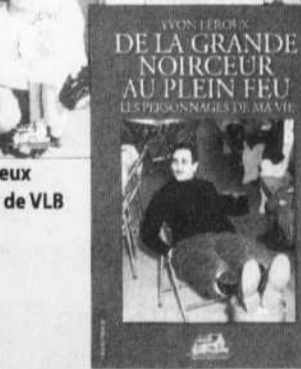


Le tome deux de la saga de VLB

LE TEMPS D'UNE GUERRE



Un grand vent de passion souffle d'Amqui, P.Q.



La naissance d'une radio, d'une télévision et d'un théâtre nationaux

«La poésie peut-elle échapper à la poésie?»
Le tome 4 des œuvres complètes de Renaud Longchamps est paru: Générations

Le premier recueil de textes traditionnels de Michel Faubert «Des chefs-d'œuvre de notre culture.» Michel Garneau



Étonnantes combinaisons de mots de Monique Thouin, des dessins flamboyants d'Olivier Lasser!.



Les quatre nouveaux tomes des œuvres complètes de VLB:

Sophie et Léon
Entre la sainteté et le terrorisme
Seigneur Léon Tolstoï
Docteur Ferron

et la poésie de VLB, illustrée par Yves Harrison: Vingt-sept petits poèmes pour jouer dans l'eau des mots

Nous vous attendons aux stands E6 et E7 du Salon du livre de Montréal

vlb éditeur
www.edfvlb.coml'HEXAGONE
www.edhexagone.comLE GROUPE
VILLE-MARIE
LITTÉRATURE

LIVRES

LITTÉRATURE
FRANCO-CANADIENNEDu noir au blanc...
en passant par le gris

SOPHIE POULIOT

Soyons francs: le titre du roman de Didier Leclair fait se dessiner, sur le visage du lecteur mont-réalais, un petit sourire en coin. *Toronto, je t'aime*. Que peut bien avoir fait cette ville plutôt grise et banale pour mériter un tel amour de la part du narrateur, que l'on suppose être l'alter ego de l'auteur? Elle l'a accueilli. Avec générosité, de surcroît. Le héros renaitra, selon ses propres termes, à Toronto. Voilà qui explique tout.

Au cœur de son Bénin natal, Raymond Oussougbe rêvait d'une vie meilleure. Laver des vêtements dans un puits nauséabond, racoler les caïds du marché noir pour pouvoir se nourrir et regarder l'horizon se profiler au-dessus de la mer en désespérant de trouver un jour le bonheur: toutes ces activités avaient fait leur temps. Aucun détail n'est donné quant à la procédure d'immigration, mais chose certaine, Raymond finit par débarquer à l'aéroport de Toronto, où l'attendent des amis d'un ami... qui finiront par devenir, malgré quelques heurts, ses propres amis.

Au fil des pages alterneront récits des jours coulés en Afrique et narration des premiers pas dans la ville d'adoption. Si les épisodes africains fournissent des descriptions intéressantes quant aux conditions de vie, aux mentalités et aux us locaux, les épisodes torontoïses présentent beaucoup moins d'attrait. Il est certes intéressant de partager les premières semaines d'un immigré en terre d'adoption, de connaître sa vision du multiculturalisme ambiant, de constater les difficultés d'acclimatation. Le malheur est que toutes ces réflexions manquent de profondeur.

Le meilleur exemple de cette déficience est sans doute cette opposition entre Raymond et ses colocataires d'origine haïtienne. De culture différente, ils ne sont pas moins des héritiers de l'esclava-

ge. Le fait que la domination des Noirs par les Blancs les ait tous marqués, mais de façon différente, est évoqué mais n'est absolument pas approfondi. Le lecteur devra trouver par lui-même les différences entre les traumatismes dont sont victimes les divers peuples noirs. De la même façon, on citera au passage quelques leaders Noirs méconnus... sans plus de commentaires sinon que la plupart des gens ignorent leur existence. L'auteur dénoncera aussi cette histoire qui ne s'écrit que par et pour le peuple dominant. Aussitôt évoqués, ces réalités sont évacuées au profit de la poursuite du récit de la vie du héros. Même chose en ce qui concerne les ghettos noirs créés dans les grandes villes américaines: l'auteur esquive le sujet après l'avoir effleuré.

En fait, *Toronto, je t'aime* regorge de pistes de réflexion intéressantes, mais aucune d'entre elles n'est suffisamment exploitée. D'aucuns risquent de rester sur leur appétit. En revanche, Leclair a su éviter d'écrire un texte revancharde ou complaisant, ce dont on lui sait gré. Et ses quelques récits situés en terre africaine sont assez efficaces pour donner le poulx de la population locale et de son état d'esprit général.

Rien n'est tout noir ni tout blanc — sans mauvais jeu de mots — dans *Toronto, je t'aime*. Les personnages, à l'instar de réels individus, ont chacun leurs grâces et leurs travers. Ce roman, récompensé par le prix Trillium, l'un des distinctions littéraires importantes du gouvernement ontarien, n'est pas sans présenter quelque intérêt. On regrettera simplement qu'il ne soit pas allé plus loin dans l'analyse des faits qu'il évoque. Une prochaine fois, peut-être.

TORONTO, JE T'AIME

Didier Leclair
Vermillon

Ottawa, 2001, 176 pages

Ken Kesey (1935-2001)

Parmi l'effarante flopée de romans états-uniens qui nous parviennent, année après année, grâce aux bons soins des éditeurs français (encore un Stewart O'Nan, ciel!... Et encore un Aimee Bender, Seigneur...), on chercherait en vain un titre de Ken Kesey, hormis le très célèbre *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, repris chez Stock en 1993 mais dont l'édition en format poche, me dit-on, serait maintenant épuisée. Proprement incroyable, et je pèse mes mots! Car pour une version française potable de *Sailor Song* (1992), par exemple, j'échangerais volontiers deux ou trois Richard Bausch de chez Gallimard, pour citer un des moins pires...



Louis Hamelin

Et donc, en ce samedi de foire commerciale du livre, plutôt que de vous entretenir, disons, du premier roman de Chang-rae Lee (*Les Sombres Feux du passé*, salué comme un chef-d'œuvre par le *New York Times Book Review*, entre autres, mais qui est aussi, hélas, d'une platitude à la limite du supportable), je m'en vais effectuer un bref retour sur le passé, à seule fin d'indiquer, peut-être, que les livres, même quand ils n'obtiennent pas la cote des cénacles, peuvent allumer dans nos âmes des feux d'une espèce qui ne semble pas vouloir s'éteindre au bout des six mois réglementaires.

Ken Kesey est décédé samedi dernier, d'un cancer du foie que l'on devine aussi fulgurant que le furent ses débuts littéraires, en l'an 1962. La nouvelle, relayée par l'Agence France-Presse, m'a causé tout un choc, mais c'est ce matin, seulement, que j'ai pensé à Gaston Miron. Même maladie, bien sûr. Mais le parallèle ne s'arrête pas là. Dans les deux cas, il y eut l'œuvre, majeure, et ensuite le silence. Et Miron aurait pu reprendre à son compte le fameux mot de Kesey: «Je préfère être la mèche de la dynamite plutôt que l'aiguille du sismographe.» Les frasques psychédéliques de Kesey, célébrées par un Tom Wolfe encore jeune et pas trop réactionnaire, ont contribué à réduire le personnage à un certain folklore vaguement soixantehuitard, ce qui, de toute évidence, nuit aujourd'hui à une juste évaluation de la portée littéraire et de la puissance de son œuvre.

A l'occasion de la parution du dernier roman de Robert Coover, au Seuil, on parle, dans le communiqué de presse, de «roman expérimental américain»:

William Gaddis, John Barth, Kurt Vonnegut Jr. et consorts. Et je songe que nul livre, dans toute l'histoire des lettres américaines, ne mérite sans doute mieux cette étiquette que le *Sometimes A Great Notion* de Ken Kesey (1984), premier roman de l'ère acide et combien plus rigoureux, à la fois époustoufflant et profond, que les amusantes bluette pondues par un Tom Robbins.

En six cents pages d'un texte aussi solide que follement éclaté, Kesey avait réussi à concilier l'esprit viril d'Hemingway et la vision polyphonique de Faulkner, revivifiée à grands coups de buvards de LSD. Aucun autre écrivain, je crois, n'est parvenu à péné-

trer de cette manière la conscience et les voix de ses personnages, à y insuffler la vie, à percer leurs faiblesses. Ce livre, c'était mon prétexte pour vouloir rencontrer Kesey, lors d'un voyage à Vancouver, en 1990. Je serais descendu de l'autobus Greyhound à Eugene, en Oregon, j'aurais consulté le bottin et l'aurais appelé dans sa ferme pour lui dire: *man*, je veux traduire ce livre-là, compris? Mais Kesey est mort, aujourd'hui, et moi je meurs aussi, un peu, de n'avoir pas osé, et surtout de constater que cet ouvrage débridé et colossal, d'une ambition parfaitement démesurée, reste, malgré son indiscutable statut de classique moderne des lettres américaines, inconnu du lecteur unilingue francophone... On ne devrait jamais avoir peur de nos héros en chair et en os.

Une prose terrienne

Ken Kesey avait assimilé à la perfection les grandes aventures littéraires de son pays. Dans *Sailor Song*, situé dans un bled paumé de l'Alaska, la baleine blanche de Melville se voyait remplacée par un bateau de croisière bourré de mégadollars destinés au tournage d'un film hollywoodien. Retrouvant intactes, après un quart de siècle, la gouaille frondeuse, l'invention verbale éblouissante et la profonde humanité des bûcherons jusqu'au-boutistes de *Sometimes A Great Notion* (*Le Clan des irréductibles*, selon le titre du seminalet qui donnait la vedette à Paul Newman et aux Fonda père et fille), Kesey, véritable miracle de l'inspiration, redevenait, l'espace d'un costaud roman, le magicien d'une prose terrienne et vibrante, robuste et touchante, fruit, selon toute apparence, d'un hybride de Steinbeck et de Tho-

mas Pynchon (une parenté indéniable unit de fait *Sailor Song* à un livre comme *Vineland*, même si l'ouvrage de Kesey, question de goût, de vision des choses, me paraît supérieur...).

Kesey, écrivain de la nature, comme un Thoreau qui n'aurait pas été si puritain et se serait laissé influencer par Whitman, ou un Voltaire qui aurait vraiment pris le temps de cultiver son jardin — en l'occurrence, élever des bestiaux — plutôt que de se faire courtisan. Et puis, Kesey: un des derniers grands bums de la littérature américaine, capable de nous reposer des jérémiades parfois lassantes de feu Bukowsky.

S'il avait produit une œuvre plus abondante, il aurait pu passer pour une sorte de Norman Mailer un peu ésotérique, étant, lui aussi, un critique lucide de la société qui l'entourait (mais qu'il tenait à distance...), beaucoup moins narcissique, cependant, et d'une ironie plus subtile et plus vigoureuse que l'auteur de *Les Nus et les Morts*.

Le livre clef, à cet égard, reste *Demon Box* (1986), un recueil de courts essais, de nouvelles et de reportages qui annonçait, après deux décennies d'un silence jalonné seulement de quelques contes pour enfants et d'une «vente de garage» littéraire, la résurrection de celui qu'une rumeur s'était plu à décrire sous les traits d'un grand brûlé du cerveau, usé par son flirt prolongé avec les psychotropes. *Demon Box*. Kesey y raconte son douloureux passage des années soixante aux années Reagan, avec, en toile de fond, John Lennon déguisé en père Noël, Neil Cassidy bourré d'amphétamines sur une traque de chemin de fer mexicaine et les hippies déboussolés venus chercher, sur les terres de leur ancienne idole, la trace d'un autobus peinturluré et mythique, aujourd'hui garé au milieu des chèvres et des bœufs de boucherie. *Demon Box* n'a jamais été traduit en français...

Ken Kesey fut un grand écrivain. Il est mort, le foie dévoré. Ça ne vous rappelle pas quelque chose?

VOL AU-DESSUS D'UN
NID DE COUCOUKen Kesey
Traduit de l'anglais
Stock
Paris, 1993, 448 pagesSOMETIMES
A GREAT NOTIONKen Kesey
Bantam Books
New York, 1965, 699 pages

DEMON BOX

Ken Kesey
Penguin Books
New York, 1986, 384 pages

SAILOR SONG

Ken Kesey
Viking
New York, 1992, 533 pagesLAST GO ROUND,
A REAL WESTERNKen Kesey (avec la collaboration
de Ken Babbs)
Viking
New York, 1994, 238 pages

EMILE OLLIVIER

LEMEAC

Repérages

« Succulent petit livre. [...] Réflexions relatives à l'identité flottante de tous ceux qui participent de l'expérience migrante. »
— Pierre Monette, *Voir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com (© D.R.)

collection dirigée par nane couzior

de tous les plaisirs, lire est le plus fou
jean-claude germain

IQ VOIX VIVES

COLLECTION VOIX VIVES
130 PAGES 19,95 \$

IQ
ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

POÉSIE MÉTISSÉE

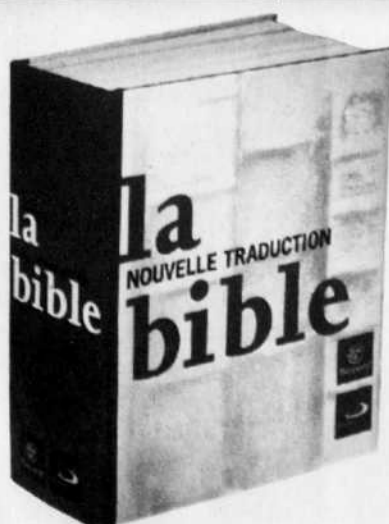
[Soirée littéraire]

avec Gary Klang et Anthony Phelps
20 novembre à 19 heures • 3 \$CENTRE DE CRÉATIVITÉ
LES SALLES DU GÉSO1200, rue de Bleury
(métro Place-des-Arts)
T (514) 861-4873

La Bible - nouvelle traduction

Salon du livre de Montréal

Médiaspaul - Stand 429

Une coédition
Médiaspaul / BayardLa Bible, mieux
écrite que jamais.

ACTIVITÉS

Samedi 17 novembre,
de 13h à 13h30,
à la Place du Voyage

Table ronde animée par Jean Fugère en présence d'initiateurs et artisans de cette grande aventure littéraire et exégétique: Frédéric Boyer, Marc Sevin, Jean-Pierre Prévost et Laure Mistral.

Dimanche 18 novembre,
de 14h30 à 14h55,
à la Place Loto-QuébecLecture d'extraits de *La Bible, nouvelle traduction* par les écrivains-traducteurs Marianne Alphant, Jean-Luc Benoziglio, Frédéric Boyer, Marie-Andrée Lamontagne et Pierre Ouellet.

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le revenant

Robbe-Grillet, identique à lui-même, persiste et signe La Reprise

GUYLAINE MASSOUTRE

Il le répète à loisir: il n'est ni un dinosaure ni un mort-vivant. Cet ex-ingénieur agronome, né en août 1922 et élevé dans des idées d'extrême-droite, aime toujours s'amuser. Il avait beau avoir posé, dans *Les Derniers Jours de Corrinthe*, en 1994, la phrase terminale: «Je signe ici mon mémoire inachevé», il se retourne sur ses pattes, en position de marche. Robbe-Grillet revient en grande forme — cette «forme» qui lui est propre — dans la fiction.

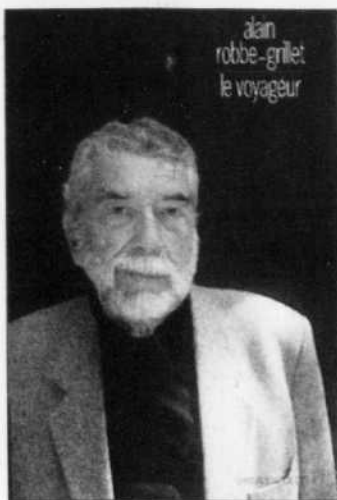
La Reprise est un roman d'espionnage, situé dans les ruines de Berlin, en 1949. Deux narrateurs, Henri Robin et Walther von Brücke, luttent pour imposer leur version d'un crime. Ce sont en réalité des jumeaux, frères ennemis qui s'ignorent consanguins et entre lesquels se glisse Gigi, une jeune égérie insolente et criminelle. Du moins, tel est le scénario probable, car le récit revient sur la question «Qui suis-je?» ressassée par l'œuvre: «Il y aurait en fait quelqu'un, à la fois le même et l'autre, le démolisseur et le gardien de l'ordre, la présence narrative et le narrateur...»

Le Nouveau Roman, comme la Nouvelle Vague au cinéma, venait du réalisme noir américain, qui

entama son heure de gloire dans les années quarante. La gloire du Nouveau Roman éclata dans *Les Gammes*, *Le Voyeur*, *La Jalouse*, *Dans le labyrinthe*, de Robbe-Grillet, qui marquèrent les années 50; son recueil *Pour un nouveau roman*, en 1963, en vit le couronnement théorique. Sa description méticuleuse du «réel objectif», marque des Editions de Minuit depuis lors, allait donner une méthode qui produirait le postmodernisme. L'œuvre du chef de file compte dix-neuf livres et dix films, et essaime chez d'innombrables écrivains. La revue *Critique* lui consacre son dernier numéro, et un nouveau ciné-roman paraîtra dans quelques mois.

Un monstre et un labyrinthe

Hanté par le roman policier qui lui a servi de modèle, *La Reprise* — un titre se référant au souvenir — fait des clin d'œil aux romans antérieurs de Robbe-Grillet. Si bien que, dans cette singulière mise en scène, il se cite lui-même et use abondamment de l'autoréférence, faisant de la lecture un délice pour initiés et exégètes, plus qu'un ouvrage en phase avec le monde d'aujourd'hui. N'en était-il pas déjà ainsi lorsqu'il préfaça, avec brio, la réédition de *La Maison de rendez-vous*,



alain
robbe-grillet
le voyageur

en 1972, sous le pseudonyme de Franklin J. Matthews?

Nouvelle prouesse formelle, bourrée de clin d'œil dans sa forclusion sur soi-même, «supertexte», dit-il avec humour, reprenant le leitmotiv d'une critique littéraire née de son esthétique du signe, *La Reprise* se veut aussi une variation sur le thème du double, cher à Nabokov et à Borges, dont Robbe-Grillet s'est toujours voulu l'héritier. Ici, l'alter ego de fond se nomme plutôt Kierkegaard. Le jeu des doubles miroite à l'infini, jetant le trouble dans la narration spéculaire. Tant et si

bien qu'on peut douter qu'une intrigue ait été campée.

Le plus étonnant commence avec ce doute. Au lieu d'avorter, le livre se tient néanmoins. Il orchestre un sujet en fuite dans le dédale de soi. Le «monstre» court, en quelque sorte, en tenant Thésée à distance. Il y a incontestablement lutte, dans ce livre tendu entre labeur et jubilation. De l'écriture contre l'écrivain. Telle une revanche à prendre, la littérature livre un assaut sur elle-même.

Certains diront que la littérature est projetée en avant du livre, toujours livre ou espace «à venir», selon le mot de Blanchot. D'autres diront que le structuralisme est mort, aliéné par les schèmes qui voulaient émanciper la littérature de ses sources et référents. En entretien, Robbe-Grillet est un homme, encore aujourd'hui, davantage sur la défensive que serein. Le personnage se distingue mal de l'auteur, l'invention d'une avant-garde, donc de la théorie, l'ayant emporté sur l'œuvre. Mais *La Reprise*, si cohérente dans cette œuvre sous l'emprise du fantasme, est un avatar monumental d'une inlassable fabrication de soi.

Traquenards d'écriture

La «robbe-grilletologie», comme il l'appelle lui-même, est un

piège. L'écrivain se livre prisonnier de son propre stratagème. Traqué par cette conscience qu'il voulait hors de l'emprise subjective, il s'est abandonné à une expérience du monde travaillée par une fantasmagorie de l'aveuglement. Le roman, envoûté d'un lecteur, offre quantité de miroitements où se perdre, l'auteur finissant par croire davantage à ce qu'il dit être qu'à ce qu'il y a à dire. La forme (répétitions, circularité, autoscopie du vide) l'enferme dans sa séduction, et l'humour (distanciation, court-circuit de la psychologie balzacienne, jeux de pistes et rebuts) fait refluer le sens.

Il y a pourtant eu un enjeu essentiel dans le Nouveau Roman: mettre en veilleuse la narration linéaire, centrée autour d'un regard unique, fortement appropriatif. Ceci accompli, les romans de Robbe-Grillet sont apparus comme des cruches creuses, d'une fabrication parfaite. Des objets de polémique en ont surgi, qui datent sans doute mais qui conservent une pertinence incongrue sur laquelle Robbe-Grillet a jugé opportun de revenir, en repétant: «*La littérature de contenu ne m'intéresse pas.*» Même si sa rhétorique de la méprise, à propos de la réception de son œuvre, semble aussi artificielle que ce qu'il y raconte, il n'a cessé de mettre en doute l'activité

même du romancier. Il fait ainsi un geste paradoxal d'effacement, qui pourrait bien être à l'origine de la conscience baroque.

Plus largement, l'intellectuel qui critique l'écrivain revient avec ce roman fantôme, niant d'improbables événements. L'impression qui en découle est celle d'un geste, double, à la fois dérisoire et iconoclaste, le déficit imaginaire étant constamment combattu par l'intelligence de le masquer sous une armure de mots. C'est grotesque, faux, ludique, au bord de l'aneantissement. Mais le livre existe, preuve que de la «*série d'auto-anulations successives*», comme il l'explique dans *Le Voyageur*, recueil de textes divers, de causeries et d'entretiens échelonnés sur 50 ans, conduit en spirale à une conception de la littérature où tout, par défaut, est allègrement ramené au langage de soi.

LA REPRISE

Alain Robbe-Grillet
Editions de Minuit
Paris, 2001, 253 pages

LE VOYAGEUR

Alain Robbe-Grillet
Textes choisis par Olivier Corpet
Christian Bourgois
Paris, 2001, 551 pages

« Si Peau d'Âne m'était conté... »



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Il était une fois un prince qui s'appelait Jérôme Lindon. Et une souillon qui s'appelait Jean Echenoz. Aux yeux du passant non prévenu, la demeure du prince n'avait pas exactement l'apparence d'un palais. La rue était étroite, la façade banale, même si elle ne rappelait en rien la bimbeloterie pieuse s'étalant à deux pas, au pied des clochers de Saint-Sulpice.

À vrai dire, son passé de maison close avait beau faire, la façade était plutôt janséniste. Comme les figures émaciées de Philippe de Champaigne s'étaient dressées, dédaigneuses, devant les marquis du Grand Siècle et leur avaient fait honte, elle venait dire aux passants que la littérature se fabrique en secret. Le prince, au demeurant, était mince et élégant. Il n'était pas maigre.

Dans la rue, une plaque discrète renseignait sur le nom du palais: les Editions de Minuit. La souillon, quant à elle, n'était personne et semblait partie pour le rester. Elle traînait dans Paris un premier manuscrit inédit et se ruinait en photocopies pour le proposer à d'autres princes, flamboyants ou considérables, qui tous le refusaient en affichant le goût sûr des princes. Comment Peau d'Âne (ou Cendrillon, c'est comme on veut) aurait-elle pu s'imaginer en train de

franchir les portes du palais? Mieux valait s'en remettre à la poste. Et puis, finalement, non. Un jour, elle poussa le portail.

Jean Echenoz vient de faire paraître *Jérôme Lindon* aux Editions de Minuit, un hommage tout en pudeur et en retenue qui reconstitue par bribes une relation intense, exclusive, où alternent fâcheries et tendresse, jalousies et indifférence, tendresse et dureté, une relation fatale et inégale, entre un écrivain et son éditeur, nommément entre Echenoz et Lindon, et qu'il faudra bien se décider à appeler par son vrai nom: amour.

Quand Jérôme Lindon accepte le manuscrit du *Méridien de Greenwich* (1979), le premier entretien se passe à discuter littérature: «après que» est toujours suivi de l'indicatif, le a de «déjà» porte l'accent grave que vous négligez d'indiquer, jeune homme (Echenoz a 31 ans). Plus tard,

toute timidité vaincue chez l'écrivain, le couple aura de longues (et on imagine, passionnantes) discussions sur l'emploi des virgules. Echenoz défend des phrases d'une seule coulée, nerveuses. Lindon leur impose volontiers la discipline de l'incise. Seuls les inconscients croient que ces questions-là importent peu. On les laissera à leur téléviseur.

L'auteur d'abord

Sous la plume d'Echenoz, le genre de l'hommage n'a plus rien de convenu. Jérôme Lindon y apparaît en figure singulière, pourvue d'une forte personnalité, animée de convictions (les combats en faveur du prix unique et de la librairie indépendante le disent assez), faisant preuve de détermination, éditeur doté d'une énergie farouche qui lui fait d'abord publier les livres qu'il aime, en espérant ral-

lier les goûts du lecteur aux siens et non l'inverse.

Tous ces traits de tempérament, qui auront fait de Jérôme Lindon une figure imposante du monde de l'édition française, par un heureux paradoxe, font aussi en sorte, une fois combinés à une conception de la littérature qui met le texte au centre de tout, que jamais l'éditeur, son ego, sa réputation, n'aient voulu se substituer à l'auteur. La réalité offre trop souvent d'exemples du contraire pour qu'on n'ait pas envie de le faire remarquer.

Car on ne s'y trompera pas. Éconduit certains jours, malheureux, s'efforçant en vain de rendre soluble dans l'alcool telle remarque sèche et sans appel de son éditeur ou de régler, essoufflé, son pas sur le sien dans la rue, Jean Echenoz, dominé, est aussi celui qui domine: des deux, n'est-il pas l'écrivain? dorénavant

orphelin, il est vrai, de celui pour lequel il écrivait.

Un à un, Peau d'Âne s'est débarrassée de ses oripeaux. Neuf romans, dont un Goncourt, à la manne duquel, raconte Echenoz, Lindon prenait soin chaque fois (il fit de même avec Jean Rouaud) de faire profiter l'ensemble des auteurs de la maison, en leur adressant un chèque inattendu. Le prince était aussi un roi communiste. La souillon, pour sa part, est devenue princesse. Elle s'appelle Jean Echenoz. Elle écrira d'autres livres, et tout aussi bons, même si, pleurant la mort du prince sur la route de Trouville, elle n'en sait encore rien.

JÉRÔME LINDON

Jean Echenoz
Les Editions de Minuit
Paris, 2001, 64 pages

NORMAND CHAURETTE

Prix du gouverneur général 2001

[THÉÂTRE]

Le Petit Köchel

« Un texte envoûtant, sombre et ironique par moments, parlant autant de la maternité que de la musique, du cannibalisme que des histoires de théâtre remontant à la nuit des temps. »

> Jean-Marie Wynants, *Le Soir*

« Texte étrange autant que fascinant qui dérange, du rire à l'absurde, de la tendresse à la repulsion. »

> François Tousignant, *Le Devoir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com



(S) Pierre Filion

AKI SHIMAZAKI

Prix Ringuet du roman

[Décerné par l'Académie des lettres du Québec]

Tsubame

« Ses œuvres sont de petits romans très courts, comme des pièces d'art longuement travaillées, comme des bisous lentement mûris. »

> Caroline Montpetit, *Le Devoir*

« Une grande partie de l'art d'Aki Shimazaki semble résider dans sa façon de jouer sur l'identité de ses personnages... »

> Elisabeth Benoit, *La Presse*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LEMEAC • ACTES SUD

LIVRES

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Gabrielle Roy, épistolière

MICHEL BIRON

Le lecteur de correspondances n'est pas différent du lecteur de romans: il veut connaître le personnage. Commençons donc par dire ce que le lecteur ne trouvera pas dans *Mon cher grand fou...* *Lettres à Marcel Carbotte*, de Gabrielle Roy: nulle révélation sur la vie sexuelle de la romancière, à peu près rien sur la littérature en général ni sur sa manière d'écrire, très peu de potinages sur le milieu littéraire ou artistique. On se trompe généralement si l'on croit que la littérature intime est plus audacieuse, plus ouverte que la littérature destinée à la publication immédiate: rien de plus socialement «recevable» qu'une lettre, surtout lorsque sa publication a été souhaitée par l'auteur, comme c'est le cas ici.

Cela dit, il y a beaucoup à apprendre de Gabrielle Roy dans les quatre cent quatre-vingt-deux lettres qu'elle envoie à Marcel Carbotte entre 1947 et 1979. On y découvre tout d'abord une voyageuse infatigable, pour qui l'écriture n'est possible que dans l'éloignement. Loin du monde littéraire, loin de ses proches, loin de son mari qui reste à Québec où il a son bureau de médecin, Gabrielle Roy écrit une lettre presque chaque jour. Sophie Marcotte, à qui l'on doit l'édition de ces lettres, a judicieusement choisi de ne pas publier les lettres de Marcel Carbotte à Gabrielle afin de ne pas alourdir le volume. Elle a regroupé les lettres de Gabrielle autour des différents lieux où celle-ci a séjourné plus ou moins longuement. Les lettres sont profondément ancrées dans cette géographie toute personnelle que scandent les noms des villes et des villages de Bretagne, d'Angleterre, de Provence et des nombreux coins du Québec où Gabrielle Roy a trouvé bien plus que des refuges occasionnels: Concarneau, Upshire, Port-Daniel, Rawdon, Petite-Rivière-Saint-François, Dranguignan, New Smyrna Beach, Tourrettes-sur-Loup...

A chaque endroit, elle s'installe, s'attache aux gens, se crée un petit milieu de vie. C'est même une chose assez remarquable de la sentir ainsi en-

tourée de gens qui, tous, tombent sous le charme de sa personne, séduits par son énergie, son urbanité. Partout où elle passe, elle semble chez elle et elle reçoit de véritables marques d'amitié de la part des gens qu'elle côtoie. Parfois, l'amitié des autres est telle qu'elle l'embarrasse. Elle écrit par exemple: «[...] je redoute un peu cet excès de zèle qui, si l'on n'y répond pas par autant d'exubérance, risque de provoquer la mésentente.» Sans doute est-ce pour cela qu'elle se méfie moins des gens du lieu, de ceux qu'elle quittera tôt ou tard.

La correspondance avec son mari ne contient pas de lettres remarquables, mais elle témoigne, par son ampleur et sa constance, de l'importance que Gabrielle Roy accorde au lien épistolaire. L'affection qu'elle éprouve pour son mari n'a de valeur que projetée dans la durée. Dès 1947, année de leur mariage, c'est le mot «amitié» qui court à travers les lettres de Gabrielle et qui est chargé de toutes les promesses: «Nous ne sommes peut-être qu'au début, je l'espère de tout mon cœur, d'une parfaite amitié et nous arriverons, n'est-ce pas, à l'édifier selon le meilleur de chacun de nous.» Les formules d'adresse passent rapidement de «Mon cher grand fou» à «Mon cher Marcel» et un attachement aussi profond que pudique succède aux baisers plus appuyés des toutes premières lettres. Pas un mot ici sur l'homosexualité attestée de son mari, qui reste un sujet tabou, même chez les proches de la romancière. L'épistolière ne se départ jamais d'une sorte de réserve, de décence par rapport aux affaires privées.

L'épistolière ne se départ jamais d'une sorte de réserve, de décence par rapport aux affaires privées

Les limites du genre

L'intérêt littéraire des lettres de Gabrielle Roy n'est sans doute pas comparable à celui que suscitent d'autres épistoliers comme Saint-Denis Garneau. Les biographes, les spécialistes de l'œuvre de Gabrielle Roy y trouvent bien sûr quantité d'informations précieuses. Mais les autres? Les simples amateurs? Il serait étonnant qu'ils lisent de bout en bout cette correspondance, malgré leur ad-



miration pour Gabrielle Roy. Il suffit de comparer une page de *La Détresse et l'Enchantement*, son autobiographie, et n'importe laquelle de ces lettres pour comprendre que nous n'avons pas affaire au même type de texte. Dans un cas, c'est écrit; dans l'autre, c'est rédigé. Pourquoi alors avoir choisi de publier cette correspondance, sinon par souci de respecter ainsi la volonté de l'auteure?

L'usage «littéraire» de cette correspondance dépasse le simple exercice de style. Si la plupart de ces lettres ont quelque chose d'ennuyeux, c'est précisément là que se joue l'écriture épistolaire de Gabrielle Roy. La fidélité, la constance, l'attachement: ce ne sont pas des valeurs très populaires

chez les écrivains impatients de la Révolution tranquille. Gabrielle Roy appartient à la génération qui vient tout juste avant ceux-ci et elle ne se reconnaît nullement dans leur monde agité, brouillon, qui écrit un peu n'importe comment (elle ne supporte pas qu'on écrive mal et elle se fâche quand son mari néglige sa ponctuation ou fait des fautes).

En retrait de l'activité littéraire la plus bruyante, Gabrielle ne cache pas la part d'ennui qu'elle éprouve, même lorsqu'elle est chez ses hôtes les plus chers. Paradoxalement, on dirait qu'elle tient autant au lien épistolaire qu'à l'éloignement physique dont elle se plaint par ailleurs. Comme l'ont suggéré des spécialistes de l'art épistolaire (des épistolologues comme Vincent Kaufmann ou Benoît Melançon), la lettre n'est pas forcément là pour combler une absence: plusieurs écrivains modernes s'en servent pour produire une distance grâce à laquelle ils peuvent écrire. Car l'ennui, dans l'écriture épistolaire, a quelque chose de positif.

D'une part, c'est ce qui rapproche le mieux les deux épistoliers, car ils s'ennuient l'un et l'autre, l'un de l'autre. D'autre part, et de façon plus significative, l'ennui devient par la lettre un thème proprement littéraire. Il en est question par exemple dans une lettre écrite par Gabrielle alors qu'elle se trouve à Upshire, en banlieue de Londres, chez les Perfect qui l'avaient hébergée dix ans plus tôt et qu'elle adore: «Je suis un peu de l'avis de Goethe en ceci que l'ennui m'est presque indispensable pour me contraindre à des efforts méritoires. Gide disait à peu près la même chose lorsqu'il exprimait dans son journal: "Je ne suis pas sûr que l'ennui n'ait pas obtenu de moi le meilleur".» Ce consentement à l'ennui est tout le contraire d'une forme de passivité: il suppose de la patience, voire de l'obstination. Comme en témoignent ses lettres à son mari, Gabrielle Roy n'a manqué ni de l'une ni de l'autre.

**MON CHER GRAND FOU...
LETTRES À MARCEL CARBOTTE 1947-1979**
Gabrielle Roy
Boréal
Montréal, 2001, 832 pages

POÉSIE

Les oubliés

DAVID CANTIN

On marginalise trop souvent certaines œuvres. La vie

tourmentée et le destin tragique l'emportent, à regret, sur l'écriture elle-même. On préfère se rabattre sur les anecdotes et la lé-

gende du poète maudit plutôt que de lire véritablement ce qui se cache derrière cette image superficielle. Rimbaud en est la preuve indéniable.

Heureusement, d'une époque à l'autre, un bon nombre de rééditions arrivent parfois à rectifier l'impasse. En guise d'exemples, on pense à Sylvain Garneau qui refait surface dans la collection «Five o'clock» aux Herbes rouges ou encore à Roger Gilbert-Lecomte chez Jean-Michel Place. Deux parcours fort différents, mais surtout des poésies que l'histoire littéraire a injustement reniées.

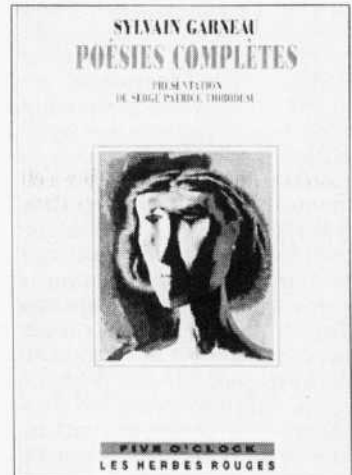
La collection «Five o'clock», que dirige Claude Beausoleil aux Herbes rouges, en est désormais à son dixième titre. Grâce à ce lieu essentiel, des recueils comme *Psyché au cinéma* de Marcel Dugas ou *Chaque heure a son visage* de Medjé Vézina sont de nouveau disponibles. L'édition de la Librairie Déom, parue en 1965 dans la collection «Poésie canadienne», des *Objets retrouvés*, de Sylvain Garneau, était devenue pratiquement introuvable. Sous le titre *Poésies complètes*, les poèmes de Garneau reprennent donc un deuxième souffle grâce à une préface des plus éclairantes de la part de Serge Patrice Thibodeau. Comme le mentionnera Alain Grandbois au début des années cinquante: «Les poèmes de Garneau sont tendres, légers, rieurs, désinvoltes, et pleins d'un amour, d'une admiration, d'une compréhension des choses de la nature, qui bouleversent.»

On retiendra qu'à ce moment, l'influence d'un Eluard ou d'un Su-

pervielle comptait davantage que ce retour au «grand tremblement classique» que privilégie Garneau. À contre-courant de son époque, sous l'impulsion de l'adolescence, ses deux recueils sont rimés et s'attachent à une forme de nostalgie du monde de l'enfance. Chez Garneau, des personnages se succèdent pour mieux délaissier un je narcissique. On entre ainsi dans une vision très particulière de la ville tout comme sa population multiple. Le sonnet s'ouvre à un regard sur le monde où la lucidité côtoie la rêverie. Le poème devient chanson, tout en offrant un portrait judicieux du contexte social de l'après-guerre au Québec.

L'errance trouve son extrême tension dans ce déchirement entre l'ici et l'ailleurs, la mélancolie et la joie véritable: «Marchant à rebours de la brise urbaine, / Ami des chats noirs et des vieux faubourgs, / Le long des trottoirs, depuis trois semaines, / J'entends mes talons frapper tour à tour, / Autrefois j'aimais les vertes lianes, / Les foins, la pelouse et le bon lait frais. / J'avais des amis. Jeanne qui riait! Jeanne qui pleurait! Ah! Je me souviens de mes villageoises / Qui buvaient mon vin et mangeaient mon pain. / Mais je vais dormir le dos sur l'ardoise / Car les bancs du parc viennent d'être peints.» Plutôt que de tenter de comprendre les raisons derrière la mort tragique de ce jeune homme à l'âge de 23 ans, il faut désormais redécouvrir ces pages aussi interrogatives que fascinantes.

Le vide élémentaire
On associe souvent le nom de



Roger Gilbert-Lecomte à l'aventure du *Grand Jeu*. Au milieu des années vingt à Paris, ce poète du vide élémentaire est la tête pensante et la tête brûlée du groupe simpliste. Toutefois, le «tribunal révolutionnaire» de Breton et des surréalistes condamnera, plutôt rapidement, cette course à l'illumination que préconisait une bande d'étudiants dont le plus connu restera sans doute René Daumal.

Paraissant dans la collection «Poésie» chez Jean-Michel Place, une courte présentation de Cédric Demangeot ainsi qu'un choix de textes de Gilbert-Lecomte rappellent l'importance de cette figure authentique du vingtième siècle. Il faut saluer les efforts du poète Demangeot qui tente de démystifier l'œuvre du frère d'esprit de Daumal. «Il est vain de spéculer sur la défaite de Gilbert-Lecomte, et sur ce que

l'œuvre aurait pu devenir si son auteur ne s'était pas, avec elle, suicidé de la sorte. Son refus de tout et de la vie même est sa seule affirmation, le seul cri qu'il ait à pousser — et si cela ne convient pas comme œuvre, on peut toujours aller lire un roman», affirme sans hésiter l'auteur de *Désert natal*.

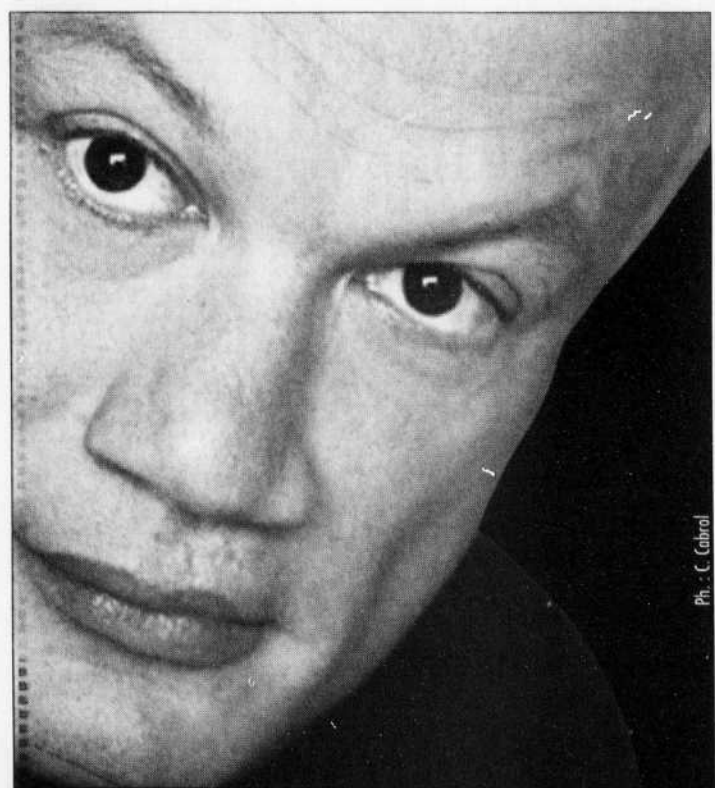
Quête d'absolu face au réel, le périple de Gilbert-Lecomte emprunte une forme imprécatrice nécessaire afin d'atteindre cette fureur de l'Un. A propos de la nouvelle morale du *Grand Jeu*, le poète écrira qu'il s'agit «d'une vaste entreprise qui commence à peine à naître et autour de laquelle nous groupons de jour en jour de nouveaux et impitoyables travailleurs. Son espoir est bien évidemment total: il ne saurait jamais s'agir que de changer l'état de l'homme à la surface du monde». Une telle entreprise coûtera la vie à Gilbert-Lecomte. Il laissera pourtant derrière lui une œuvre où la raison et le savoir prennent désormais une tout autre signification. Un vertige qui n'a rien perdu de son état de voyance et de révélation sensible.

POÉSIES COMPLÈTES

Sylvain Garneau
Les Herbes rouges,
coll. «Five o'clock»
Montréal, 2001, 197 pages

ROGER GILBERT-LECOMTE

Cédric Demangeot
Jean-Michel Place éditeur,
coll. «Poésie»
Paris, 2001, 122 pages



ERIC-EMMANUEL SCHMITT

La part de l'autre roman

«Un roman qui évoque le double qui est en chacun de nous, notre part d'ombre et de mort. Humain, terrible et nécessaire.»

GERARD DE CORTANZE, LE MAGAZINE LITTÉRAIRE

SÉANCES DE SIGNATURE
au Salon du livre de Montréal

Samedi 17 novembre, de 14 h à 15 h
Dimanche 18 novembre, de 14 h à 15 h

ALBIN MICHEL

Des livres pour savoir

Éditions Nota bene

Félicitations aux lauréats des prix

Boréal de la SF
Richard SAINT-GELAIS
pour son remarquable essai
L'empire du pseudo

AQEC-Olivieri
Michel LAROCHE
pour sa contribution à
Cinéma: acte et présence

Olivieri
librairie • bistro

Causerie
À l'occasion de la parution du livre
L'Origine du monde
aux éditions Les Allusifs
avec
JORGE EDWARDS

Animatrice
Marie-Andrée Lamontagne
Journal Le Devoir

Né à Santiago (Chili), Jorge Edwards a reçu en 1999 le prix Cervantes, la plus haute distinction littéraire du monde hispanique.

Lundi 19 novembre 19h30
RSVP 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com
RSVP

LIVRES

SPIRITUALITÉ

Un petit guide empreint de simplicité

LOUIS CORNELIER

Écrivain et sculpteur d'origine américaine dont le style s'inspire de celui d'Anthony De Mello, Kent Nerburn a trouvé dans la belle prière de saint François (« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix. Là où est la haine, que je sème l'amour. [...] O Seigneur, que je ne cherche pas tant à être consolé qu'à consoler [...] Car c'est en se donnant que l'on reçoit [...] ») un guide pour la vie bonne.

Dans ce petit livre empreint de simplicité, il commente un à un les vers de la célèbre prière dans de brèves méditations dispensatrices de conseils amicaux. Ouvrage de spiritualité populaire, *Fais de moi un instrument de ta paix* possède les défauts et les qualités du genre.

Nerburn, par exemple, multiplie les anecdotes et adopte un ton très naïf afin de plaire à un large public de non-spécialistes, des choix stratégiques inspirés de la psychologie populaire qui risquent d'en rebouter quelques-uns.

La complaisance inhérente à ce type de littérature populaire se trouve toutefois limitée, ici, par le cadre chrétien de la réflexion. Les appels au sain narcissisme et le syncrétisme débridé qui caractérisent les ouvrages de croissance personnelle laissent place, chez Nerburn, à un éloge radical de l'altruisme et à un œcuménisme de bon aloi.

« C'est tout à la fois un élan fervent et une humble supplication, une exclamation et un murmure. Elle est profondément et résolument chrétienne, et pourtant absolument et fondamentalement universelle. C'est une main très douce qui nous guide sur le long et difficile chemin vers Dieu », écrit Nerburn au sujet de la prière de François d'Assise. Ces mots pourraient aussi s'appliquer, plus modestement peut-être, à son propre livre dont la présentation matérielle, au surplus, est tout à fait charmante.

FAIS DE MOI UN INSTRUMENT DE TA PAIX

VIVRE LA PRIÈRE DE FRANÇOIS D'ASSISE

Kent Nerburn
Traduit de l'anglais
par Ghislaine Roquet
Éditions Bellarmin
Montréal, 2001, 180 pages

Entrevue avec Edouardo Manet

Rêver le retour dans l'île

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Edouardo Manet n'est pas allé à Cuba depuis une trentaine d'années. En fait, il vit à Paris, et ce Cubain d'origine est de ces écrivains qui poussent l'ambivalence identitaire jusqu'à écrire en français. Pourtant, son dernier livre *La Sagesse du singe*, est tout imprégné des parfums et des rythmes des Antilles qui l'ont vu naître.

Manet s'y est cependant glissé dans la peau d'un Portoricain amoureux, qui visite l'île en touriste, dans un récit, qui pour le reste, il le reconnaît en entrevue, est largement autobiographique. Puerto Rico et Cuba ont d'ailleurs beaucoup de choses en commun, croit-il.

« Quand nous avons diné ensemble », écrit-il dans *La Sagesse du singe*, Ibrahim m'avait raconté comment, à Cuba, il lui arrivait de prendre un bateau à moteur pour s'approcher de Puerto Rico, et contempler de loin l'île qu'il avait quittée, si proche et pourtant si loin de Cuba.

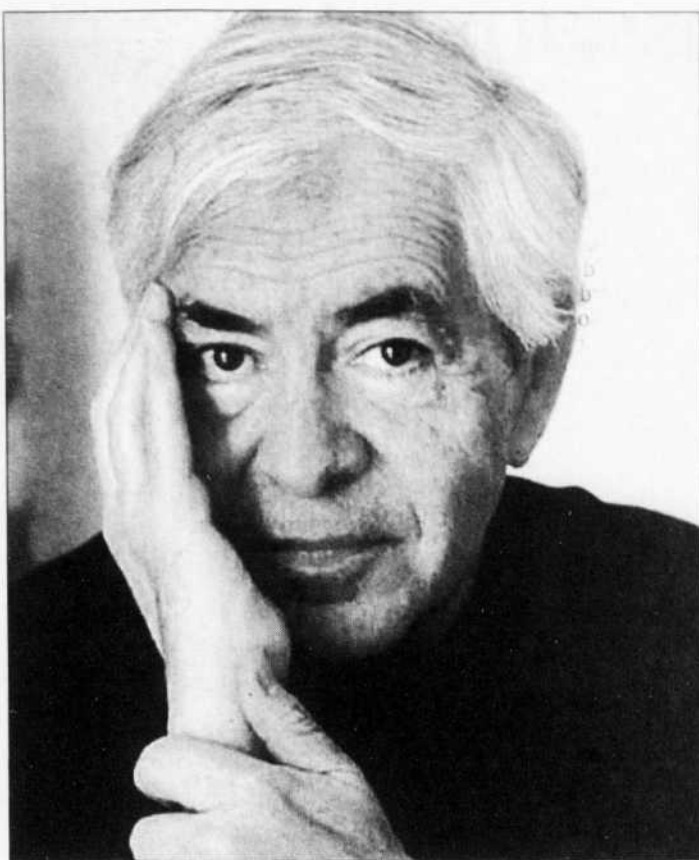
Le héros de *La Sagesse du singe*, paru chez Grasset, donc, est le fils d'un duo de musiciens de boléro. Il a en commun avec Manet une jeunesse d'idéaliste nationaliste. «...avec mes camarades de lycée », écrit-il, nous parcourions les rues de San Juan en scandant: « Cuba, territoire libéré de l'impérialisme yankee ».

Le regard de Manet sur Cuba est par ailleurs critique. Aussi, l'écrivain n'est-il toujours pas bienvenu dans son île natale, lance-t-il, une pointe de désarroi dans la voix, joint au téléphone avant de prendre l'avion pour Montréal où il est invité d'honneur au 24^e Salon du livre.

« L'insolence du capitalisme et la misère du socialisme font bon ménage. Un couple répugnant », écrit-il.

Né d'une mère andalouse, juive d'origine séfarade, qui aimait la littérature, la poésie et le théâtre, Edouardo Manet a déménagé en France une première fois pour devenir écrivain, vers l'âge de 21 ans. C'est plusieurs années plus tard qu'il optera pour la nationalité française, et choisira aussi d'écrire dans cette langue. Sa pièce *Les Nonnes*, qui a aussi été jouée à Montréal, a eu en France un immense succès.

En entrevue, il admet qu'il y a eu une sorte de « schizophrénie » dans ce désir de se couper complètement de ses racines. « J'admirais profondément la culture française et je voulais vraiment couper les ponts », dit-il. Il y a même eu une époque, se souvient-il, où il lisait les grands auteurs latino-américains, comme Gabriel García Márquez, en traduction française ou anglaise. Depuis, pourtant, Edouardo Manet a recommencé à lire en espagnol.



Edouardo Manet

SOURCE GRASSET

Le héros de *La Sagesse du singe* est pour sa part un descendant de Maurice Ravel. Edouardo Manet, lui, serait un descendant du peintre Edouard Manet, selon ce qu'en disait son père. Cette ascendance célèbre lui a sans doute fourni une autre bonne raison de se tourner vers la France.

Et pourtant, tout, dans *La Sagesse du singe*, retourne vers Cuba. Un Cuba qu'Edouardo Manet s'est notamment fait raconter par des amis, retournés visiter le fief de Fidel Castro. Ainsi, cette histoire authentique d'une prostituée cubaine enfant qui offre ses services aux touristes.

« À Cuba, dit Manet, les enfants ont toujours été très protégés. Cet incident démontre comment l'arrivée massive des touristes a entraîné un tourisme sexuel ».

Il a aussi ces mots pour qualifier le rationnement qui frappe l'approvisionnement de l'île sous l'embargo américain.

« Tu ne lis pas les journaux? », demande son personnage Ibrahim. Chez nous, c'est l'option zéro. Ce que les Cubains de Miami traduisent pas: zéro pain, zéro lait, zéro frijoles... Fais la liste des denrées de première nécessité, mets devant un zéro et additionne, ça donnera encore un zéro. Voilà la réalité ».

Plus loin, le même personnage poursuit son analyse: « Entre nous, la révolution cubaine était une révolution subventionnée. On aura du

mal à être aussi généreux qu'avant la chute du Mur ».

Malgré sa maîtrise de la langue française, malgré son amour de la France, et aussi notamment du pays basque, dont il est aussi beaucoup question dans ses œuvres, Edouardo Manet n'est pas près d'oublier ses origines.

Aussi, travaille-t-il sur une biographie romancée d'un musicien cubain, dont on disait qu'il était un Paganini noir. Si ce Brindis de Salas n'a grave aucun disque, la mémoire cubaine en est marquée aujourd'hui. Comme Manet, elle n'oublie pas, malgré les efforts, la culture qui l'a enfantée.

LA SAGESSE DU SINGE

Edouardo Manet
Grasset
Paris, 2001, 305 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Grand-papa justicier

SOPHIE POULIOT

Blâmez-vous, dans un système où il n'y aurait pas d'assistance publique par exemple, le parent sans le sou qui vole un pain pour nourrir les siens? Question délicate. De la même façon, condamnera-t-on Paul d'avoir mis fin aux jours de sa bru, celle-là même qui a trahi sa défunte épouse, qui a fait souffrir son fils et qui ne prend pas adéquatement soin de son petit-fils Étienne, le propre enfant de la dame? Le lecteur sait d'emblée que Paul entend assassiner la bellissima Diane. Pourtant, il suivra avec une curiosité constante l'enquête que mènent les agents Marceau et Pharand. Car Paul n'est pas le seul suspect en lice. Des indices non négligeables pointent, entre autres, vers des membres des Hells Angels.

Paul n'a plus rien à perdre. Ce qu'il avait, il l'a déjà perdu: son âme sœur, son fils, son petit-fils et sa caisse de retraite. Il ne lui reste que sa vie, un avoir bien insipide s'il n'a personne avec qui la partager. Et s'il jouait sa dernière carte dans l'espoir de renverser la vapeur? Le temps de l'évoquer et la possibilité devient une mission. Après tout, une femme qui laisse son petit garçon de cinq ans rentrer seul à la maison, muni de la tristement célèbre « clé au cou », pour aller faire la fête avec des motards appartenant au crime organisé ne mérite certainement pas d'être appelée une mère. Et une femme qui nargue son ex-belle-mère à la veille de son trépas en lui disant qu'elle ne reverra jamais le bijou de famille qu'elle lui avait donné le jour de ses fiançailles, histoire de l'intégrer au clan, ne vaut pas le titre d'être humain. Paul se met donc à la préparation de ce qu'il estime être un noble geste.

Le premier roman du journaliste Laurent Laplante alterne constamment entre deux récits: celui des préparatifs meurtriers de Paul et celui de l'enquête menée après le crime. Cette structure possède deux avantages majeurs. D'abord, l'auteur a tout le loisir de s'étendre sur les motifs poussant le héros à commettre son homicide, retours dans le pas-

sé y compris. Ensuite, ces explications et ces préambules à l'assassinat ne ralentissent pas le rythme du récit, car ils sont entrecoupés d'une enquête où pleuvent les nouveaux éléments. C'est d'ailleurs ce déluge d'indices qui met la puce à l'oreille de l'inspecteur Pharand. Tout va trop bien, il y a anguille sous roche.

Au-delà du fait qu'il est un très bon roman policier, vu le suspense qu'il sait créer et maintenir jusqu'à la toute fin, *Des clés en trop un doigt en moins* pose certaines questions éthiques très pertinentes. La mère est-elle toujours la personne la mieux placée pour prendre soin d'un enfant? Est-il justifié de faire le mal pour faire le bien? De sacrifier une vie pour maintenir la qualité d'une autre? La justice qui restreint le droit du père de voir son enfant à la moindre allégation de conduite inappropriée est-elle biaisée? La justice qui ne table que sur le droit écrit et ne tient pas compte de l'aspect moral des choses est-elle une véritable justice? Est-ce que de tenir compte de considérations morales ouvrirait la voie à une justice trop subjective? Cette dernière question n'est pas évoquée par l'auteur, mais il est permis au lecteur de se la poser ainsi que toutes celles que pourra inspirer le roman.

Le polar de Laplante est donc d'une grande finesse. Ses personnages, y compris les deux enquêteurs, sont des individus humains et nuancés. Si bien, en fait, que les intentions et les motivations des suspects et témoins sont parfois difficiles à cerner, ce qui ajoute un surcroît de vérité à l'œuvre. Le lecteur s'interrogera donc à la fois sur le déroulement de l'enquête et sur les soucis éthiques soulevés çà et là, sans que le propos soit jamais trop grossièrement souligné. Divertissement et questionnement moral: un heureux mariage de préoccupations.

DES CLÉS EN TROP UN DOIGT EN MOINS

Laurent Laplante
L'Instant même
Québec, 2001, 271 pages

Georges-Hébert GERMAIN



Photo: © André Panneton

GEORGES-HÉBERT GERMAIN

LE CHÂTEAU

ART GLOBAL

Un roman audacieux de Georges-Hébert Germain où l'histoire du château Frontenac, l'histoire du Québec et la fiction s'entrecroisent.

Dédicaces

Samedi 17 novembre de 14 h à 16 h

Stand 861
Libre Expression

ART GLOBAL

MICHEL SAINT-GERMAIN

Prix du gouverneur général 2001

[TRADUCTION]

No Logo de Naomi Klein

« No Logo est un cocktail détonnant: un tiers recherche universitaire, un tiers vivacité du journal de voyage, un tiers logique de la démonstration philosophique. Et un soupçon de la sensibilité et du génie créatif de l'auteur visionnaire capable de prendre du recul sur son temps et de décrire ensuite ce qu'elle a vu en toute limpidité... No Logo [...] devrait figurer dans tous les cours d'éducation civique. »

> Charles-Antoine Rouyer, *Le Devoir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

DR

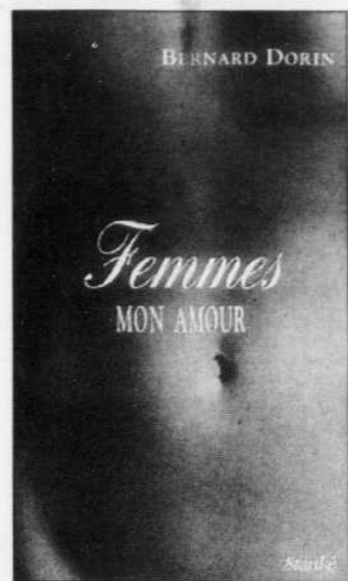
LIVRES

DOCUMENT

Les fantasmes de l'ambassadeur

LOUIS CORNELIER
Aujourd'hui septuagénaire, Bernard Dorin, qui fut ambassadeur français en Haïti, en Afrique du Sud, au Brésil, au Japon et en Grande-Bretagne, a beaucoup vécu, beaucoup voyagé et beaucoup aimé.

Présentés comme des histoires autobiographiques et réelles, les 22 récits amoureux qu'il nous offre sont tous rédigés dans une prose élégante et très sensible.



camion, dans le ravin. Et aussi des branchages sur les corps. Sans doute pour les protéger des hyènes puisque rien n'avait pu les protéger des hommes.

«Rose-Mary du Canada», c'est sa vertu absolument inébranlable à l'heure de l'acte qui fait sourire: «Just don't put it!» Comme j'hésitais à comprendre, elle précisa plus gentiment: «But you may with your finger», et pour couronner l'édifice d'un argument sans réplique: «I am a catholic!».

Le regret de Dorin, qui a jadis rejeté une belle Autrichienne à la main artificielle, émuet: «Aujourd'hui que les années ont passé, je suis certain que j'aimerais votre main froide, votre main de bois. Il me semble que, mouillée d'une larme de repentir, je la couvrirais de baisers fous...» Le destin de sa «Leyla du Kurdistan», à laquelle il n'a jamais touché, impose le recueillement. Mortel lors d'un suicide collectif causé par l'arrivée des soldats ennemis, la jeune femme repose au fond d'un ravin: «Le petit père nous dit encore que, plus tard, les soldats avaient jeté de la chaux vive, arrivée par

le regret de Dorin, qui a jadis rejeté une belle Autrichienne à la main artificielle, émuet: «Aujourd'hui que les années ont passé, je suis certain que j'aimerais votre main froide, votre main de bois. Il me semble que, mouillée d'une larme de repentir, je la couvrirais de baisers fous...» Le destin de sa «Leyla du Kurdistan», à laquelle il n'a jamais touché, impose le recueillement. Mortel lors d'un suicide collectif causé par l'arrivée des soldats ennemis, la jeune femme repose au fond d'un ravin: «Le petit père nous dit encore que, plus tard, les soldats avaient jeté de la chaux vive, arrivée par

FEMMES, MON AMOUR
Bernard Dorin
Éditions Stanké
Montréal, 2001, 184 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une enfant du silence

ROBERT CHARTRAND

C'est une jolie histoire qu'il a voulu raconter Pauline Gill, toute de simplicité touchante comme l'était, en plus ample, sa série de romans sur la cordonnière Victoire DuSault.

Cette histoire-ci, toute intime, se serait passée il y a quarante, soixante ans peut-être, dans quelque coin de campagne québécoise, à l'époque où les messes étaient encore dites en latin, où il n'était pas rare qu'on chante en famille, où les enfants étaient privés de dessert pour avoir désobéi. C'est une petite fille de cinq ans qui raconte quelques mois de sa vie. Elle le fait au présent, comme si elle y était encore, mais avec les outils de l'adulte: on imagine mal qu'un enfant de cet âge, si précocement soit-il, puisse avoir un tel vocabulaire et, parmi ses naïvetés, une telle faculté de discernement.

Mutisme
Et pourtant, si elle aime chanter, surtout en compagnie de son père, la fillette ne parle à peu près pas. Elle n'est ni sourde ni muette. Pourquoi alors ce mutisme et ce besoin qu'elle a de se retirer souvent dans sa chambre, de se blottir sous les couvertures avec sa chatte? Il y a bien une grande-mère, des tantes envahissantes qui ne se gênent pas pour la dire, capricieuse, bizarre. Mais elle se défend assez efficacement contre elles en les détestant dans sa tête. Ne serait-ce pas plutôt à cause de sa propre mère, dont les gestes sont portés par des pensées, prisonnières de son silence?

Cette source de son mal, ce silence affectif, il faut d'abord le deviner, car elle l'effleure à peine, semble l'oublier, y revient, et ce n'est que vers la fin du récit qu'on en mesure l'ampleur, alors que la mère se révèle dans plus en plus dure envers elle. On pressent alors que ce mur d'incompréhension entre elles dissimule probablement une honte familiale.

Ainsi progresse ce récit d'une enfance qui insiste sur les moments heureux, et qui tarde à en venir au vil de cette blessure intime annoncée au dos du livre. Elle est souvent attachante, cette enfant faite pour le bonheur, même s'il lui arrive d'enrober ses souvenirs, y compris les conversations de son entourage, dans une langue un brin trop précautionneuse.

Pauline Gill est l'une des invitées d'honneur du Salon du livre de Montréal.

ET POURTANT ELLE CHANTAIT
Pauline Gill
VLB Éditeur
Montréal, 2001, 187 pages
robert.chartrand5@sympatico.ca

LIVRES

Entrevue avec Louis-Philippe Hébert

Des machines et un homme

LA MANUFACTURE DE MACHINES

Louis-Philippe Hébert
Préface de Jean-François Chassay
XYZ Éditeur,
«Romanichels poche»
Montréal, 2001, 130 pages

CAROLINE MONTPETIT LE DEVOIR

Il était avant la venue de l'ordinateur parmi nous. Alors qu'il étudiait la littérature, l'écrivain Louis-Philippe Hébert s'était intéressé à la relation de l'écrivain avec la machine. On ne l'avait pas pris au sérieux. En entrevue, Hébert se souvient d'ailleurs du poète Gaston Miron qui disait: «Mes textes sont en bonne santé, ils n'ont pas besoin d'être traités.»

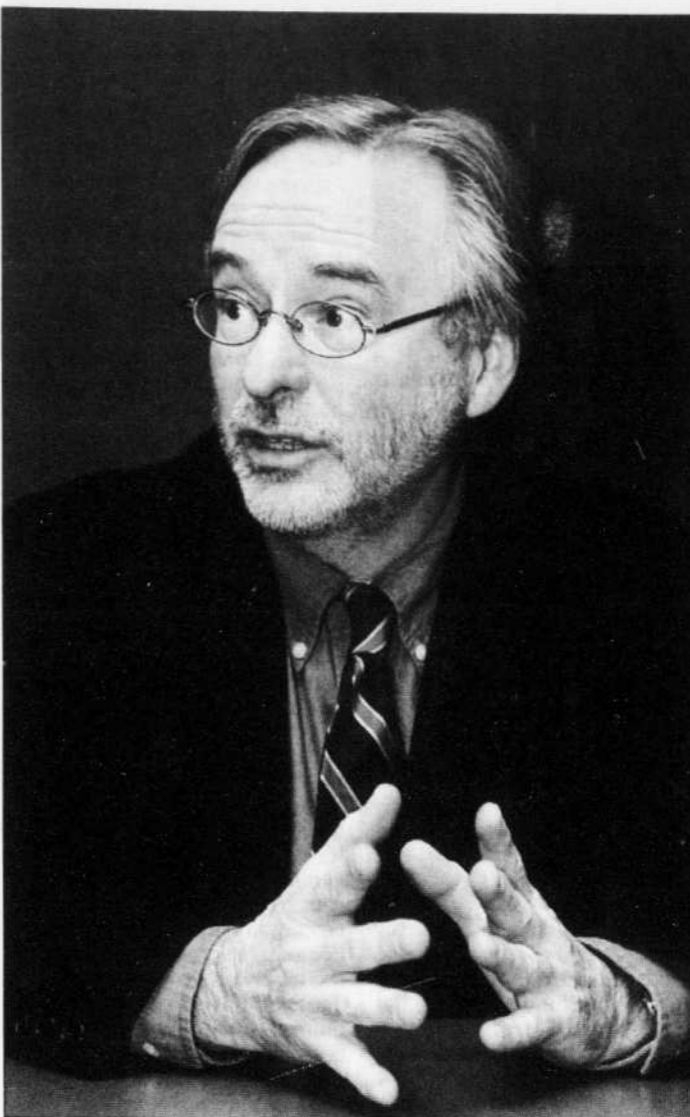
Depuis, Louis-Philippe Hébert a fondé la première maison d'édition de logiciels, conçu et développé de nombreux logiciels, a pris la tête des Éditions Logiques, et son recueil de nouvelles, La Manufacture de machines, survient comme un coup de tonnerre dans le ciel des années 70, vient d'être réédité en format de poche chez XYZ.

L'univers de ces nouvelles fantastiques, où tout n'est que machines, rouages, mécanismes, contrôles, à quelque chose de terrifiant. L'humain, au centre, y est seul. Il devient lui-même parfois machine.

«[...] dans quelle civilisation ont-ils abouti — quelle civilisation qui avait évolué au point de pouvoir fabriquer des machines qui reprennent des processus vitaux?», écrit d'ailleurs Hébert dans sa nouvelle L'Extracteur de jus (robot 2).

En entrevue, Louis-Philippe Hébert est volubile. Il se rappelle cette époque pas si lointaine où la machine qui l'habitait en pensée n'avait pas encore envahi nos vies.

«Je voulais faire le lien entre la littérature et les mathématiques et les sciences. Finalement, l'informatique m'intéressait beaucoup parce que cela m'apparaissait comme le



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Volubile, Louis-Philippe Hébert se rappelle cette époque pas si lointaine où la machine qui l'habitait en pensée n'avait pas encore envahi nos vies.

moyen de gérer de la pensée, gérer de l'idée, on dirait maintenant gérer des avions», dit-il. Pourtant, toutes prophétiques que soient les nouvelles de La Manufacture de machines, elles n'en gardent pas moins un caractère foncièrement angoissant pour le commun des mortels. Aujourd'hui, on peut se demander, en effet, si le dernier humain

à partir de là, on élabore une histoire [...], explique Hébert en entrevue. «Il y a la machine qui est là, et autour d'elle, il y a un certain nombre de choses, qu'un certain nombre d'événements qui se produisent», dit-il.

«Tout cela interagit autour de la machine, et la machine elle-même détermine la culture des gens. Alors, il y a un impact culturel», ajoute-t-il.

Pas étonnant que l'homme cherche à décoder sa propre mécanique de création. En effet, il a déjà publié un essai sur les mécaniques d'écriture. Et l'un de ses rêves est de créer une machine, qui, empruntant le processus de création d'un écrivain donné, pourrait continuer de produire des œuvres après sa mort, en utilisant ce processus de création, et en intégrant les données de la société moderne. Cet être artificiel, donc, pourrait aussi lire les nouvelles publications produites après le décès de l'auteur.

Pour écrire ses nouvelles, dans les années 70, l'auteur avait même fait des maquettes des machines incroyables qu'il avait inventées. «C'était une sorte de révolution personnelle, un rêve que j'avais de voir se jumeler la culture, la littérature, l'écriture avec la science, donc, une machine à penser, littéralement. Je voyais l'ordinateur comme ça et je le vois encore comme ça», dit-il. La création de ce livre avait, à l'époque, été un révélateur pour lui.

Aujourd'hui, évidemment, seulement quelques années plus tard mais à l'heure où l'humanité est presque avealée par les machines, son œuvre prend un autre sens. Louis-Philippe Hébert est le premier à observer qu'il y a l'idée d'une prison dans l'expression «téléphone cellulaire».

La création de machines et de systèmes à ceci d'angoissant qu'on peut en perdre un certain contrôle, reconnaît-il. S'il n'a jamais été «complètement pour» les machines, il n'était pas, évidemment, «complètement contre». On n'argumente pas avec lui sur l'utilité, évidente, de ces robots

que le dernier siècle nous a légués. Il faut cependant être attentif à leur influence sur le système dans lequel elles s'inscrivent avant que celui-ci ne nous happe tout entiers.

«La Manufacture elle-même est instable», écrit-il dans Le Robot (1), mais retenu à terre par des tendeurs, et il est à craindre qu'un jour elle ne nous quitte vers le haut.»

VENEZ RENCONTRER LES AUTEURS D'XYZ ÉDITEUR AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

- ROBERT BAILLIE
PIERRE COUTURE
GUY DEMERS
JEAN DÉSÉ
CHRISTINE DUFOUR
LOUISE DUPRÉ
NATHALIE FREDETTE
SERGE GAUTHIER
BERTRAND GERVAIS
SYLVIE GRÉGOIRE
LOUIS-PHILIPPE HÉBERT
SERGIO KOKIS
ANDRÉE LAURIER
CAMILLE LAVERDIÈRE
JEAN-PAUL ROGER
BRUNO ROY
ANNE-MARIE SICOTTE
DENIS THÉRIAULT
YOLANDE VILLEMAIRE



STAND 161

littérature

GILLES ARCHAMBAULT
COMME UNE PANTHÈRE NOIRE
NOUVELLES • 168 PAGES • 17,95 \$

LISE BISSONNETTE
UN LIEU APPROPRIÉ
ROMAN • 200 PAGES • 19,95 \$

JEAN-PIERRE BOUCHER
LES VIEUX NE COURENT PAS LES RUES
ROMAN • 210 PAGES • 21,95 \$

FRANCE DAIGLE
UN FIN PASSAGE
ROMAN • 132 PAGES • 17,95 \$

LOUISE DESJARDINS
CŒURS BRAISÉS
NOUVELLES • 128 PAGES • 17,95 \$

LOUIS HAMELIN
LE JOUEUR DE FLÛTE
ROMAN • 228 PAGES • 22,50 \$

MARIE LABERGE
FLORENT
ROMAN • 768 PAGES • 29,95 \$

GAIËTAN SOUCY
CATOBLÉPAS
THÉÂTRE • 102 PAGES • 14,95 \$

GUILLAUME VIGNEAULT
CHERCHER LE VENT
ROMAN • 272 PAGES • 22,50 \$

GABRIELLE ROY
MON CHER GRAND FOU...
CORRESPONDANCE • 832 PAGES • 34,95 \$

Une saison dans la vie du Boreál

www.editionsboreal.qc.ca

PROMENADES ESTRIENNES
Estriennes
GUIDE CULTUREL • 304 PAGES • 24,95 \$

L'ÉTAT DU MONDE 2002
L'état du monde 2002
ANNUAIRE ÉCONOMIQUE ET GÉOPOLITIQUE MONDIAL • 672 PAGES • 27,95 \$

L'ANNÉE CHAPLEAU 2001
L'année CHAPLEAU 2001
HUMOUR • 120 PAGES • 19,95 \$

essais
PIERRE GODIN
RENÉ LÉVESQUE
L'ESPOIR ET LE CHAGRIN
BIOGRAPHIE • 632 PAGES • 29,95 \$

MICHEL IGMXTIEFF
LA RÉVOLUTION DES DROITS
LA RÉVOLUTION DES DROITS
ESSAI • 144 PAGES • 19,95 \$

JANE JACOBS
LA NATURE DES ÉCONOMIES
LA NATURE DES ÉCONOMIES
ÉCONOMIE • 198 PAGES • 22,95 \$

STÉPHANE KELLY
LES FINS DU CANADA
LES FINS DU CANADA
HISTOIRE • 288 PAGES • 29,95 \$

WILL KYMLICKA
LA CITOYENNETÉ MULTICULTURELLE
LA CITOYENNETÉ MULTICULTURELLE
PHILOSOPHIE POLITIQUE • 360 PAGES • 29,95 \$

compact
B.C. N° 131 • ESSAI 224 PAGES • 13,95 \$
B.C. N° 130 • ESSAI 150 PAGES • 11,95 \$
B.C. N° 129 • ROMAN 168 PAGES • 14,95 \$

LIVRES SCIENCES HUMAINES

D'aujourd'hui à demain

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Nouvelles réalités psychiques et sociales

Ils se sont croisés et recroisés depuis une trentaine d'années; ils occupent des lieux importants de parole dans la pensée actuelle; ils ont en commun des intérêts, des objets, des admirations, des attitudes. Derrida, le philosophe, et Roudinesco, l'historienne, tentent un dialogue, un échange dont la forme, ici, se rapproche davantage de l'entrevue médiatique que du modèle fourni par la philosophie grecque.

Le titre comporte, dans la suspension même, une promesse. La phrase de Victor Hugo «De quoi demain sera-t-il fait?» s'arrête sans compléter l'interrogation. Pourtant, c'est bien de cela qu'il s'agit: élaborer à deux autour de neuf thématiques où le passé et le présent s'ouvrent sur l'avenir. Le point de départ est tracé dans la notion d'héritage à choisir. Les alliances de chacun avec les penseurs contemporains sont étalées dans leur mouvance. Alors que Derrida se montre respectueux et que Roudinesco potine un peu en décrivant l'univers intellectuel des quarante dernières années, le lexique à la mode surgit et peut déjà irriter: «la déconstruction», «l'étranger», «l'autre» s'incrustent et se répètent. Les premières positions avancées, Mme Roudinesco lance ses foudres contre les auteurs de La Pensée 68 et tance Luc Ferry et Alain Renaut, leur reprochant d'avoir classifié les différents philosophes avec ce qu'elle nomme «un simplisme ahurissant».

Les chapitres trois et cinq, «Familles désordonnées» et «Violences contre les animaux», mettent en péril la suspension du jugement sur demain. Après une longue et claire explication de Derrida sur la notion de la différance, les deux auteurs y vont allègrement de leurs commentaires sur la political correctness, les familles éclatées, le harcèlement sexuel (dada de Roudinesco), les couples homosexuels, le clonage et «les suppléments de mères» qui constituent les nouvelles réalités du couple et de la famille d'aujourd'hui. Ces notions produisent des turbulences sur l'horizon du modèle oedipien classique, exigent de nouveaux investissements fantasmatiques et constituent des mutations sur lesquelles il faudra inévitablement convoquer la pensée.

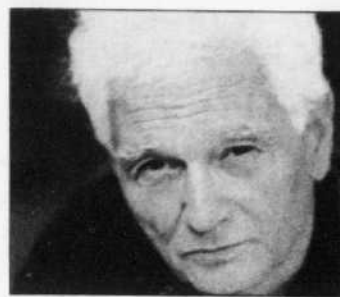
La question de l'animalité de l'homme semble occuper, dans la pensée française, une grande importance. Qu'est-ce que le propre de l'homme? Où situer cette coupure, cette continuité entre l'animal et l'homme? La question de l'humanité souffre-t-elle de divisibilité et peut-elle comporter impunément des degrés? Peut-on, sans risque pour la pensée et pour l'humanité, se demander si les grands singes affichent plus d'humanité que les malades mentaux? Derrida et Roudinesco affrontent courageusement ces questions. Le traitement des animaux, le végétarisme et la corrida en sont des corollaires ou encore des symptômes. Entre les



Elizabeth Roudinesco

interdits et les remarques sur la zoophilie, Derrida conclut: «[...] je crois que le spectacle que l'homme se donne à lui-même dans le traitement des animaux lui deviendra insupportable.»

D'une façon un peu légère, la question du clonage est posée, associée au scientisme. Les auteurs reprennent l'opposition devenue classique entre, d'une part, cette perversion de la science qu'est le scientisme et, d'autre part, la liberté. L'événement — autre mot à la mode — est amené pour échapper au déterminisme des grandes mécaniques, à leur calcul, à leur prévisibilité, à leur répétition. Face à Roudinesco qui s'inquiète du clonage reproductif proposé par le gourou de la secte de Raël, Derrida avance, tel qu'attendu, l'hospitalité inconditionnelle dont il fait son propos depuis quelques années. «C'est peut-être un des noms de la chose: accueillir, de façon inventive, en y mettant du sien, (ce) qui vient chez soi, ce qui vient à soi, inévitablement, sans invitation.»



Jacques Derrida

La tentation de la cruauté

Peu à peu, les propos se creusent, les questions s'alourdissent. L'esprit de la Révolution reprend le problème du régicide. Fallait-il tuer Louis XVI? «Il ne s'agit pas de juger le roi, dit Robespierre, mais de l'exécuter», rappelle Roudinesco. Prenant appui sur un de ses livres, Spectres de Marx (1993), et réfléchissant sur La Terreur, Derrida, opposant Kant à Robespierre, énonce: «Mais si l'on veut sauver la Révolution, il faut transformer l'idée même de Révolution. Ce qui est périmé, vieilli, ridé, impraticable, pour mille raisons, c'est un certain théâtre révolutionnaire, un certain processus de prise de pouvoir auquel on associe en général les Révolutions de 1789, de 1848 et de 1917.» Puis, anticipant le chapitre sur la peine de mort, abolie en France le 30 septembre 1981 grâce au travail de l'avocat Robert Badinter, Derrida souligne la fragilité de l'abolition en cas de guerre civile ou de «quasi-guerre» civile. Les propos résonnent gravement aujourd'hui: «Qu'est-

ce qu'une guerre civile? Qu'est-ce qu'un ennemi public?»

Comme pour le chapitre précédent, les suivants, «L'antisémitisme à venir» et «Peines de mort», mériteraient qu'on s'y arrête longuement. Partant de l'image du père voué, celui de Derrida et celui de Freud, chacun des deux auteurs explique longuement son lien avec la justice, avec les politiques d'Israël, avec les discours antisémites européens et américains, juifs même. La question de la peine de mort, qui n'est pas une peine parmi d'autres, placée du côté du sacrifice et de la cruauté, est fortement liée à des questions religieuses. L'exécution peut être vue, dans une lecture derridienne de Kant, «comme un suicide». Qu'il s'agisse de rappeler les erreurs judiciaires ou encore les «raisons du cœur», Derrida réitère sa position et regrette le trop grand silence des philosophes contemporains. Les questions du deuil, de la fidélité, du pardon soutiennent leurs propos, comme, plus avant, le magnifique hommage à Althusser.

Le dernier chapitre, «Éloge de la psychanalyse», évoqué tout au long du livre, déçoit. Les deux «amis de la psychanalyse» en diront trop peu. Trop peu malgré l'éloge, malgré la nécessaire place de la psychanalyse dans tout travail philosophique, dira Derrida. Bien que la révolution psychanalytique n'ait pas encore réussi à prendre toute la place qu'elle pourrait ou devrait prendre, «Freud nous aide à remettre en question les tranquilles

assurances de la responsabilité». Là où le discours du philosophe étouffe, c'est quand il prophétise: «Je ne pense pas qu'une métapsychologie puisse résister longtemps à l'examen. On en parle déjà presque plus. [...] Un jour, le meilleur de l'héritage psychanalytique pourra survivre sans la métapsychologie.» On s'attendra que Roudinesco convoque la grande figure de Lacan. Elle étonnera, elle aussi, en clôture de leurs échanges, dans sa charge contre le pouvoir des femmes: «J'aimerais bien que les femmes, en passe de devenir toutes puissantes dans les sociétés démocratiques, attribuent une nouvelle place à ces pères qui ont accepté la blessure narcissique du partage de leurs anciens privilèges. Sinon que va-t-il leur arriver et que va-t-il arriver aux hommes?»

Demain insiste et questionne. De quoi est-il déjà gros? De quoi sera-t-il porteur? Ce livre qui se donne comme essentiel l'est-il vraiment? Tous les thèmes ne susciteront pas le même intérêt mais laisseront entrapercevoir que, si la distance entre l'Amérique et la France, distance historique et politique, crée parfois des décalages, c'est surtout la place publique et la parole publique que ne craignent pas de prendre les penseurs européens qu'il faut, d'ici, souligner.

DE QUOI DEMAIN...

Jacques Derrida et Elizabeth Roudinesco Fayard/Gaillée Paris, 2001, 324 pages

À L'ESSENTIEL

L'homme aux nombreux visages

DAVID CANTIN

Derrière Alvaro de Campos se cache l'un des personnages majeurs issus de l'imaginaire flamboyant du Portugais

Fernando Pessoa. Il est question ici d'un poète, au début du XX^e siècle, qui prend comme modèle le génie authentique d'un Walt Whitman afin de partir à la conquête d'un long voyage

de fictif en lui-même. Après des traductions d'Armand Guibert ou encore de Michel Chandeigne et Pierre Léglise-Costa, c'est au tour de Patrick Quillier d'entreprendre une nouvelle version en français de cette œuvre imposante.

La production est énorme, comme en témoigne ce volume qui dépasse les 350 pages. Proche des post-symbolistes et des décadentistes, Alvaro de Campos est l'auteur des grandes odes Triomphale et Maritime. Le souffle du poème confronte l'angoisse, tout comme le cynisme, d'un monde à la dérive. Comment faire passer en français l'ampleur haletante de ces vers qui s'appuient, essentiellement, sur un bon nombre de récurrences sonores? Selon Quillier, «jusqu'à présent les versions françaises de Campos demeuraient, sauf exception, écrites dans une langue relativement sage. On a voulu qu'elle soit ici plus convulsive et plus audacieuse, fût-ce au prix de quelques contorsions, crispations ou tensions».

On gagne ainsi à relire une œuvre importante qui se développe en marge de fragments tels Le Gardeur de troupeaux ou Le Livre de l'intranquillité. Un trajet métaphysique étourdissant.

POÈMES D'ALVARO DE CAMPOS

Fernando Pessoa Traduit du portugais par Patrick Quillier avec la participation de Maria Antonia Camara Manuel Christian Bourgois éditeur Paris, 2001, 383 pages

PHILOSOPHIE

Heidegger chez les nazis

LOUIS CORNELIER

J'ai reçu ce livre, au moment de sa parution originale en 1988, comme une révélation. Le débat, alors, à la suite de la publication du livre de Victor Farias intitulé Heidegger et le nazisme, faisait rage en France au sujet de la profondeur de l'égarement du philosophe. L'homme, c'était entendu, avait été partisan du national-socialisme, mais sa philosophie méritait-elle d'être sauvegardée? Difficile débat, compte tenu de l'obscurité de l'œuvre heideggérienne.

Luc Ferry et Alain Renaut n'allaient pourtant pas reculer devant l'ampleur de la tâche. Incapables de supporter plus longtemps les tours de passe-passe philosophiques absolument ahurissants déployés par les heideggériens français dans le but de sauver la pensée de leur maître afin de se justifier eux-mêmes, les deux philosophes ont donc signé ce Heidegger et les modernes qui illustre brillamment le caractère tordu et dangereux de la pensée du maître et de ses épigones.

J'ai relu d'une traite, aujourd'hui, ce petit ouvrage admirable par sa finesse d'analyse et son sens aigu de la nuance qui n'interdisent pas, loin de là, la prise de position franche et courageuse. Il n'a rien perdu de sa nécessité.

Contre Derrida et ses acolytes, contre l'école heideggérienne française orthodoxe, qui tentent de jouer Heidegger II contre Heidegger I en prétextant que le nazisme du philosophe allemand relève «de la déviation



Martin Heidegger

humaniste de sa première pensée» inachevée que seule sa seconde philosophie serait à même de contrer, Ferry et Renaut montrent que c'est plutôt l'antihumanisme et l'antimodernisme fondeurs de l'auteur d'Être et temps qui expliquent sa dérive nazie.

Grâce à une critique serrée de cette pensée extrêmement ambiguë du déclin (oubli de l'être, déchéance, critique radicale de la technique) qu'il s'agit parfois de constater, voire d'accompagner, et ailleurs de combattre, Ferry et Renaut en viennent à conclure que, pour être équivoque, la tentation nazie de Heidegger n'en reste pas moins intimement liée à la tension qui anime l'œuvre même et ne trouve à se résoudre que dans un antimodernisme allergique à l'humanisme démocratique.

«Heidegger a donc développé à l'égard du nazisme une interprétation non intégralement univoque, partagée entre la tentation de voir dans la révolution nationale-socialiste le moment d'un accomplissement postmoderne de la modernité et celle d'y apercevoir la démarche antimoderne d'une humanité renouant, contre le déclin de l'Europe, avec le grand passé grec.»

D'une manière ou de l'autre, le fait demeure qu'il fut compromis avec l'infamie et que sa pensée ne contredit pas son engagement: «[...] si la question de l'engagement politique d'un penseur ne saurait assurément être entièrement réglée sur le terrain de sa philosophie, ce serait rendre de façon bien ambiguë hommage à cette dernière que de ne lui imputer a priori aucune responsabilité dans des choix aussi essentiels et aussi aigus que ceux dont il s'est agi ici.»

Puissant éloge d'un humanisme inspiré, entre autres, par le Sartre de L'existentialisme est un humanisme («le propre de l'homme est de ne pas avoir de propre, la définition de l'homme est de ne pas avoir de définition, son essence est de ne pas avoir d'essence») et opposé à la thèse ignoble et farfelue qui veut que «le nazisme [soit] un humanisme» (Philippe Lacoue-Labarthe), Heidegger et les modernes est un modèle de lucidité philosophique.

HEIDEGGER

ET LES MODERNES

Luc Ferry et Alain Renaut Le Livre de poche Paris, 2001, 192 pages

Dominique et compagnie félicite Christiane Duchesne lauréate du Prix littéraire du Gouverneur général 2001 Catégorie littérature jeunesse texte



Christiane Duchesne

Jomusch et le troll des cuisines



dominiqueetcie@editionsheritage.com

Collaboration spéciale Hervé Sériex

NOUVELLE ÉCONOMIE

NOUVEAUX ENJEUX DE FORMATION

Collaboration spéciale Hervé Sériex

IQ COLLECTIF • FGA

COLLECTION COLLECTIF IQ 136 PAGES 24,95 \$



ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

L'AU-DELÀ

sens de la vie, raison d'être, hasard, destin, existence de Dieu, de l'âme, des esprits et des anges.

www.laudela.com



Paul Chanel Malenfant

LAURÉAT Prix du Gouverneur général



ÉDITIONS DU NOROÎT 30 ans de poésie

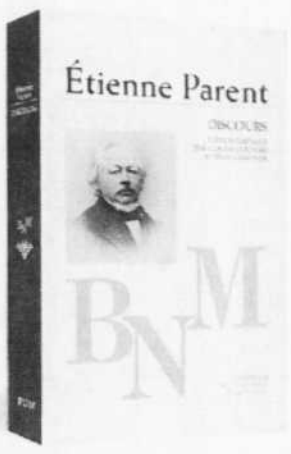
Des ombres portées 15⁹⁵

lenoroit.multimania.com

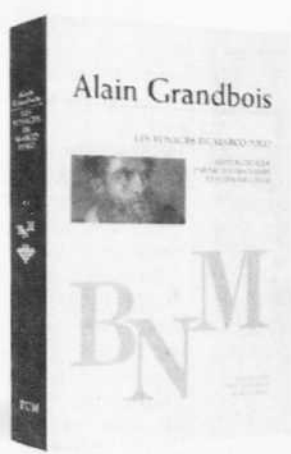
Les Presses de l'Université de Montréal

www.pum.umontreal.ca

Stand 147 (Fides)



Discours d'Étienne Parent
50,00\$



Les voyages de Marco Polo
40,00\$



Le sourire d'Anton
24,95\$



L'absence du maître
29,95\$



Pour un nouvel art de vivre
Broché : 24,95\$ Relié : 39,95\$



Séduire par les mots
34,95\$



Faire dire
24,95\$



Pièces d'identité
24,95\$



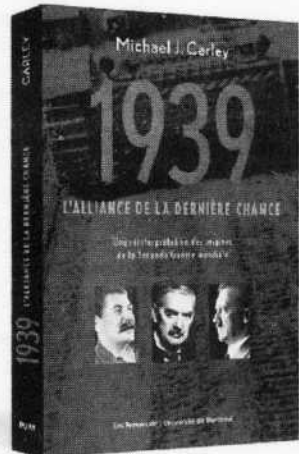
Éloge du flou
29,95\$



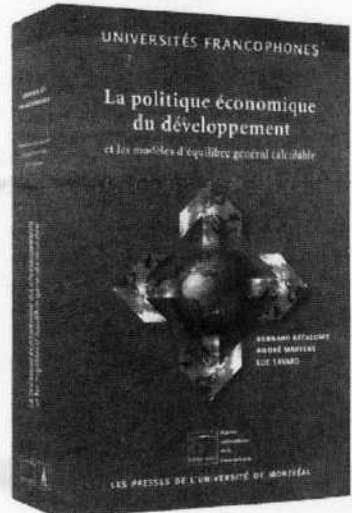
Le système politique américain
34,95\$

Nouvelles parutions

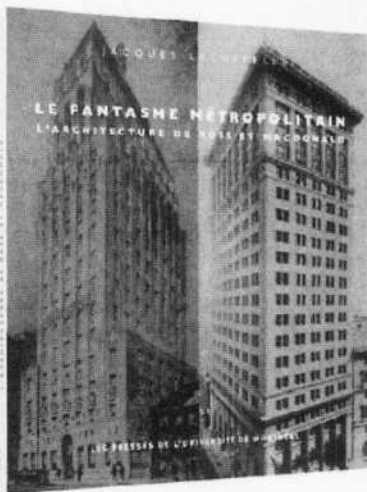
Université  de Montréal



1939. L'alliance de la dernière chance
34,95\$



La politique économique du développement
49,95\$



Le fantôme métropolitain
39,95\$



Qui a peur de l'État?
24,95\$

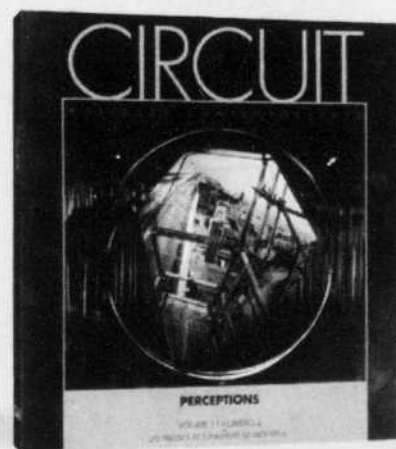


Gérer l'environnement
24,95\$

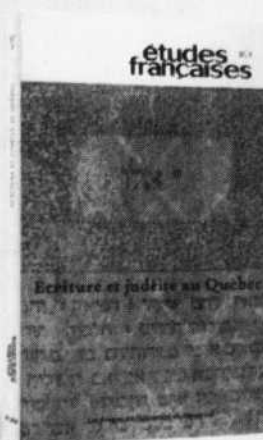
Revue



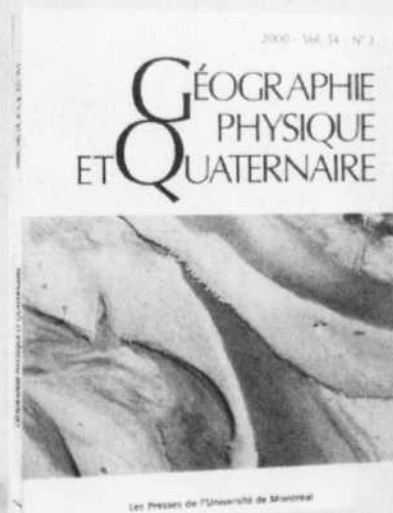
Criminologie
15,00\$



Circuit
Musiques contemporaines
18,00\$



Études françaises
12,00\$



Géographie physique et Quaternaire
20,00\$



Sociologie et sociétés
22,00\$



Meta
Journal des traducteurs
21,00\$

LIVRES

LIVRES JEUNESSE

L'homme qui faisait parler les images

L'auteur-illustrateur belge Mario Ramos vient de remporter le 15^e prix Québec/Wallonie-Bruxelles de la littérature jeunesse (décerné dans le cadre du Salon du livre de Montréal) avec son album, *Le roi est occupé*, publié chez Pastel. Un album qui nous révèle de manière amusante les dessous de la royauté.

CAROLE TREMBLAY

«Moi, ce qui m'intéresse dans le dessin, c'est de raconter une histoire, annonce d'emblée Mario Ramos, le lauréat du 15^e prix Québec/Wallonie-Bruxelles, de passage à Montréal pour le Salon du livre. Je crois qu'on peut très bien raconter avec les images.»

C'est ce qui explique pourquoi, après des études en communication graphique, Mario Ramos, devenu dessinateur pour la presse et la publicité, a senti le besoin d'ouvrir son travail vers d'autres horizons.

«À partir d'un moment, je me suis dit que je faisais ce boulot parce que j'avais envie de raconter certaines choses et, avec la publicité, je ne pouvais raconter ce que j'avais envie. C'était mon style, mais ce n'était pas mes idées. C'est comme ça que je me suis tourné vers le livre pour enfants.»

En 1992, il entre chez l'éditeur Pastel comme illustrateur. D'abord, il met ses pincesaux au service des textes de Rascal, puis rapidement, l'envie de raconter ses propres histoires le pousse à créer des albums en solo. En 1995 paraît donc son premier ou-

vrage, *Le monde à l'envers*, l'histoire d'une petite souris qui ne se sent pas bien dans le monde tel qu'il est.

C'est le coup de cœur pour le médium. Depuis, une quinzaine de titres signés Ramos sont parus, toujours chez Pastel, un éditeur avec qui il a désormais établi un lien de confiance.

L'ouvrage primé par le prix Québec/Wallonie-Bruxelles, *Le roi est occupé*, est un livre animé qui procède à la manière des livres dont vous êtes le héros. Dès l'amorce, on y invite le lecteur à faire preuve de courage et de détermination, afin de débarrasser le roi dans son château pour lui faire part des problèmes qui sévissent dans son royaume. Le roi est occupé, répondent les gardes. Oui, mais à quoi? De page en page, de passage secret en secret, de salle en salle, le lecteur soulève des rabats et fouille le château de fond en comble jusqu'à ce qu'il découvre le roi sur son trône. Mais ce trône n'est pas celui qu'on pense...

L'idée, toute simple est d'une efficacité remarquable. C'est d'ailleurs la marque de commerce de cet auteur-illustrateur pour qui l'idée est à la base de tout. «Je pars de l'idée. Contrairement à un tableau, dans un livre, il y a une idée. S'il n'y a pas d'idée, il manque l'essentiel.»

Au départ, il brouillonne, il crayonne, puis il épure, élaguant, nettoyant les scories et gommant tout ce qui est inutile, simplifiant l'idée jusqu'à ce qu'elle atteigne le degré de pureté qui lui convient. «Plus je travaille, plus je simplifie», résume-t-il. C'est un long et lent processus. C'est ce qui explique que ses albums peuvent prendre jusqu'à six mois pour être mis au point.

Il faut dire que ses pincesaux et ses tubes d'acrylique ne servent pas qu'à ça. L'illustrateur continue à faire des dessins



Mario Ramos

SOURCE PASTEL

pour les journaux et des affiches à caractère culturel.

Même s'ils sont très épurés, les albums de Mario Ramos ne sont pas austères pour autant. Au contraire, l'auteur-illustrateur, qui se définit comme un optimiste désespéré, ne peut concevoir une histoire sans humour.

«En disant les choses avec humour et en utilisant les animaux qui ont des attitudes humaines, tu instaures une distance et le lecteur entre beaucoup plus facilement dans l'histoire. Tu peux donc le toucher encore plus fort.»

Dire des choses, donc, est une préoccupation au cœur de son travail. «Avec les enfants, tu peux parler de tout. Tu peux parler de la guerre, de la mort, du fait d'être mal dans le monde. Tu peux aller très loin dans l'anxiété, à condition d'en sortir.»

C'est pourquoi il croit au happy end qui, pour lui, est une façon constructive de conclure une histoire. «Avec les petits, il est important de laisser la porte ouverte à la fois à l'imagination et à l'espoir.»

Profil d'une maison

Pastel, le fidèle éditeur de Mario Ramos, est la branche belge de la très fameuse maison parisienne, L'École des loisirs. Cette «succursale» de la maison mère a entière latitude en matière éditoriale. On y publie une quarantaine de titres par an, dont 32 créations. Les huit autres titres proviennent de l'achat de droits à l'étranger, principalement dans le monde anglo-saxon. La maison pratique une politique d'auteur qui offre une grande liberté d'action à ses créateurs. Aucune pression n'est exercée quant au contenu, aux ventes ou encore au rythme de production. Il y a toujours des livres qui se vendent moins, d'autres qui se vendent plus, mais l'éditeur ne fait pas d'histo-

ire avec ça, raconte Mario Ramos. Il est aussi content d'avoir fait ces livres-là. Il comprend qu'ils sont aussi importants. Ce n'est pas parce qu'ils en vendent peu, qu'ils sont moins bien. En résumé, ils prennent le livre pour enfants au sérieux, dit l'auteur de *Le roi est occupé*.

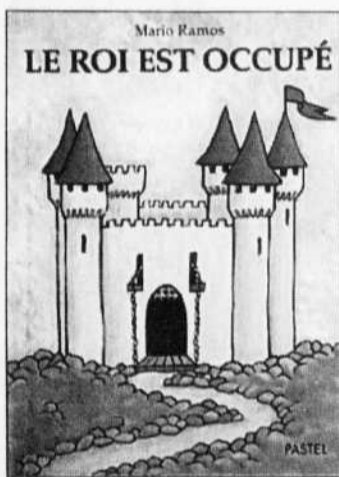
L'écurie Pastel, bien traitée et bien rodée, ne laisse cependant pas beaucoup de place aux petits nouveaux.

«Je crois qu'en 14 ans, et malgré tout ce qu'on reçoit, on n'a découvert que deux auteurs grâce à des manuscrits, confie Chantal Léonard, assistante à l'édition. Et puis, il faut bien que nos créateurs mangent», semble-t-elle s'excuser pour justifier la fidélité de la maison.

C. T.

LE ROI EST OCCUPÉ

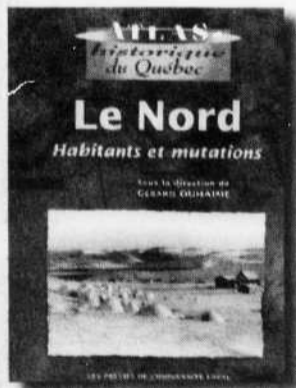
Texte et illustrations de Mario Ramos
Pastel
Bruxelles, 2001, 20 pages



LE NORD

HABITANTS ET MUTATIONS

Sous la direction de Gérard Duhaime



Au XIX^e siècle, la politique colonisatrice fait du Nord de Montréal le Nord à conquérir; au tournant du siècle suivant, cette frontière est transportée en Abitibi, en Gaspésie et au Saguenay-Lac-Saint-Jean; dans les années cinquante elle est encore repoussée dans la vastitude du pays du fer; cette frontière s'étend maintenant aux franges de la péninsule du

Québec-Labrador, dans la région de la baie James et au nord du 55^e parallèle. Les populations autochtones du Nord-du-Québec ont traversé ces époques en marquant le territoire de leur présence, en voyageant à l'intérieur des terres ou le long des côtes, y tirant leur subsistance et les produits qu'ils échangent avec les Blancs et, progressivement, en devenant les acteurs d'une des plus fascinantes tranches de l'histoire du Québec.

Coédition Le groupe d'études nuit et circumpolaire
2-7637-7804-6
240 pages, 59 \$

Dans la collection
ATLAS
Historique
du Québec

PUL-IQRC

Tél. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3303
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

Lucie Bégin, André Tchokogué et Hugues Boisvert

Lucie Bégin,
André Tchokogué
et Hugues Boisvert

Pour un déploiement stratégique du commerce électronique



Améliorez vos pratiques par des tactiques originales!

IQ Collection Les communicateurs

COLLECTION
LES COMMUNICATEURS
174 PAGES 24,95 \$IQ
ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Un doublé pour Dominique Demers

GINETTE GUINDON

Décidément, elle écrit à un rythme effréné, la présidente d'honneur du Salon du livre de Montréal. Trop, diront certains auteurs envieux de son succès: 100 000 exemplaires vendus de la série *Marie-Tempête*, cumul de prix littéraires, palme des clubs de lecture Livromagie de Communication-Jeunesse. Les enfants, eux, ne se plaindront pas de cette production imposante qui leur permet de lire régulièrement leur auteure préférée. Avec ses deux derniers titres qui paraissent en même temps, Dominique Demers ne fera pas de jaloux car les jeunes lecteurs pourront lire la suite de la populaire série *Charlotte* et les plus vieux découvriront une nouvelle héroïne, Fanny Dubois.

Mon titre favori, *Une drôle de ministre*, raconte l'échange malencontreux du sac en poils d'éléphant de mademoiselle Charlotte avec celui du premier ministre. Quelle idée aussi d'avoir un sac identique à celui de cette bonne vieille dame... un peu magicienne. La méprise est de taille et l'histoire aussi! Car mademoiselle Charlotte ne fait rien à moitié. Encore une fois, les enfants applaudiront aux bons tours des anciennes maîtresse d'école, bibliothécaire et factrice. Cette fois-ci, la politicienne souhaite substituer la nouvelle politique d'éducation des enfants rigide et terriblement inhumaine contre la sienne, tellement plus amusante, où il est écrit que les enfants doivent absolument apprendre à faire des bulles avec leur gomme à mâcher avant la fin de leur sixième année.

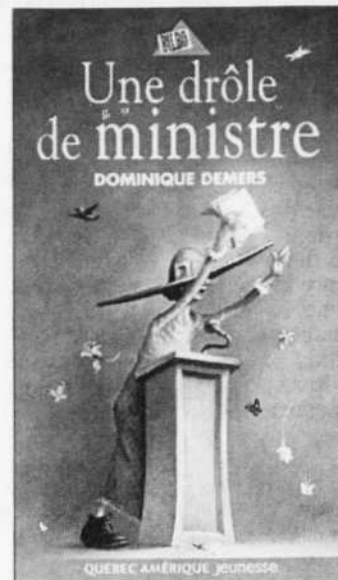
Qu'il est également très important qu'ils apprennent à courir plus vite que le vent, à fabriquer des cerfs-volants, à voyager dans des livres drôles ou effrayants, à élever des animaux exotiques, à inventer des mets extravagants... Vous imaginez bien l'étonnement de mademoiselle Charlotte lorsqu'elle apprend que Gustave-Aurèle, le fils du premier ministre, n'est même pas consulté quand il s'agit pourtant d'une politique d'éducation des enfants. «Gustave-Aurèle trouvait que mademoiselle Charlotte avait un peu raison. Il aurait d'ailleurs été ravi de pouvoir donner son avis. Mais le fils du premier ministre devinait bien que son père ne l'estimerait pas assez bon pour ça.»

Voilà pourquoi les enfants aiment tant Demers. Ils sont de petits rois dans ses livres, ils ont voix au chapitre, ils peuvent rêver, ils sont quelqu'un. Le thème de la politique est pratiquement absent de la littérature d'enfance. Ce court roman n'est qu'un prétexte pour mettre en scène un fabuleux personnage affublé d'un nouveau métier, mais celui de premier ministre provoque des situations drôles et surprenantes tout en présentant parfois des travers liés à ce rôle honorable dont Pierre Accoce et Pierre Rentechnick ont traité dans *Ces malades qui nous gouvernent*.

En effet, Roger Rabajoie (c'est le nom du premier ministre) travaille fort. Très fort. Tellement fort qu'il souffre de tension, d'indigestions, de palpitations, d'infections et autres indispositions. Les ministres d'Éducation du monde entier devraient lire ce court roman pour être convaincus de l'idée toute simple que des élèves heureux travaillent mieux. Les amoureux de mademoiselle Charlotte se réjouiront de la voir au grand écran dans une adaptation intitulée *La Mystérieuse Mademoiselle C.* qui sera diffusée en mars 2002. Chut, ne le répétez pas trop fort; mars 2002, c'est dans un siècle pour les enfants.

Mise au ban

Les adolescents, eux, ne sont pas en reste puisque Demers a imaginé une autre héroïne taillée à leur mesure. Fanny Dubois essaie de s'adapter à sa nouvelle école avec acharnement, mais Maryse Gagnon et sa gang lui en font voir de toutes les couleurs. Bouc émissaire, Fanny écope des inscriptions «rejet» ou «pute» sur sa case, est privée d'un bon stylo pour ses examens,



s'assoit sur une portion brûlante à la cafétéria, trouve son costume de gym aux objets perdus, mouillé et puant; bref, on lui empoisonne la vie.

Heureusement pour elle, la pièce de théâtre qu'on monte à l'école, l'amitié de Benoit, un ado homosexuel tout en nuances, et surtout l'amour du beau Gabriel sauvent Fanny d'une année scolaire qui aurait pu être désastreuse. Le journal intime de la jeune fille avec sa chatte morte et la correspondance sur Internet avec un inconnu qui s'avère être Gabriel ajoutent un élément intéressant au récit. La comparaison entre la relation amoureuse remplie d'ambiguïtés de Fanny et de Gabriel et le rendez-vous manqué avec l'ami de la pièce *Cyrano de Bergerac* est source d'un romantisme que les lecteurs et surtout les lectrices apprécieront sûrement.

L'intertextualité réussit bien à Demers, qui faisait lire *Le Héron bleu* à la touchante Marie-Lune de sa série *Marie-Tempête*. Cette fois-ci, *Ta voix dans la nuit* fait référence à la voix de *Cyrano* soufflant les répliques à Christian, mais la souplesse du vers et la richesse du vocabulaire d'Edmond Rostand manquent à Demers. Ses phrases courtes et les nombreux anglicismes du langage des adolescents appauvrissent l'écriture habituelle de l'auteure et son sens du récit s'en trouve même un peu terni. Cependant, ses personnages rejoindront la grande majorité des jeunes, qui s'y reconnaîtront avec plaisir.

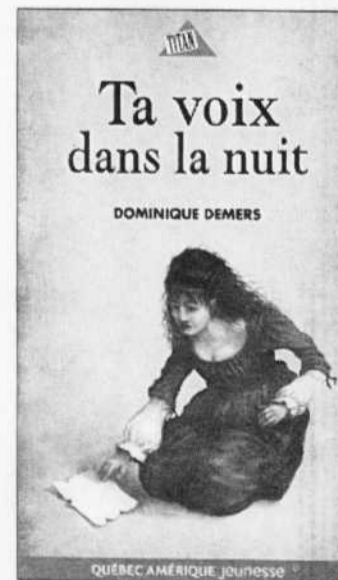
Et comme le dit le mot de la présidente d'honneur dans le document officiel du Salon du livre de Montréal: «Parce que les livres, c'est comme l'amour. Ceux qui disent ne pas aimer lire n'ont tout simplement pas encore trouvé l'âme sœur.» Attention: plusieurs jeunes risquent de trouver l'âme sœur dans les derniers titres de Demers.

UNE DRÔLE DE MINISTRE

Dominique Demers
Québec Amérique jeunesse,
collection «Bilbo»
Montréal, 2001, 128 pages

TA VOIX DANS LA NUIT

Dominique Demers
Québec Amérique jeunesse,
collection «Titan»
Montréal, 2001, 217 pages



À la découverte du 9^e art...
www.lesitebd.com

LIVRES

BANDES DESSINÉES

De la musique avant toute chose

Pour Edmond Baudoin, tout livre ressemble à une chanson ou à une symphonie

DENIS LORD

Si Edmond Baudoin est l'auteur d'une quarantaine de livres, bandes dessinées, illustrations pour Le Clézio, Lautréamont ou Jean Genet, s'il enseigne depuis deux ans à l'Université du Québec à Hull, il demeure peu connu au Québec. C'est fatal: en France même, où Baudoin est né en 1942, à Nice, ses récits graphiques, en raison sans doute de leur caractère intimiste, d'un dessin en noir et blanc à mille lieues des standards de la bédé, demeurent le fait d'un public admiratif mais restreint.

Du réel à l'inventé

L'autobiographie, même avec ses jeux de masques, occupe chez l'auteur une part prédominante. Citons *Eloge de la poussière* (L'Association) ou encore *Mat* (Seuil). Et même lorsqu'il s'essaie à la fiction, la frontière entre celle-ci et l'autobiographie demeure poreuse, comme le fait remarquer Philippe Sohet dans ses riches *Entretiens avec Edmond Baudoin*, parus chez Mosquito en janvier dernier. C'est le cas des *Quatre Fleuves*, une bédé policière réalisée conjointement avec la romancière Fred Vargas (*Debout les morts*, *L'Homme à l'envers...*).

Au départ, le récit se situe pourtant aux antipodes de la vie des coauteurs. En banlieue de Paris, deux jeunes braquent un vieil homme. Mais leur butin leur attire plus d'ennuis que de richesse, la victime ayant davantage l'âme d'un rapace que d'une proie. Sur cette trame de fond se greffe le portrait d'une famille dysfonctionnelle, quatre frères demeurant avec leur père qui, avec des capsules et des canettes de bière, travaille à recréer la fontaine des Quatre-Fleuves érigée par Le Bernin à Rome au XVII^e siècle.

Malgré son caractère fictif, cette œuvre, commandée de Viviane Hamy pour fêter le dixième anniversaire de sa maison d'édition, s'avère riche de liens avec la trajectoire des coauteurs (il est vrai que Vargas a été la compagne de Baudoin et qu'ils ont eu un enfant ensemble). «Il y a quelque chose de notre communauté», dit Baudoin, mais il faut déplacer les personnages. Le vieux sculpteur, c'est peut-être une dame, Fred. Comme lui, j'ai quatre enfants, et il y en a un que j'ai adopté. Et je me suis représenté sous les traits du commissaire Adamsberg même si je ne m'y reconnais pas.» De si nombreux liens plus ou moins conscients relient la vie des auteurs à celle des personnages que lorsqu'il a eu fini de lire le scénario, Baudoin a demandé à Fred Vargas si elle se rendait compte de ce qu'elle avait fait.

Scénarisé de manière atypique par Vargas — elle a donné à Baudoin 120 pages de dialogues sans description —, *Les Quatre Fleuves* rassemble une gamme étendue de procédés narratifs. Des pages sans texte alternent avec des dialogues sans dessins, les voix off se font parfois hors cadre. En France, rappelle Baudoin, plusieurs critiques ont applaudi aux inventions graphiques des *Quatre Fleuves*. «C'était un jeu cérébral de traiter la totalité de ce texte, et je me trouvais dans une situation où il fallait inventer, devant des obligations de trouvailles. Quelquefois, quand ça me semblait possible et musical, je n'ai mis que les dialogues. Le dessin aurait pu être de trop. Il faut laisser le lecteur écouter. Je me pose toujours la question de la musique quand je fais de la bande dessinée. Tout livre ressemble à une chanson ou à une symphonie.»

La passion du dessin

Venu à la bédé au début de la trentaine, Baudoin est avant tout un dessinateur passionné. Il ne dessine pas pour faire des livres, mais il le fait de mani-



Edmond Baudoin sous les traits du commissaire Adamsberg dans *Les Quatre fleuves*.

re constante et assidue. En Afrique ou au Québec, près des lacs gelés, avec des gants, il a toujours du papier et de quoi le marquer. «Si j'allais en prison pour 10 ou 15 ans, ce sont les seules choses qui me manqueraient. Un jour, peut-être, ma main tremblera, mon œil sera moins bon. Si j'en ai conscience, j'irai aux lacs les mains dans les poches. La vie, c'est comme un chemin, il y a parfois de l'herbe, parfois des cailloux qui font mal, il y a des endroits où on voudrait s'arrêter mais on ne le fait pas. Il n'y a pas d'arrivée. Le dessin, c'est pareil, il n'y a pas de but, il n'y a pas de chef-d'œuvre. Mes livres sont toujours des brouillons de choses à venir, qui seront elles-mêmes des brouillons.»

Chez l'auteur, qui travaille essentiellement au pinceau, le thème de la musique revient constamment. Celui de la danse aussi qui, dit-il, lui a appris à s'exprimer. «C'est très important, même à l'intérieur des cases. J'y vais tout en finesse pour transmettre le tremblement de ma vie, et ensuite j'écrase le pinceau sur la feuille et la violence passe. Elle est nécessaire dans la création, la violence de vivre, de chanter. Je me sers aussi du correcteur [un ruban pour corriger les fautes de frappe], c'est un instrument fabuleux, parce que mon trait est tellement libre qu'il est parfois trop lyrique, alors ce ruban laisse une trace froide, mécanique, qui fait des notes différentes.»

Bien qu'il ne croie pas à l'enseignement de la littérature ou du dessin, Baudoin donne depuis deux ans des cours de bande dessinée à l'Université du Québec à Hull. «Mon rapport avec mes étudiants, précise-t-il, c'est de leur faire trouver leur musique à eux. En fait, je leur enseigne qu'il n'y a pas de règles! J'ai toujours peur que deux types bien habillés entrent dans la classe et me disent: "On vous a démasqué, c'est fini!"»

Baudoin sera présent au Salon du livre de Montréal le samedi 17 novembre. Le 16 s'ouvre une exposition collective intitulée *Ligne fragile*, à laquelle il participe en compagnie de François Ayroles, Matthieu Blanchin et Jean-Pierre Duffour. Le lieu: F.52, au 4826 de la rue Saint-Denis à Montréal.

LES QUATRE FLEUVES

Texte de Fred Vargas
Illustrations d'Edmond Baudoin
Viviane Hamy,
collection «Chemins nocturnes»
Paris, 2000, 224 pages

SOCIÉTÉ

Pour vous, les adolescents

Un dictionnaire de la santé du corps et du cœur

RENÉE ROWAN

Médecin, psychothérapeute et, pour ceux qui l'ignoraient, fille de la grande Françoise, Catherine Dolto a attrapé au vol une idée de Colline Faure-Poirée et a réuni autour d'elle des adultes de confiance, des psychologues, des psychanalystes, des médecins, pour s'adresser directement aux adolescents dans une langue très personnelle, très humaine.

Ce passage de la vie, celui de l'adolescence, est une période particulièrement «complexe et difficile»: pour certains, c'est la période des interrogations, des remises en question, des peurs, des bonheurs, des angoisses, des satisfactions, des grandes joies, des grandes peines. Les ados ont leur monde à part, leur langage à eux, ils sont susceptibles, vulnérables. Comment leur parler? «Il y a les mots qui blessent, mais aussi ceux qui nomment, qui réparent et qui soignent», note Mme Dolto.

Pour eux donc, voici un dictionnaire de santé, la santé du



corps, la santé du cœur, la santé de l'âme, un dictionnaire qui s'inscrit pour objectif de faire circuler les informations, les interrogations, les émotions. Ceux et celles qui ont participé à cet ouvrage mettent des mots sur tout: l'amour, la tendresse, la sexualité, la communication, le mal à la vie, l'anorexie, la boulimie, les idées noires, les drogues, les peurs, les violences, se mieux

connaître... tous les maux de la vie, quoi!

Un livre de référence, un guide, un compagnon de voyage, celui de la traversée de l'adolescence, des adultes qui, forts de leur expérience mais sur un ton très personnel, «donnent des pistes, des bons trucs, parlent [aux adolescents] des dangers, des pièges rencontrés dans cette période de mue passionnante. Ils [leur] disent que l'adolescence, c'est un peu comme une deuxième naissance, qu'il s'agit de se mettre au monde soi-même tel que l'on est vraiment et pas forcément tel que [leurs] parents [le] souhaiteraient.»

En tant qu'adulte, j'ai beaucoup apprécié cet ouvrage dont les textes sont clairs, informatifs, sans détours. Qu'en penseront les adolescents, comment s'identifieront-ils à ces propos? Cela reste à vérifier.

DICO ADO

Sous la direction de Catherine Dolto
Éditions Gallimard Jeunesse
Paris, 2001, 514 pages

LES AUTEURS DES ÉDITIONS LOGIQUES VOUS ATTENDENT!

- | | | |
|---|---|--|
| <p>CAROL ALLAIN
<i>Enfant-roi, parents en désarroi</i>
Dimanche 18, de 15 h à 17 h</p> | <p>BRUNO GUGLIELMINETTI
<i>Les 1000 meilleurs sites en français de la planète</i>
Samedi 17, de 19 h à 21 h
Dimanche 18, de 15 h à 17 h</p> | <p>DENIS MONETTE
<i>Le rejeton</i>
Samedi 17, de 13 h à 16 h
et de 19 h à 21 h
Dimanche 18, de 13 h à 16 h
et de 19 h à 21 h</p> |
| <p>LUC BERNUY
<i>L'Intracostal</i>
Samedi 17, de 17 h à 19 h
Dimanche 18, de 16 h à 18 h</p> | <p>FRANÇOIS HUDON
<i>Le parc Jarry de Montréal</i>
Samedi 17, de 17 h à 19 h</p> | <p>ROBERT PARTHENAIS
<i>Maîtriser son endettement</i>
Samedi 17, de 15 h à 17 h
Dimanche 18, de 13 h à 15 h</p> |
| <p>NOHA BITAR
<i>La fine cuisine libanaise</i>
Samedi 17, de 13 h à 15 h
Dimanche 18, de 11 h à 13 h</p> | <p>ROLAND LECLERC
<i>Agenda</i>
<i>Le Jour du Seigneur 2002</i>
Dimanche 18, de 13 h à 15 h</p> | <p>GUY SAMSON
<i>Guide de la photo numérique</i>
Samedi 17, de 15 h à 17 h
Dimanche 18, de 17 h à 19 h</p> |
| <p>BLANCHE-NEIGE
<i>L'art de vivre en santé</i>
Samedi 17, de 13 h à 15 h</p> | <p>YVON LEGAULT
<i>Devenez le meilleur putter de la planète</i>
Vendredi 16, de 17 h à 19 h
Dimanche 18, de 19 h à 21 h</p> | <p>CÉLINE SÉGUIN
<i>365 activités avec votre enfant</i>
Samedi 17, de 11 h à 13 h</p> |
| <p>YOLANDE BUYSE
<i>Se nourrir pour être en forme</i>
Vendredi 16, de 19 h à 21 h
Samedi 17, de 11 h à 13 h
Lundi 19, de 13 h à 15 h</p> | <p>MOINEAU
<i>Le semeur d'étoiles</i>
Samedi 17, de 16 h à 18 h
et de 19 h à 21 h
Dimanche 18, de 17 h à 20 h
Lundi 19, de 13 h à 16 h
et de 19 h à 21 h</p> | <p>ÉRIK VAN HOUTTE
<i>La famille Van Houtte</i>
<i>L'histoire d'un bon café</i>
Samedi 17, de 11 h à 13 h
Dimanche 18, de 11 h à 13 h</p> |
| <p>COLETTE DUMAIS
<i>Meilleur menu, meilleure humeur</i>
Dimanche 18, de 11 h à 13 h</p> | <p>1000 LIVRES À ADAPTER
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL s-tourd 407</p> | |

Les Éditions LOGIQUES
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

Venez rencontrer au stand Gallimard du Salon du livre de Montréal



Atiq Rahimi

auteur de *Terre et cendres*
P.O.L
le samedi 17 novembre de 15h à 16h
le dimanche 18 novembre de 14h à 15h



François Barceló

auteur de *L'ennui est une femme à barbe*
Série Noire
le samedi 17 novembre de 12h à 13h
le dimanche 18 novembre de 14h à 15h

P.O.L / Gallimard

Argument

Politique, société et histoire

Dans ce numéro
Sous la direction de Daniel Jacques

Gérald Allard
« Il m'arrive (...) de conclure que les catastrophistes ne sont pas assez pessimistes. Ils dessinent un avenir noir pour nous faire croire que le présent, ou du moins le passé, est, ou a été, rose. Cela est faux. Le problème de l'homme, le mal de l'homme est co-éternel à l'homme. »

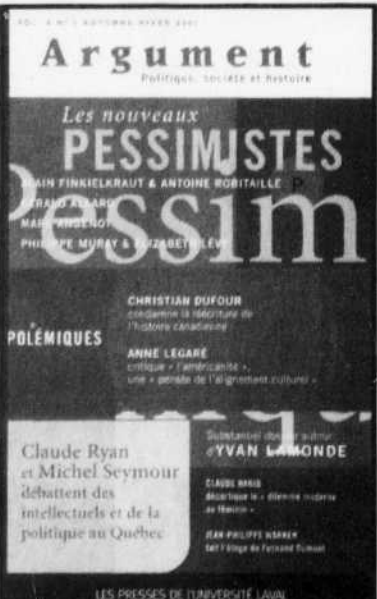
Philippe Muray
« Il me semble, d'une certaine façon, que Houellebecq est encore très optimiste. La manière qu'on a eue de s'obnubiler sur la conclusion "utopique" de son roman, à base de révolution biotechnologique, (...) indique que l'humanité ne se rend même pas compte que sa propre métamorphose a déjà eu lieu et que la biotechnologie ne sera que la censure sur le gâteau d'une catastrophe déjà accomplie. »

Alain Finkelkraut
« Gardons-nous (...) de procéder à une onwélisation de notre présent! C'est-à-dire d'oublier, au sein même de la catastrophe, les moments de vie, de bonheur, que nous pouvons ressentir. Parce que cela serait nous mentir à nous-mêmes. »

Claude Habib
« Amour ou autonomie, peut-on avoir l'un et l'autre? Féminité, au sens de l'éternel féminin, ou féminisme: doit-on choisir? »

Christian Dufour
Sur la série télévisée: « Le Canada, une histoire populaire »
« L'omission de la Proclamation royale n'était que le point de l'iceberg: une désinformation d'autant plus pernicieuse qu'elle était camouflée sous les bons sentiments humanitaires. »

Claude Ryan
« Il est facile de soutenir (...) que les Québécois devraient oublier le dossier constitutionnel et passer aux vraies affaires. Mais la tension qui persiste à cet égard entre le courant bleu et le courant rouge est le reflet de sentiments profondément ancrés dans la culture politique québécoise. »



Volume 4, numéro 1
ISSN 1481-3971
196 pages - 12 \$

«L'excellente indispensable, instructive et provocante revue Argument.»
Michel Venne, *Le Devoir* 31 octobre 2000

PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 - Telec. (418) 656-3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

LIVRES
DICTIONNAIRE

Le Grand Robert de a à zzz

Il fait six livres bien coffrés dans son costume pleine toile Comtesse rouge. Le plus nouveau de sa race, il peut vous débiter un véritable empire des sens avec 80 000 des mots qu'il connaît, et sa culture puise aussi bien au Moyen Âge qu'à notre ère. Son nom? Robert le Grand. Ou plutôt *Le Grand Robert*, car il y a une nuance, le genre de nuances qu'explique ce dictionnaire où les exemples le disputent aux citations, pour une bonne compréhension de la langue française dont certains mots sont les meilleurs voyageurs de tous les temps.

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Comme pour faire l'essai du produit qu'il fabrique, la conversation avec un éditeur de dictionnaires plonge allégrement au cœur d'une langue moulée par ses nombreuses incursions à travers les cultures et les époques. Et même en s'y perdant un peu parmi les signifiants, le métalangage et les périphrases synonymiques, toute la richesse du mode d'expression se révèle par le choix des mots utilisés.

Pierre Varrot, directeur de la maison parisienne Les Dictionnaires Le Robert, était à Montréal la semaine dernière pour présenter l'édition 2001 du *Grand Robert de la langue française*. «Les dictionnaires sont un peu les miroirs d'une époque. Au XVII^e siècle, lorsqu'ils sont apparus en français, on y présentait la langue comme il fallait la parler. Maintenant, nos dictionnaires se veulent moins coincés, la décrivant comme elle est, comme elle vit dans les communautés.»

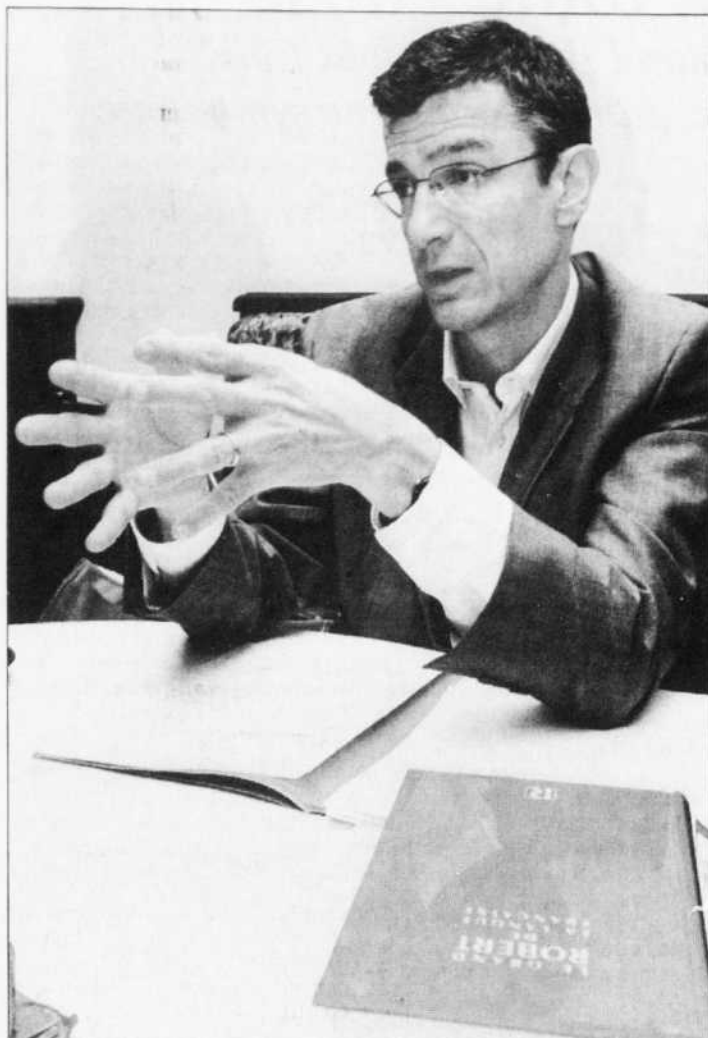
«Au fil de ses quelque 13 500 pages, *Le Grand Robert* contient des entrées provenant de la Belgique jusqu'à la Suisse, en passant par le Québec et les régions françaises. La maison est notamment très sensible à la féminisation des professions, telles professeur, auteure et docteure, entre autres. «Le Québec est très en avance à ce chapitre par rapport à une France ringarde, poursuit le directeur. Le Monde, par exemple, reprend constamment des expressions qui circulent chez vous. Ça choque dans l'Hexagone, mais ça permet d'illustrer le fait qu'aujourd'hui, les femmes prennent du pouvoir.»

«À plus, cher accro La langue évolue, laissant certaines insertions tomber en désuétude tout en préconisant de nouveaux usages qui collent à leur époque. «Il y a une musicalité de la phrase qui peut être transformée par l'évolution de la grammaire des mots», dit Pierre Varrot. Jusqu'aux familiarités qui donnent dans les «accro», «comme d'hab», «à plus», «P.Q.» ou «rapido», et qui se retrouvent dans le nouveau-né. Mais cela n'appelle-t-il pas un certain cadre défini par lequel communiquer pour bien se comprendre? «C'est là un paradoxe fécond. Nous possédons tous un stock de mots avec un sens commun, bien qu'avec une histoire et un bagage différents. Il faut que le langage soit imparfait, c'est pour ça qu'il évolue. Et tout le monde en est partiellement responsable.»

L'édition précédente du *Grand Robert* remonte à 1985; pendant 15 ans, donc, quelques linguistes se sont affairés, telles de laborieuses fourmis, à épulcher les sources médiatiques et littéraires afin de dénicher la moindre nouveauté ou tel autre sens à un mot existant. Cela dit, on a beau travailler pour une maison d'édition de grands dictionnaires, on aime bien lire aussi pour le plaisir. Mais une sorte de déformation professionnelle guette toujours. «Tous les lexicographes vous le diront: à un moment donné, il devient presque impossible de lire un livre sans un crayon à la main, sans chercher les coquilles ou relever un usage nouveau, explique M. Varrot. Ça devient insupportable et plusieurs cessent alors ce type de lecture pendant un certain temps. Il faut arriver à se débarrasser de cette attitude, et c'est très difficile.»

«Le mot dans son bain Pour quoi se lancer dans une telle aventure à l'ère des cédéroms et de la technologie? «L'électronique n'est pas contre le papier mais vient le compléter, explique le directeur. Nous avons besoin des deux supports, qui offrent des niveaux différents de lecture. Bien sûr, une simple touche sur l'ordinateur vous permet de contrôler l'orthographe d'un mot ou d'en trouver un synonyme. En revanche, si vous voulez puiser dans les descriptions, les exemples, l'histoire des mots, c'est autre chose. Vous pouvez alors farfouiller dans les pages du *Grand Robert*, ce que ne permet pas l'électronique.»

Il faut dire qu'une fois *Le Petit Robert* terminé, une grosse partie du travail est réglée. Le reste vient mettre de la chair autour de l'os. «Il faut placer le mot dans son bain vivant pour lui donner sa vraie finesse. Un dictionnaire sans exemples est un squelette. Lorsque les lexicographes ont trouvé dans un bouquin de Pennac l'expression pile-poil, par exemple, on était contents de pouvoir en offrir une citation. Vous ratez la vie du mot si vous ne faites que sa fiche technique. On ne connaît pas une personne simplement par sa carte d'identité; il faut savoir où et comment elle vit, avec qui, de quoi elle se nourrit, avec qui elle s'associe, etc.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
«Les dictionnaires sont un peu les miroirs d'une époque», souligne Pierre Varrot, directeur de la maison parisienne Les Dictionnaires Le Robert.

Le vocabulaire des révolutions

La présentation visuelle du *Grand Robert de la langue française* a fait l'objet de nombreuses simulations pour un maximum d'efficacité et, bien entendu, un minimum de coûts. Afin d'arriver à insérer des entrées supplémentaires en moins d'espace, on a choisi un papier bible très fin. Ainsi, *Le Grand Robert* est passé de neuf volumes en 1985 à six pour cette troisième édition, et de 1125 \$ à... 395 \$. «Nous comptons vendre cinq fois plus d'exemplaires cette fois-ci, ce qui explique la différence de prix», dit Pierre Varrot.

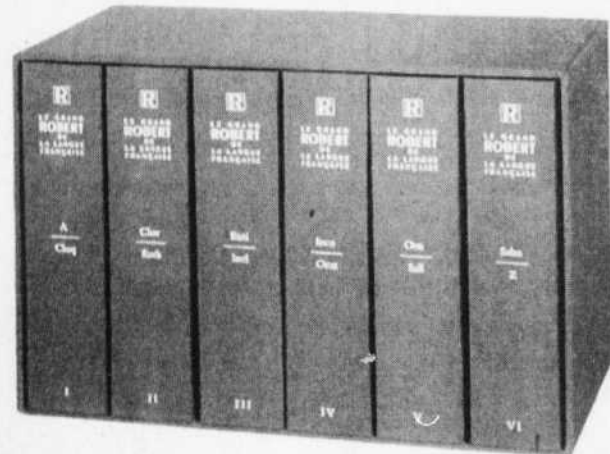
En 15 ans, 15 000 exemplaires de la dernière édition ont été écoulés et le directeur prévoit vendre 30 000 dictionnaires 2001 en un an seulement. Il est maintenant offert au détail, en librairie, contrairement à son prédécesseur qui n'était disponible que par courtage: cette vieille tradition ne tient plus aujourd'hui.

Voilà donc un volume augmenté de 4000 entrées, «mais il ne s'agit pas d'une course aux mots, prévient Pierre Varrot, parce que des mots, on pourrait en ajouter à l'infini. Ce n'est pas ça qui est important. Il faut surtout faire vivre le vocabulaire dans la société qui l'utilise.»

L'électronique et l'informatique, par exemple, fournissent leur part de mots depuis 30 ans. Les révolutions et les grands chocs de civilisation recèlent toujours le bagage nécessaire à l'introduction de nouveautés. «La Révolution française a été un moment de création très fort, poursuit-il. De même, la chute de l'URSS a apporté son lot de vocabulaire nouveau.»

Dans ce contexte, parions que l'avenir nous réserve encore bien des surprises étymologiques.

LE GRAND ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE
sous la direction d'Alain Rey
Société Les Dictionnaires Le Robert
Paris, 2001, six volumes sous coffret de 2240 pages chacun



BIOGRAPHIE

Le Proust des Américains

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a eu plusieurs biographies de Proust, dont celle de Jean-Yves Tadié, la plus imposante. Un grand nombre d'ouvrages de moindre envergure est également publié année après année, tentant de résumer la vie et l'œuvre du grand écrivain. Ouvrage modeste

pour ouvrage modeste, celui-ci, écrit par Edmund White, a le mérite de mettre en perspective l'homme et l'écrivain avec respect et justesse.

De plus en plus populaire dans le monde anglophone, redécouvert avec passion par les Américains, Proust, d'après un sondage effectué auprès d'écrivains et de critiques britanniques, est le ro-

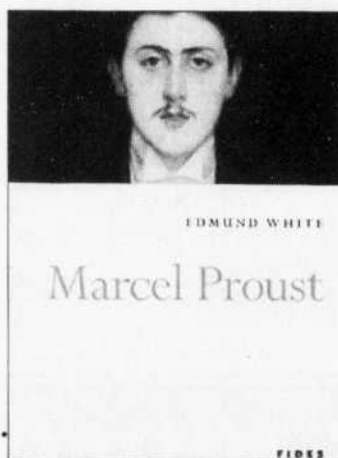
mancier du XX^e siècle qu'ils admirent le plus et celui destiné à exercer la plus forte influence sur la littérature du XXI^e siècle. Pas étonnant, dans la foulée de cette percée internationale, que l'Américain Edmund White, à qui on devait une biographie sur Jean Genet, se penche sur le cas Proust.

«Par quel étrange phénomène le petit Marcel — le dandy, le mon-

dain, qui, à l'âge de 34 ans, n'a rien produit d'autre qu'un mince recueil d'histoires et deux traductions de Ruskin — devient-il le grand Proust, l'auteur de l'un des plus longs et des plus remarquables romans de tous les temps? Cela restera sans doute un mystère», écrit White. Ce dernier ne tentera pas de percer le mystère de l'œuvre-cathédrale, juste d'éclairer modestement une trajectoire.

En un premier chapitre, il a la bonne idée d'aborder l'auteur d'À la recherche du temps perdu à travers son cercle d'influence et des regards croisés d'écrivains: celui, ébloui, de Genet, celui de Gide, contemporain de Proust, qui refusa d'abord de le publier puis lui reprocha d'avoir camouflé son homosexualité, celui de Graham Greene, qui le considérait comme le plus grand romancier du XX^e siècle, celui, circonspect, de Colette, etc.

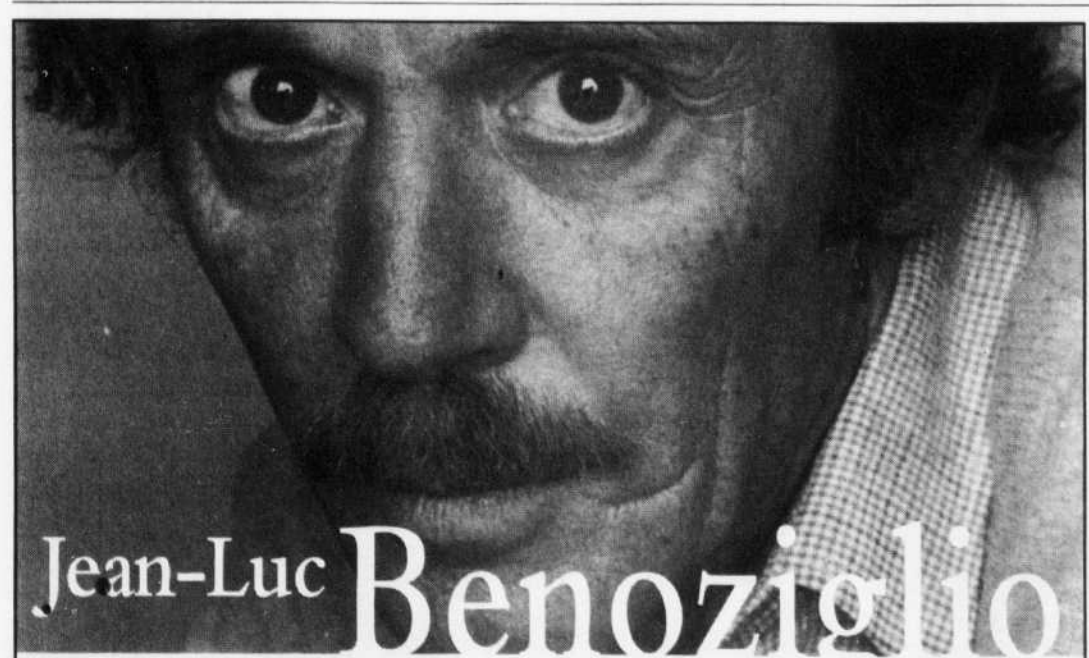
Ce livre n'apprendra pas grand-chose aux familiers de Proust mais ils salueront les nuances apportées à l'analyse psychologique de l'écrivain. Ses rapports complexes avec ses racines juives (du côté de sa mère) sont bien expliquées. Un peu antisémite mais té-



moignant en cela de la tendance de l'époque, partisan de Dreyfus durant la célèbre affaire. Proust vivait difficilement sa judéité. Bien sûr, cet ouvrage fera aussi le plein d'anecdotes. La vie de l'écrivain maniaque, snob, hypocondriaque, tyrannique et malheureux se prête aux descriptions croustillantes, mais Edmund White n'abuse pas du procédé, tentant plutôt de relier entre eux la sensibilité exacerbée de Proust, le rôle de l'asthme dans le développement de sa per-

sonnalité, la rupture d'avec son époque et ses habitudes que constitua pour lui la guerre de 14-18. Ses amours aussi sont disséquées, des amours avec des hommes jeunes qu'il choisissait d'abord dans son milieu puis de plus en plus parmi la domesticité, n'espérant plus la vraie communication. White insère ces thèmes dans le processus littéraire de l'écrivain, aborde le rôle joué dans son œuvre par la mémoire involontaire, ouvre des portes par où le lecteur pourra ensuite se faufiler tout seul. «Proust a été le premier à décrire l'instabilité permanente de notre époque, et c'est ce qui fait de lui le premier écrivain contemporain du XX^e siècle», conclut l'auteur de cet essai-portrait en invitant ensuite à plonger dans son œuvre.

MARCEL PROUST
Edmund White
Traduit de l'américain par Corinne Durin en collaboration avec Christiane Mayer Fides
Montréal, 2001, 185 pages



Jean-Luc Benoziglio



LA PYRAMIDE RONDE

Un péplum anachronique et rocambolesque de Benoziglio où il joue autant avec les mots qu'avec l'histoire.

Jean-Baptiste Harang — Libération

304 pages — 29,95\$

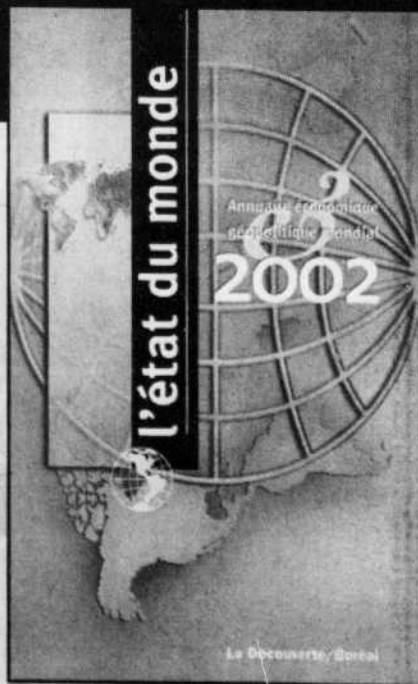
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Dédicaces (stand 161)
SAMEDI 17 NOVEMBRE
de 14h à 15h

Éditions du Seuil

l'état du monde 2002

Pour comprendre le monde d'aujourd'hui

- Le seul annuaire économique et géopolitique mondial au contenu entièrement renouvelé
- Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
- Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
- Les enjeux politiques et économiques à l'aube du 3^e millénaire



Boréal en collaboration avec **LE DEVOIR**
www.editionsboreal.qc.ca

672 pages • 27,95 \$

LIVRES

BIOGRAPHIE

Bernard Landry et les destinées du Québec

ROBERT DUTRISAC
LE DEVOIR

Bernard Landry passe pour «le champion des purs et durs», mais, en fait, c'est un confédéraliste. Il veut reprendre là où Robert Bourassa avait laissé, persuadé que la question du Québec ne peut se régler qu'avec l'appui simultané des souverainistes et des libéraux nationalistes, dont un bon nombre sont parqués à l'ADQ, à la faveur d'une forme d'union nationale.

Michel Vastel a lancé cette semaine sa biographie de Bernard Landry intitulée *Landry - Le Grand Dérangeant*, un calembour qui fait référence au Grand Dérangement en raison des origines acadiennes de la famille Landry et de la plupart des habitants de Saint-Jacques-de-Montcalm, ce petit village de Lanaudière où le chef du Parti québécois a vu le jour il y a maintenant 64 ans.

Sa thèse, c'est que Bernard Landry, qui ne s'est jamais défini comme un indépendantiste, tentera de former une union nationale autour d'un statut pour le Québec convenant à la majorité de Québécois, a confirmé Michel Vastel au cours d'un entretien. Ce n'est pas la souveraineté pour elle-même. «Dans le fond, qu'il aime ça ou non, c'est une autre forme de fédéralisme qu'il propose.» Cette thèse,

il l'expose dans l'épilogue de son livre, sur un mode ambigu. C'est que Bernard Landry lui-même demeure ambigu. «Il cherche, il réfléchit», explique Vastel.

A l'appui de sa thèse, l'auteur cite entre autres le premier ministre qui lui dit: «J'aime ma patrie, le Québec. Quel que soit son statut constitutionnel, je veux que le Québec réussisse dans son développement économique, sa solidarité sociale, son émancipation politique, son rayonnement culturel.» Le témoignage de la fille cadette de Landry, Pascale, jeune militante péquiste de 32 ans, va dans le même sens: «Il a la crédibilité qu'il faut pour aller hors des sentiers battus et rechercher de nouvelles avenues. C'est une occasion pour dire: on aura essayé d'une autre façon.»

Et puis, Bernard Landry estime que Jacques Parizeau a eu tort de lever le nez sur la fameuse question de Bruxelles que lui avait présentée Robert Bourassa en 1992. «Il y a du bouvasien chez Landry», estime Vastel. Dans un référendum, on aurait sollicité l'accord de la population pour remplacer l'ordre constitutionnel existant par des États souverains associés dans une union économique chapeauté par un parlement élu au suffrage universel. Qu'est-ce que cela, sinon l'union confédérale à l'europeenne chère à M. Landry?

«Il fallait sauter là-dessus. Vous venez de rater une belle occasion, Monsieur Parizeau», lui avait-il dit à l'époque.

Dans le style enlevé qu'on lui connaît, le journaliste gratte le vernis d'assurance qui pare Bernard Landry et présente un portrait sans complaisance. Telle ment dénué de complaisance que dans sa préface, Vastel avoue, non sans impudence, qu'il n'était pas convaincu que Landry était un sujet qui en valait la peine.

Lors de la «guerre des Six Jours» qui allait le mener à terrasser tous ses adversaires dans cette course qui n'a pas eu lieu à la tête du PQ, autant la machine Landry semblait mue par une froide détermination, autant le principal intéressé a douté de lui. À quelques reprises, il a été à un cheveu d'abandonner. L'épisode du «chiffon rouge» la particulièrement affecté. «Bernard Landry vit dans l'angoisse d'échouer», de nuire à la cause, écrit Vastel. Thérèse Landry, sa mère, âgée de 89 ans, a peur qu'il monte dans les rideaux, qu'il dise des choses qu'il regretterait. «Les Landry sont comme ça.»

Supplément d'âme

De la jeunesse de Bernard Landry, Vastel fait un intéressant survol. Selon l'auteur, il est passé de l'Acadie à la France, sans passer par le Québec du chanoine Groulx. À l'université, après s'être fait remarquer à la présidence de l'Association générale



des étudiants de l'Université de Montréal, il se retrouve dans la fonction publique, dans la mouvance des libéraux de la Révolution tranquille et de René Lévesque, plutôt que dans le camp des «Laurentiens» qui, plus tard, fonderont le RIN. Bernard Landry n'est pas un indépendantiste de la première heure. Après ses études à Paris, il devient chargé de mission dans le cabinet du ministre unioniste Jean-Guy Cardinal. Il entre dans les rangs du Parti québécois deux semaines après la défaite de M. Cardinal à la tête de l'Union nationale.

À la fois impulsif et pragmatique, Bernard Landry a fait preuve d'une rare capacité d'adaptation, se mouvant aux diverses variations du projet péquiste. Il fut le

fidèle soldat de Lévesque jusqu'au moment où il dit tout haut que Lévesque n'était plus l'homme de la situation, en 1985. Il s'est rangé derrière Pierre Marc Johnson alors que ses collègues demeurés souverainistes ont quitté le navire. Il a été capable de servir sous Jacques Parizeau pour ensuite faire tandem avec Lucien Bouchard.

«Si les Québécois pouvaient m'aimer, il n'y a rien qui pourrait nous arrêter...» En exergue de l'épilogue de la biographie, cette citation est tirée de l'une des toutes dernières entrevues de Vastel avec Bernard Landry, en septembre dernier. «Je venais de lui dire qu'il me semblait qu'il lui manquait ce supplément d'âme qu'avaient Lévesque et Trudeau», rappelle le biographe. Ebranlé, Bernard Landry «s'est renversé tout d'un coup dans sa chaise, il a levé les bras au ciel et il a dit: "Qu'est-ce que tu veux, Michel, je ne l'ai pas"».

Michel Vastel a passé six mois à produire son ouvrage, trois mois pour la recherche et trois mois pour la rédaction. Il s'est appuyé sur une douzaine d'heures d'entrevues avec Bernard Landry, soit cinq entretiens qui ont eu lieu à sa

résidence de Verchères et une heure dans les bureaux du premier ministre à Hydro-Québec. C'est peu si on compare cela au travail monacal du biographe de Jacques Parizeau, le journaliste Pierre Duchesne, qui a conduit 150 heures d'entrevues avec son sujet. Mais Vastel n'est pas un perfectionniste, il en convient lui-même. Il a tout de même ratissé Lanaudière, il a interviewé des membres de sa famille, bon nombre de faits inédits, bien qu'on doive accepter la présence de certaines inexactitudes et suppositions. Mais voyez-vous, le Landry de Vastel, c'est du bonbon. C'est même plus que du bonbon.

LANDRY

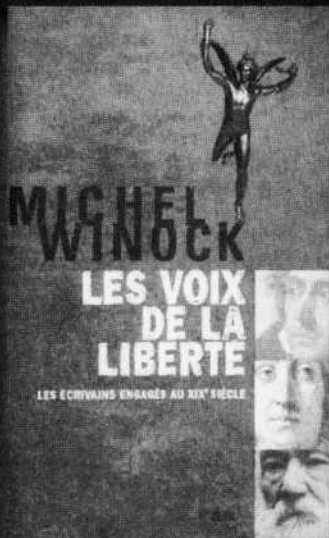
LE GRAND DÉRANGEANT

Michel Vastel
Éditions de l'Homme
Montréal, 2001, 448 pages



Michel Winock

LES VOIX DE LA LIBERTÉ
Les écrivains engagés au XIX^e siècle



684 pages - 39,95\$

«On retient son souffle et on parcourt avec lui une période fascinante de l'histoire de la France, assistant à l'avènement des œuvres de ses plus grands écrivains, poussant sur un terrain social fertile en idées.»

Caroline Montpetit, *Le Devoir*

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DÉDICACES (stand 161)

Samedi 17 novembre, de 14h à 15h

CAUSERIE OLIVIERI / LE DEVOIR

L'Engagement politique des écrivains

En compagnie de Wajdi Mouawad

Animation: Antoine Robitaille

Dimanche 18 novembre à 14h

Librairie OLIVIERI

5219, Côte-des-Neiges

Reservation: (514) 739-3639

Éditions du Seuil



SECRÈTE PRÉSENCE
COLETTE NYS-MAZURE

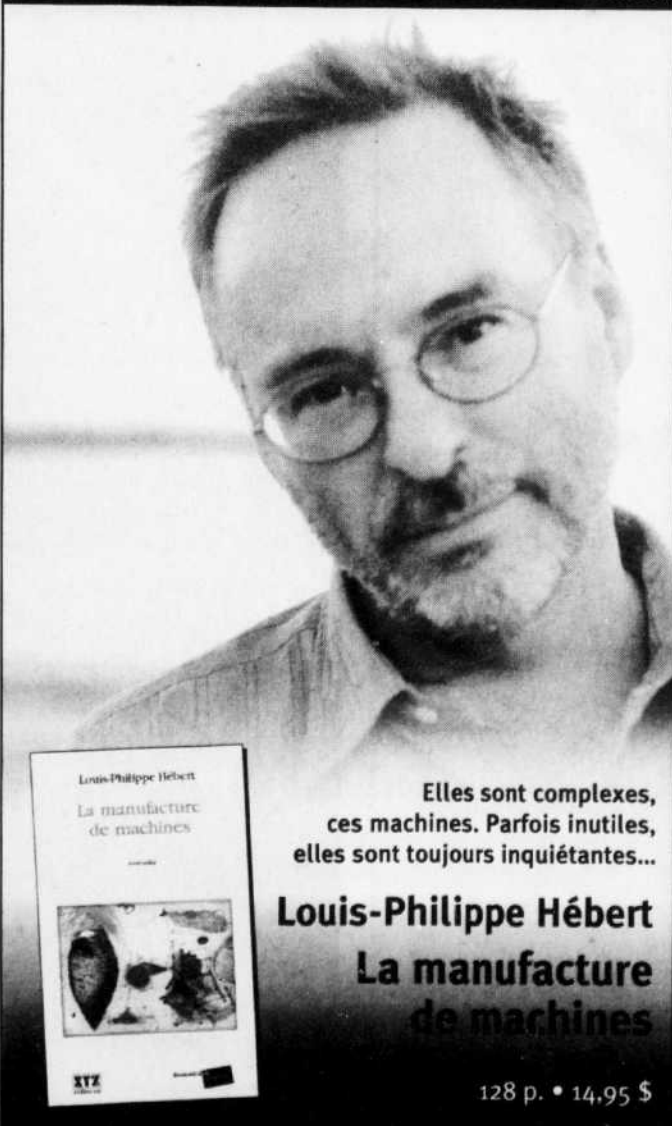
«Alors je reprends la plume afin de poursuivre le dialogue amorcé par *Célébration du quotidien*: quatorze missives scandées de poèmes et de songes qui sous-tendent notre activité diurne.»

Colette Nys-Mazure
224 PAGES • 22,95\$

Desclée de Brouwer
Distribution Fides • Stand 147

Romanichels poche

XYZ
ÉDITEUR



Elles sont complexes, ces machines. Parfois inutiles, elles sont toujours inquiétantes...

Louis-Philippe Hébert
La manufacture de machines

128 p. • 14,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: xyzed@mink.net

AU SALON DU LIVRE de MONTRÉAL

L'ANIMATION
C'EST AU STAND DE
LANCTÔT ÉDITEUR
QUE ÇA SE PASSE !

VENEZ DÉCOUVRIR
DES OUVRAGES DONT
ON NE PARLE JAMAIS
ET RENCONTRER
NOS AUTEURS :

Sonia Kaleva Anguelova,
Yves Arnau, Flora Balzano,
Jean-Marc Beausoleil,
Audrey Benoît, Anne Bergeron,
Guy Bertrand (de Radio-Canada),
Jean Charlebois et
Marc-Antoine Nadeau,
Michel Chartrand et
Fernand Foisy,
Raymond Cloutier,
Jean-Paul Daoust,
Yvon Deschamps,
Jasmine Dubé, André Durand,
Jacques Ferron (par ses nombreux ouvrages),
Marie Gaudreau,
Normand Gilles, John Grande et
Armand Vaillancourt,
Marta Harnecker et Pierre Céré,
Christine Hébert, Myriam Houle
et Marie-José Normand,
Claude Jasmin, Michel Jetté,
Monique Juteau, Jacques Keable,
Dany Laferrière,
François Lanctôt,
Nicole Laurier,
Léo-Paul Lauzon,
Louis-Dominique Lavigne,
Raymond Lévesque,
Louis Marsand,
Claude Paiement,
Sylvain Rivière,
Philippe Schnobb
et quelques autres...

Dans le grand ensemble de
PROLOGUE

LANCTÔT
ÉDITEUR

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LIVRES

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

L I T T É R A T U R E É T R A N G È R E

Dans les plis de l'histoire

Un roman traitant de la situation des femmes dans le contexte de la culture traditionnelle musulmane

LISE GAUVIN

Avec *Haras de femmes*, Amin Zaoui, romancier algérien bilingue retourné vivre en Algérie après un séjour à Caen sous les auspices du Parlement international des écrivains, publie son quatrième roman en français. Le titre, qui renvoie à un terme désignant le lieu destiné à la reproduction de la race chevaline ou, plus exactement, «à l'amélioration des races des chevaux par la sélection des étalons» (*Le Robert*), a quelque chose d'irritant, comme si l'utilisation qui était faite de la situation des femmes dans le contexte de la culture traditionnelle musulmane cherchait maladroitement à sortir d'une représentation faite de clichés et de métaphores convenues.

Dès les premières pages, le récit est pris en charge par Hager, dont la naissance a signifié malédiction pour sa famille parce qu'elle est une fille. En effet, si l'on s'en tient à la parole du prophète Mahomet, cité en exerçant: «Trois choses infectent la prière des qu'elles séparent le prier de la Kaaba: un chien, un âne ou une femme.» À la voix du prophète se mêle celle du grand-père, pour constater ceci: «La femme n'est qu'une démangeaison désopilante et délassante. Plus tu la grattas, plus elle t'irrite. Et plus elle t'irrite et plus tu la grattas... Et c'est justement dans cette irritation que sommeille sa fascination, son attrait et son ensorcellement.» L'enfant assiste, étonnée, à la transformation du monde autour d'elle: «Je vivais dans les plis des histoires, constate-t-elle, beaucoup d'histoires déroutantes et éclatantes. Je n'étais qu'une histoire sans commencement et sans fin. Je grandissais sur les lèvres. J'étais plus grande que je ne m'imaginai! J'étais plus grande que moi-même! Et à l'insu des miens, je grandissais trop tôt, trop vite.»

Elle assiste surtout, en témoin impuissant, à la confrontation des générations, celle du père contre celle du fils, aussi acharnés à sauvegarder leurs privilèges qu'à vivre les mille et une aventures que leur offre la modernité. Le grand-père a été surnommé «le pèlerin à pied» parce qu'il a pu accomplir le voyage vers La Mecque après avoir vendu son âme à un petit pacha en échange d'une ânesse et de quelque argent. Revenu auréolé des prestiges de celui qui a vu les lieux saints, il s'arroge le droit de jeter son dévolu sur sa belle-fille, Balkiss, au grand désespoir du fils. Ce dernier, le père d'Hager, se laisse à son tour ensorceler par de belles Amazones qui le convainquent de construire avec elles la Cité d'Allah le beau, nouveau pays utopique érigé à la gloire des attributs féminins. Un architecte réputé avait été mandaté pour nommer les rues et les places de la Cité: «Place du Mûrier, place du Puits, place des Abeilles, place du

Vagin, place de l'Épilation, place des Parfums, place de la Guerre, place de l'Amour et place des Preneurs-de-Scorpions. Et les jours de s'écouler en toute quiétude dans cette douce religion qui voulait que le père, en chef respecté, ait seul le pouvoir de donner le feu vert pour la fécondation des femmes.»

Mais voilà que Balkiss, la femme délaissée, s'entraîne à son tour pour prendre le commandement d'une armée de guerrières constituée par les femmes traditionnelles recyclées en Diane chasseresses et dont la mission est d'aller chercher les maris infidèles. Cependant, leur quête échoue parce que, privées de compagnie masculine, les femmes en deviennent hystériques. Quant à Hager, entendant le récit que font les uns et les autres de leurs voyages abracadabrants, elle se contente d'observer l'évolution de son propre corps et de répondre aux assiduités d'Abel, l'oncle empressé auprès des touristes, surtout les vieilles et les édentées.

De quelque côté que l'on se place, les images de femme proposées sont soit négatives, soit franchement caricaturales

Alors qu'une équipe de tournage livre aux yeux d'un grand-père ébahi et d'une petite fille tout aussi incrédule une comédienne dans sa plus totale nudité. Le film, centré sur le personnage d'Isabelle Eberhardt, permet d'évoquer l'étrange destin de cette grande voyageuse. Sédruit par tant d'appâts, le grand-père lui-même accepte l'offre qu'on lui fait d'être engagé au sein de l'équipe.

Que retient-on de ce livre? Une misogynie affichée et dénoncée, celle du Prophète et de ses fidèles, qui débouche toutefois sur une nouvelle ambiguïté dans la mesure où, de quelque côté que l'on se place, les images de femme proposées sont soit négatives, soit franchement caricaturales. La même ambiguïté atteint la voix narrative: celle de l'enfant devenant femme, trop discrète pour être crédible, est sans cesse couverte par celles des récitateurs masculins qui, pour un oui ou pour un non, n'hésitent pas à utiliser le Coran à leur profit. Ou, au contraire, à l'oublier lorsque la nécessité est la plus forte. N'est-ce pas précisément en faisant fi des préceptes du Prophète et en acceptant de s'enivrer que le grand-père a pu recevoir les cadeaux qui lui ont permis d'entreprendre son pèlerinage?

Roman ambitieux, plus touffu qu'«halluciné» — c'est ainsi que le décrit la quatrième de couverture —, celui-ci aurait gagné à quitter les formules figées et les paroles du Prophète pour interroger d'un peu plus près le mystère des relations hommes-femmes dans le monde musulman.

HARAS DE FEMMES

Amin Zaoui
Le Serpent à plumes
Paris, 2001, 260 pages

Ce qu'il reste de lumière

JOHANNE JARRY

Un homme filme des pieds qui disparaissent dans les escaliers d'une station de métro, le frémissement de l'eau d'une rivière, la lumière avant la tombée du jour. Il y a dix ans, sa femme et son fils sont morts dans l'explosion d'un avion. Depuis, Arthur Daane cherche comment se souvenir de tous ceux qu'on oublie quand leur mort ne fait plus partie de l'actualité. Des vies qui, par cela même, cessent doublement d'exister.

Documentariste de métier, Arthur Daane parcourt le monde. Sa caméra l'accompagne. Il filme ici et là ce qui pourrait ne rien signifier, persuadé que ce semblant de rien contient le sens de la vie. «C'était cela qu'il cherchait. Le monde anonyme, le monde non fabriqué et innomé des phénomènes, qui devrait pouvoir rivaliser avec l'autre monde, celui des noms et des événements. Je veux conserver les choses que personne ne voit, auxquelles personne ne prête attention, je veux préserver les choses les plus banales de la disparition.» Une recherche que son ami Arno nomme «l'imbrication du monde historique et du monde anhistorique».

Quant il ne voyage pas, Arthur Daane habite l'appartement d'un ami à Berlin. Une fois, au crépuscule, il se rend à la Postdamer Platz pour filmer. Après l'avoir mis en garde contre le danger de se trouver à cet endroit, une policière perd le contrôle de son véhicule. «Évidemment, elle n'avait pas compris ce qu'il pouvait bien filmer là. Mais c'était justement en rapport avec cet instant qui venait de disparaître une fois de plus. Ce qui l'intéressait, c'était quelque chose qu'il ne pouvait traduire en mots, et encore moins pour l'expliquer à d'autres, quelque chose qu'il appelait à part lui l'impassibilité du monde, avec son corollaire, la disparition absolue des souvenirs. [...] Peut-être les attentats, les blessés achevés sur place, les viols et les décapitations, les massacres de dizaines de milliers de gens n'étaient-ils pas ce qu'il y avait de pire — le pire, c'était l'oubli qui s'installait presque immédiatement, le passage à l'ordre du jour, comme si la disparition de quelques-uns n'importait plus sur une population de sept milliards, comme si, et c'était encore



ce qui le préoccupait le plus, comme si l'espèce pouvait d'ores et déjà se passer de noms pour se concentrer sur son aveugle instinct de survie générique.»

Le roman de Cees Nooteboom fait le pont entre la mort et la vie, le passé et le présent. L'espace qu'il déploie est habité par des personnages amis et unis. Il y a d'abord Arno, l'homme de lettres philosophe d'une érudition époustouflante, remarque Arthur, qu'il n'utilise jamais pour dominer son interlocuteur. Et puis il y a Victor, le sculpteur solitaire, qui refuse de parler de ce qu'il fait mais accepte la présence d'Arthur dans son atelier, et Zénobia, la physicienne russe, qui, parce que enfant elle a failli crever de faim la tête collée contre les murs gelés de Saint-Petersbourg, rêve de vivre sur la planète Mars. Eux aussi habitent Berlin, et c'est là qu'Arthur les retrouve entre deux tournages, dans des tavernes où ils dégustent ce que l'on mangeait avant que la commercialisation de tout n'impose un goût unique (et une pensée unique, surenchérit Victor). Il y a aussi Erna d'Amsterdam, dont la voix et les pensées accompagnent Arthur où qu'il soit.

Ces amis aiment parler, qu'il s'agisse des variétés de saucisses ou de Hegel. Qu'ils partagent un territoire aussi marqué que Berlin n'est probablement pas un hasard; avant la chute du

Mur, dans certains lieux de la ville, il suffisait de peu pour passer de vie à trépas, ce qui rappelle notre fragile position dans la vie. «[...] mais la souffrance ne nous touche plus, c'est l'affaire des autres, de ceux qui se sont retrouvés aux mauvaises pages du livre», dit Zénobia. Alors, comment être présent au monde? Certains le font en créant. C'est le cas de Victor pour qui l'art est affaire de précision. Pas question d'immortalité: laisser une trace de soi, il n'y croit pas. Quant à Arthur, il «faisait un film que personne ne lui réclamait, de même que personne, à sa connaissance, n'avait jamais réclamé un poème. Ce film, il en était sûr, devrait dire "quelque chose" du monde tel que lui, Arthur Daane, le voyait. Mais il devrait aussi, en tant qu'auteur, y disparaître».

Arthur vit, mais ses morts ne sont jamais bien loin. Jusqu'au jour où il remarque les pieds, puis la cicatrice qui marque la joue d'Elik Orange. Elle est à Berlin pour écouter une série de conférences sur Hegel et veut rédiger sa thèse sur Urruca, obscure reine espagnole du Moyen Âge. Elik le prend, n'explique rien, disparaît. Cette femme marquée fera sortir Arthur de son passé, et il ira si loin que ses amis le retrouveront dans une chambre à Madrid.

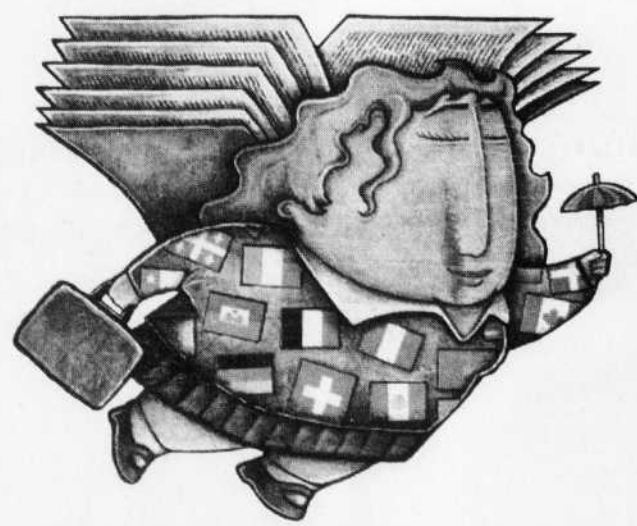
L'écrivain néerlandais Cees Nooteboom est né à La Haye en 1933. On lui doit de très beaux livres, dont *Le Chant de l'ère et du paraître* et *Le Bouddha derrière la palissade*. Depuis plusieurs années, il partage son temps entre Minorque et Amsterdam; et les coins du monde qui sollicitent sa présence. C'est d'ailleurs à partir d'un séjour à Berlin qu'il a écrit *Le jour des morts*. Ce roman, qui vient de paraître en traduction française, dépasse (et de loin) sa lectrice; il est l'œuvre d'un érudit, fourmille de sens, demande qu'on s'y attarde, qu'on fasse silence. Et surtout, il élabore une réflexion essentielle sur le temps, la vie et l'oubli.

LE JOUR DES MORTS

Cees Nooteboom
Traduit du néerlandais
par Philippe Noble
Actes Sud
Arles, 2001, 385 pages

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Destination Livres



15 au 19 novembre 2001
à la Place Bonaventure

Adultes : 6 \$ > Aînés : 4 \$ > Étudiants : 3 \$ (Taxes incluses)

www.salondulivredemontreal.com

EXPOSITIONS

- La nuit à lire debout
- Reliure d'art La Tranchefile
- Livres comme l'air
- La revue murale de poésie

LE CARREFOUR DU VOYAGE

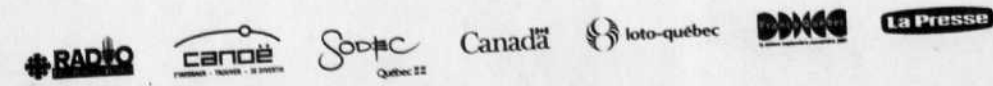
COLLECTE DE SANG > le vendredi 16 novembre

OFFREZ UN LIVRE NEUF À UN ENFANT

HEURES D'OUVERTURE : Jeudi au dimanche 9 h à 22 h / Lundi 9 h à 18 h

La garderie Le grand roulement peut s'occuper des petits de 2 à 10 ans les vendredis, samedi et dimanche / 3 \$ l'heure

Programme complet au Salon du livre de Montréal et sur le site internet



20% de rabais
du prix régulier
sur présentation
de ce coupon
(valable jusqu'au 2 déc.)

Marché du Livre

801 de Maisonneuve Est, Métro Berri

Olivieri
librairie • bistro

UN
BISTRO

DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

POLAR

Odessa, mon amour

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

D'abord, il y a Isaac, le frère de Saul, propriétaire du café, qui est retrouvé noyé dans un tonneau de bortsch (non pas l'inspecteur Bosh retrouvé noyé!). Pas ragoutant comme entrée en matière! Ça joue dur dans la communauté juive de Little Odessa à New York en cette fin des années 30. Les flingueurs voient rouge, si l'on peut se permettre ce jeu de mots plutôt facile au demeurant, j'en conviens. L'inspecteur Froum, flic à Brighton Beach, mène l'enquête au sein de la petite pègre locale, question de découvrir qui est le cerveau de cette mise en scène de mauvais goût.

Rapidement, l'enquête s'étend jusqu'en Russie, dans la mythique Odessa de Potemkine, de même qu'à Shanghai et Kyoto, où un bouquiniste est retrouvé assassiné. Quels peuvent être les liens entre ces meurtres que des kilomètres séparent? Faut-il chercher à les lier avec la disparition de la bibliothèque de la princesse Apraxias? Et qu'en est-il des rap-

ports entre Wolf Berkovitch, acteur au théâtre yiddish de la Little Odessa, accessoirement tueur de la mafia rouge pour arrondir ses fins de mois — le théâtre ne nourrissant pas son homme —, et un petit fournisseur juif de Shanghai?

Au cœur de ce voyage dans le temps, Bergman revisite l'Amérique de Leone (*Il était une fois en Amérique*) dans un style dense, touffu, soigné. Et truffé de rebondissements et d'images crues, comme peuvent l'être les criminels, les vrais, ceux qui tuent de sang froid, par conviction et par amour de l'art, du détail et de la ponctualité. Sans compter d'habiles faussaires plus vrais que nature, plus trafiquants qu'une bande de ripous. Une intrigue traditionnelle et bien ficelée, qui garde le lecteur en haleine jusqu'à la fin. Un joli divertissement.

IL A MARCHÉ SUR LA QUEUE DU DRAGON

Boris Bergman
Le Seuil
Paris, 2001, 266 pages

SYLVAIN GARNEAU
Poésies complètes

présentation de Serge Patrice Thibodeau



«Toujours il s'en allait sur les chemins poudreux
Toujours seul, sans ami, sans amour et sans haine.»

LES HERBES ROUGES / COLL. «FIVE O'CLOCK»

LIVRES

PARIS *Le Seuil ne borne pas la langue française aux six coins de l'Hexagone*

SUITE DE LA PAGE D 1

a eu une histoire disons... tendancieuse», rectifié-il en termes sibyllins pour ne pas dire simplement «maison close». Sur le plan du marketing, le fait coïncide bien avec l'actualité de la maison. En effet, c'est aux Éditions du Seuil que *Putain* de Nelly Arcan est publié — de même que *La Vie sexuelle de Catherine M.* C'est à croire que l'atmosphère contient des ions chargés de stupre... à moins que ce ne soit l'esprit de la maison qui vienne hanter ces nouveaux occupants? Le mystère reste entier.

Ce serait une femme, du nom de Françoise Blaise, qui aurait été envoûtée par le manuscrit de Nelly Arcan, offrant la chance à l'auteur inconnue d'être publiée pour la toute première fois. C'est elle que je voulais rencontrer mais, hélas, ce ne fut pas possible. Au dire de son attaché de presse, Françoise Blaise était dans l'incapacité de répondre à ma demande d'interview pour des raisons de santé. L'interview a donc été refilée à cet excellent orateur qu'est Bertrand Visage, directeur littéraire du département fiction. Mais revenons à notre entrevue.

Selon Bertrand Visage, sa collègue n'aurait pas eu de peine à convaincre les autres membres du comité de lecture de publier le témoignage de l'ex-prostituée: tous auraient été stupéfaits par la force singulière de son premier roman. «Nelly Arcan a une langue bien à elle. Les phrases sont musicales, le rythme est scandé, presque incantatoire, c'est presque chanté», commente Bertrand Visage pour mieux cerner le talent de la jeune auteure. «Mais nous étions tous perplexes. En effet, nous nous demandions si ce récit était autobiographique ou s'il n'était que pure invention», ajoute-t-il pour accroître l'ambiguïté selon laquelle Nelly Arcan ne serait pas la «putain» qu'elle veut bien laisser croire.

«J'ai pris le premier avion pour aller la rencontrer chez elle, à Montréal, poursuit-il sur sa lancée. Il fallait faire vite car nous savions que d'autres maisons voulaient aussi la publier. Nous avons passé la journée entière à parler, surtout Nelly, qui en avait gros sur le cœur. En l'écoutant, j'ai retrouvé la souffrance qu'elle décrit dans son témoignage. Et puis aussi, son loft, ce n'est certainement pas avec sa bourse d'étudiante qu'elle l'a acheté», déclare le volubile orateur. Tout ça ne prouve rien, mais, s'estimant rassuré, l'éditeur serait rentré à Paris convaincu de la véracité de l'histoire de Nelly. «J'en ai fait part à mes collègues et c'est à ce moment que nous avons pris la décision de publier.»

Tout en l'écoutant parler, je me disais qu'il était curieux qu'un éditeur se soucie de la véracité d'un texte dont la qualité littéraire, à ses yeux, ne fait pas ailleurs pas de doute. Le talent d'un auteur se remarque à son habileté à dire les choses. Écrire avec talent, c'est déjà une prouesse. Alors, que l'au-



SOURCE MAISON DE LA FRANCE

Encore aujourd'hui, Saint-Germain-des-Prés demeure le repaire de l'élite intellectuelle parisienne.

teur ait vécu ou non ce qu'il raconte, quelle différence? Sauf si, pour des raisons de marketing, on suscite le voyeurisme pour faire flamber les ventes. Précisément, le texte originalement soumis était-il le même que le roman publié? «Les portraits des quatre ou cinq individus n'existaient pas dans sa version originale. C'est nous qui avons demandé à Nelly de les ajouter. Nous estimions que sans ces portraits le sujet manquait de réalisme.»

En tout cas, le tapage suscité autour de Nelly Arcan fait vendre, et les éditeurs du Seuil ne s'en plaindront pas. Quant à la véracité de son témoignage, l'auteur peut avoir inventé cette histoire, voire ne pas être le véritable auteur de ce roman, il reste que *Putain* a provoqué un enthousiasme suffisamment fort pour que des éditeurs aient décidé de sa publication.

Mais des cas comme Nelly Arcan, on les compte sur les doigts d'une main de Mickey. Le Seuil ne publiant qu'un ou deux premiers romans par an. Comme ailleurs, un comité externe procède à un premier tri. «Le déchet est énorme», mentionne Bertrand Visage, les neuf dixièmes. Nous éliminons ceux qui n'ont pas la maîtrise de l'outil qu'est la langue française.»

Le Seuil ne borne pas la langue française aux six coins de l'Hexagone. «Nous avons une ouverture très forte sur la francophonie, qu'elle soit d'Europe, d'Afrique noire, des pays du Maghreb ou de l'Amérique du Nord.» Je l'invite à faire un zoom avant sur l'Amérique du Nord, principalement sur les auteurs québécois que la maison publie. Il évoque Louis Caron, Réjean Ducharme, et dit apprécier la marque régionaliste de Robert Lalonde, les références de Beckett chez Gaëtan Soucy,

l'empreinte américaine chez Marie-Claire Blais et Suzanne Jacob.

Qu'apprécie-t-on de la littérature nord-américaine quand on est un éditeur français? «C'est cette perception des grands espaces, on y sent bien l'ampleur», répond le Français, pris en sandwich entre la bibliothèque et son bureau. «C'est aussi le refus du roman intello, intimiste. La littérature nord-américaine a cette propension à embrasser tous les grands mythes modernes dans sa sauvagerie», déclare-t-il.

Le Seuil n'est pas seulement ouvert sur la francophonie: sur 100 romans publiés, 50 sont des romans traduits. Serait-on sur le «seuil» de publier davantage de littérature étrangère? Des statistiques récentes publiées dans *Livres-Hebdo* montrent une augmentation de 16,3% des titres en littérature étrangère traduits chez les éditeurs français. Mais il semble que l'équilibre soit fragile car, au sujet de la nouvelle génération d'auteurs français, Bertrand Visage émet quelques réserves. «Les auteurs de la nouvelle génération ont pour support l'écran sous toutes ses formes, Internet, le cinéma, la télé. Ils ont grandi avec l'image et développé leur imaginaire autour de l'écran. Ils ne connaissent pas ou peu la littérature, je pense à celle du XIX. Et surtout, insiste-t-il, ils ont peu de mémoire.»

Pour conclure sur une note encourageante, quel serait selon lui l'auteur de demain? Bertrand Visage prend une profonde respiration et dit: «Celui qui apporterait une dimension épique à un thème intimiste, une dimension portée par un grand souffle littéraire.»

Grasset

Avec sa bâtisse modeste, la maison Grasset se fondait dans le

prolongement de la rue des Saint-Pères. C'est sa vitrine un peu austère qui a arrêté mes pas, exposant sommairement à la vue des passants des romans, essais, rééditions, ouvrages de philosophie et livres pour la jeunesse.

À l'intérieur, pas d'accueil mais deux possibilités: soit je file tout droit en empruntant les escaliers qui mènent à l'étage supérieur, soit je prends à gauche... Hmmmm, ça ne doit pas être là, mais cet entrepôt m'intrigue. «Mais enfin... c'est le magasin Bernard Grasset!», me répond la petite dame derrière son comptoir. «Vous êtes au comptoir des livres, ici!» Comment ça? «C'est notre stock d'ouvrages! Pour la vente au comptoir!» C'est donc ici que les libraires font leurs emplettes? Allô! Mettez-moi quinze p'tits essais philo, quinze!

Je monte donc à l'étage, là où la matière grise se soupèse et se négocie avant d'être distillée dans le public. Ici, on semble se satisfaire du caractère fonctionnel des locaux car rien ne semble avoir bougé en 100 ans, depuis que le père Grasset publiait Emile Zola. Ici, on publie de la littérature générale d'auteurs fidèles dont la réputation n'est plus à faire. C'est sans doute pourquoi Grasset se fiche complètement de son look de vieille administration tristounette. On a tout de même procédé à un lifting interne au sein de la direction littéraire en s'administrant des agents radicaux libres que sont les éditeurs trentenaires. Emmanuel Carassonne, âgé de 36 ans, a succédé à son chef, Yves Berger, il y a trois ans. Après sept ans de bons et loyaux services en qualité d'éditeur junior puis d'éditeur senior, il a été promu directeur littéraire du département fiction. Rappelons que sur 180 nouveaux titres publiés chaque année, 30 sont des romans.

Avec son dynamisme pétaradant, Carassonne peut s'enorgueillir d'avoir fait éclater l'image de cette vieille dynastie bourgeoise qui ne se commettait pratiquement qu'avec des noms propres — je parle ici de ces auteurs dont les noms sont répertoriés dans les dictionnaires. D'une part en permettant un renouvellement de jeunes auteurs tels Frédéric Beigbeder, Lorette Noblecourt, Marc Lambron, Pascal Bruckner qui, bien qu'échappant à l'image de Grasset, savent aussi à leur façon marquer leur temps. Et, d'autre part, par la diversité de son comité de lecture. «Nous tenions à ce que cette instance rassemble différentes sensibilités esthétiques. En dehors de la direction générale, qui ne bouge pas, on y a ajouté deux romanciers et un responsable du service presse qui apporte aussi son sentiment sur la réaction du public. Une moyenne de deux ou trois premiers romans sont publiés dans l'année. Chacun se bat pour son ou sa candidate. Il faut vraiment croire à son auteur pour arriver à convaincre les membres du comité. Et puis, nous nous réunissons une fois par semaine, surtout pour débattre de la fiction», expose-t-il.

Quand il évoque ses premiers pas dans la maison, Emmanuel Carassonne avoue avoir été naïf. «J'allais entrer là où se décidait le devenir d'un manuscrit! J'étais fasciné!», s'exclame-t-il avec des yeux d'enfant. «J'ai vite appris que tout se décidait en dehors du comité», avoue-t-il avec franchise. «La vie d'une maison d'édition ne se joue pas que dans une réunion. On discute aussi dans les couloirs.»

Pour le directeur littéraire, qui avoue ne trouver le temps de lire que la nuit, un mauvais manuscrit est un texte qui «sonne faux, qui ne sonne pas bien à l'oreille, ou bien un roman où l'on ne sent pas une voix derrière, ni plaisir ni souffrance, juste l'apparence d'une bonne écriture. Et puis, je déteste m'en nuier», achève-t-il.

Le renouvellement de la littérature, dans le service qui le concerne, il le perçoit dans ce nouvel engouement suscité autour de l'auto-fiction. «L'auteur se met en fiction lui-même, il s'agit d'une autobiographie améliorée. C'est un moyen pour l'auteur de témoigner de la fracture sociale. Le sujet prend souvent appui sur quelque chose de politique», ajoute-t-il. Comme Beigbeder avec son roman *99 FF*, qui cherchait, sous le couvert d'une histoire romancée, à dénoncer la pub et la mondialisation.

Sa fonction d'éditeur lui confère une proximité avec les auteurs. Autant pour annoncer le sort d'un manuscrit — «Nous venons de décider la publication d'une jeune auteure. Elle a 19 ans. Je viens de l'appeler pour lui annoncer la nouvelle», dit-il, ravi — que pour ac-

compagner les auteurs dans leur succès. «Beaucoup de jeunes auteurs ne prennent pas le temps d'apprécier leur succès. Il leur faut plus et tout de suite, ils veulent la gloire et l'argent. Particulièrement quand il y a accélération de médias. Mais ils ont tendance à oublier que la concurrence est énorme.»

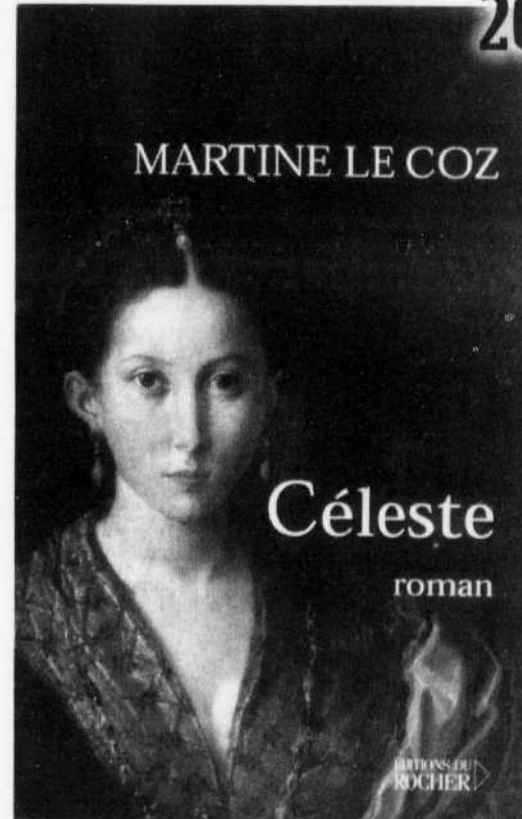
Dans le sens américain du terme, l'éditeur intervient dans la correction des textes. «L'auteur n'est pas toujours d'accord que l'on transforme certaines choses. Il estime que ce qu'il fait est parfait», explique Carassonne. À ce moment, le téléphone sonne. Il prend l'appel et la peine de s'excuser en simultané: «Je suis désolé mais je dois absolument régler les dernières corrections avant d'envoyer ce manuscrit en production. Ça doit être fait aujourd'hui, me précisez-t-il, mais vous pouvez rester, comme ça vous aurez une séance de rewriting en direct.» Après avoir convenu avec la jeune auteure à l'autre bout du fil du lieu de rendez-vous pour un party privé où chacun apporte son vin, mon interlocuteur extrait d'une pile de papiers un dossier jaune fluo à l'intérieur duquel se trouvent les pages volantes d'un manuscrit qui devrait normalement se trouver sur les étals des libraires en janvier.

«J'ai relevé quelques petites maladroites, pas bien méchantes, pour sûr. J'ai relu la mondialisation de ce mot, celui-ci serait peut-être moins lourd, qu'en pensez-vous?... Et ici, la phrase est trop longue, je couperais en mettant un point à ce moment-ci.»

■ Samedi prochain, troisième et dernier volet de l'enquête: les Éditions Verticales et Florent Massot.

NOUVEAUTÉ AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Récipiendaire du Prix Renaudot 2001



280 pages • ISBN 2 268 04027 5

Roman historique d'une grande intelligence, Céleste est avant tout un roman d'amour sur l'amour

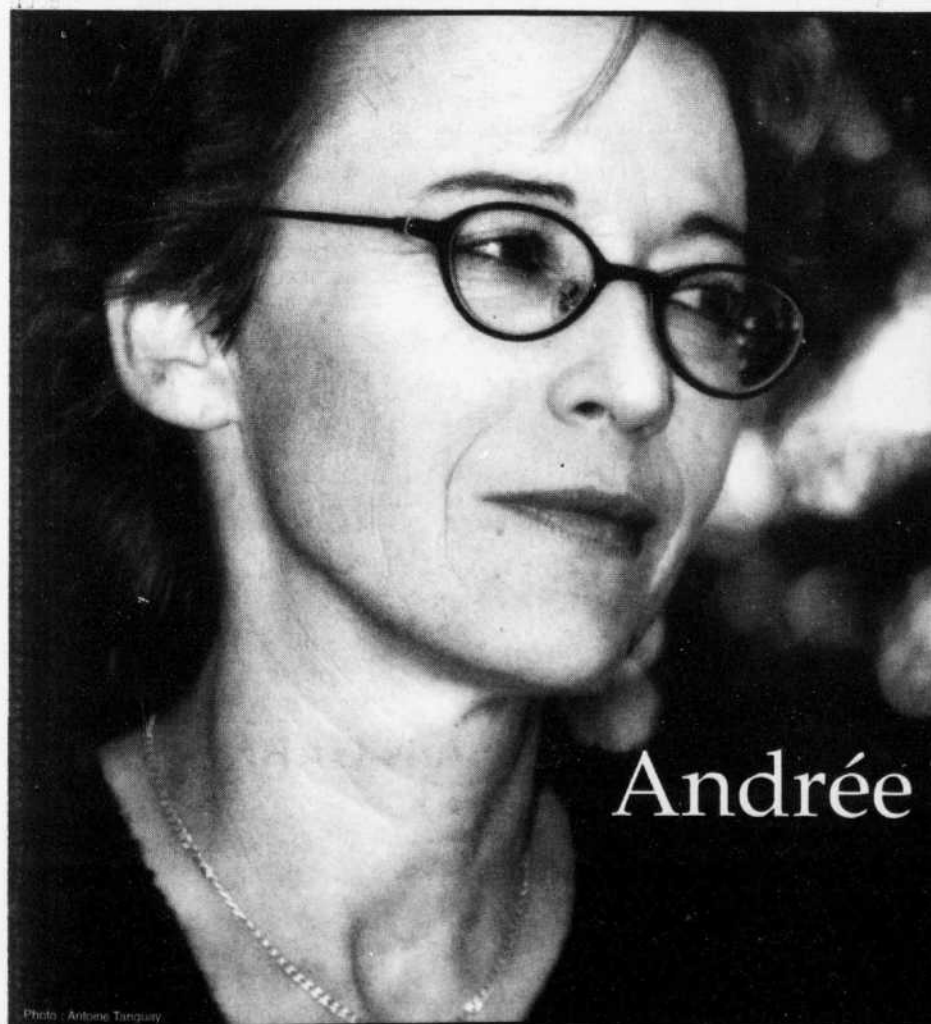
À Paris, en 1832, au cours de la Monarchie de Juillet, sévit une épidémie de choléra. Pendant que résonnent les clameurs révolutionnaires, Céleste, seize ans, aime et est aimée de Lodran, médecin mulâtre haïtien, qui souffre du racisme des Parisiens.

L'héroïne est profondément idéaliste, lui est un humaniste (...). Ils se rejoignent dans la force de leur esprit.

Martine Le Coz est l'auteur d'une quinzaine de romans, essais et textes poétiques dont *Le Nègre* et *la Méduse*, qui était en lice pour le Renaudot en 1999 également aux Éditions du Rocher.

Salon du livre de Montréal, stand 773.

Communications Jo Ann Champagne inc. LES MÉDIAS ADP



Prix littéraire du Gouverneur général 2001



Andrée A. Michaud

L'instant même

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Les classiques d'hier, Les classiques d'aujourd'hui, Les classiques de demain.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE BQ www.livres-bq.com

Fernand Dumont *La vigile du Québec* 248 pages • 10,95 \$

Robert Charbonneau *Ils posséderont la terre* 176 pages • 8,95 \$

Nicole Houde *Les oiseaux de Saint-Jean Perse* 216 pages • 9,95 \$

Lise Tremblay *La pêche blanche* 112 pages • 6,95 \$

Yves Thénault *Le ru d'ikoué* 128 pages • 7,95 \$

Élise Turcotte *L'île de la Merdi* 216 pages • 8,95 \$

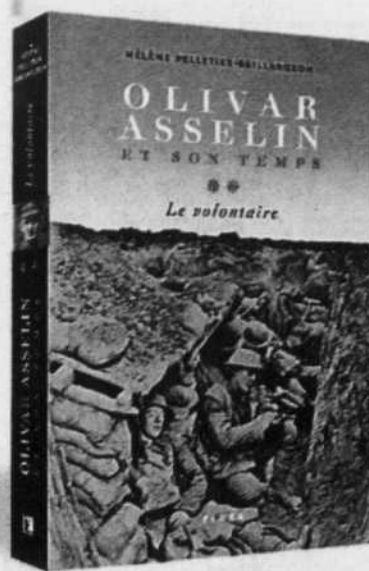
Yves Beauchemin *Du sommet d'un arbre* 184 pages • 8,95 \$



**Le Canada, une histoire populaire
De la Confédération à nos jours**
39,95 \$



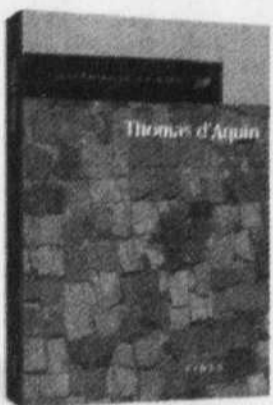
Un livre délinquant
Les livres d'artistes comme
expériences limites
29,95 \$



Olivar Asselin et son temps
Le volontaire
24,95 \$



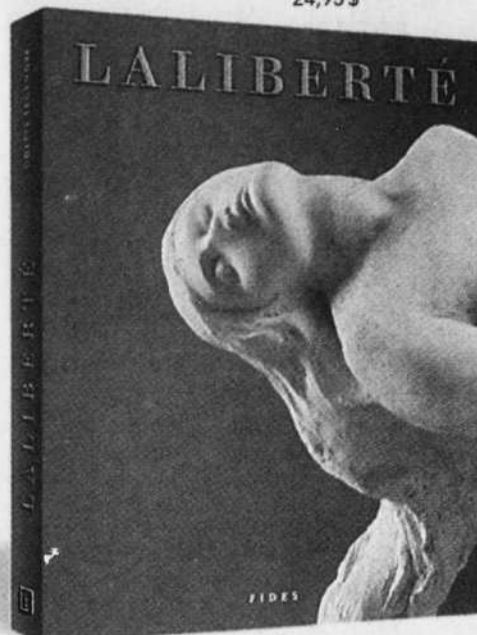
L'intégration des Amériques
Pleins feux sur la ZLEA,
ses acteurs, ses enjeux
19,95 \$



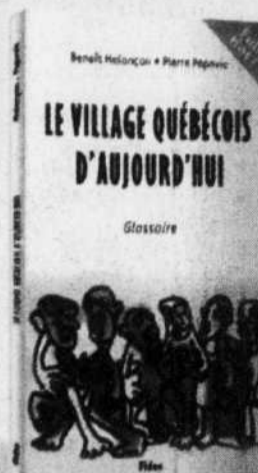
Thomas d'Aquin
14,95 \$



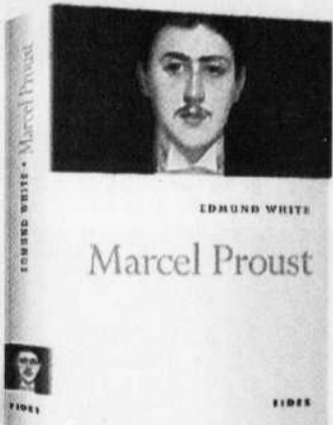
**Histoire universelle
de la chasteté et du célibat**
29,95 \$



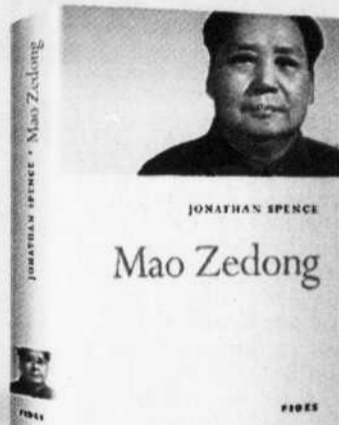
Laliberté
49,95 \$



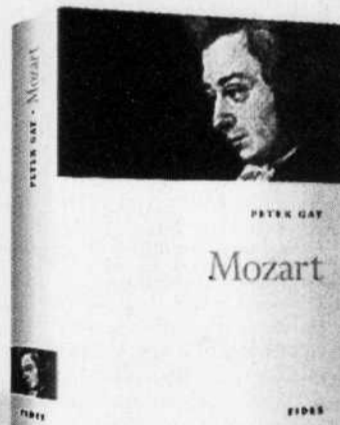
**Le village québécois
d'aujourd'hui**
14,95 \$



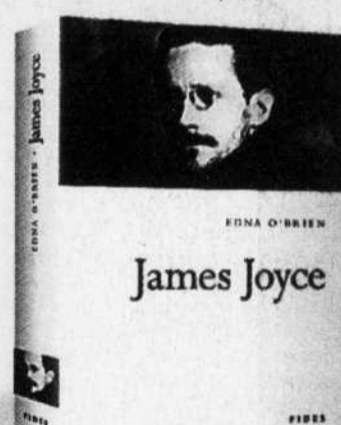
Marcel Proust
19,95 \$



Mao Zedong
19,95 \$



Mozart
19,95 \$



James Joyce
19,95 \$

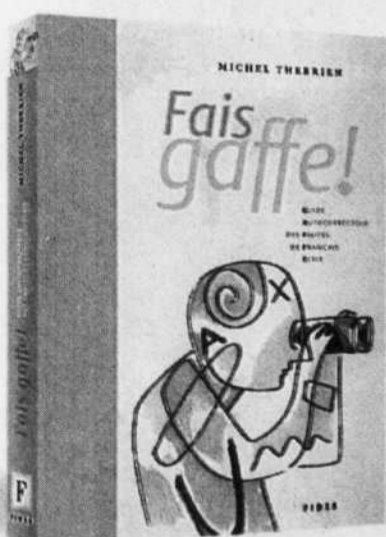
Des livres et des idées
STAND 147



FIDES



Talons et tentations
19,95 \$



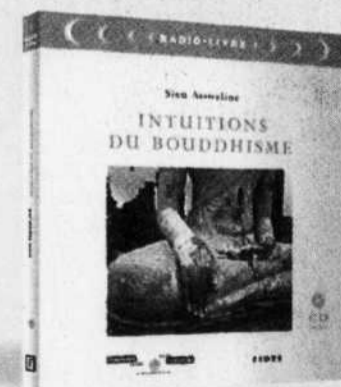
Fais gaffe!
24,95 \$



Jean-Baptiste de La Salle
14,95 \$



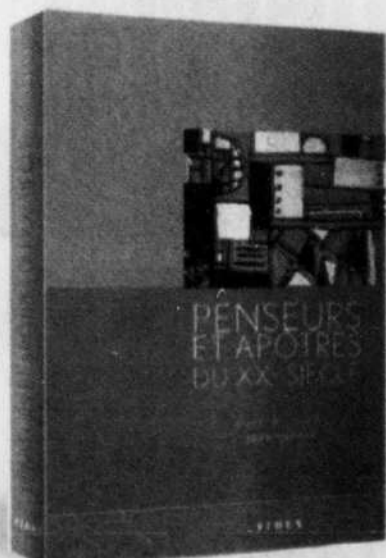
Chansons douces, chansons tendres
24,95 \$ incluant CD



Intuitions du bouddhisme
24,95 \$ incluant CD



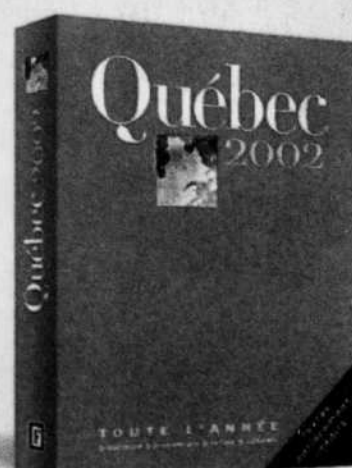
Guide Vidéo + DVD 2002
14,95 \$



Penseurs et apôtres du XXe siècle
29,95 \$



Du cœur aux pieds
19,95 \$



Québec 2002
24,95 \$